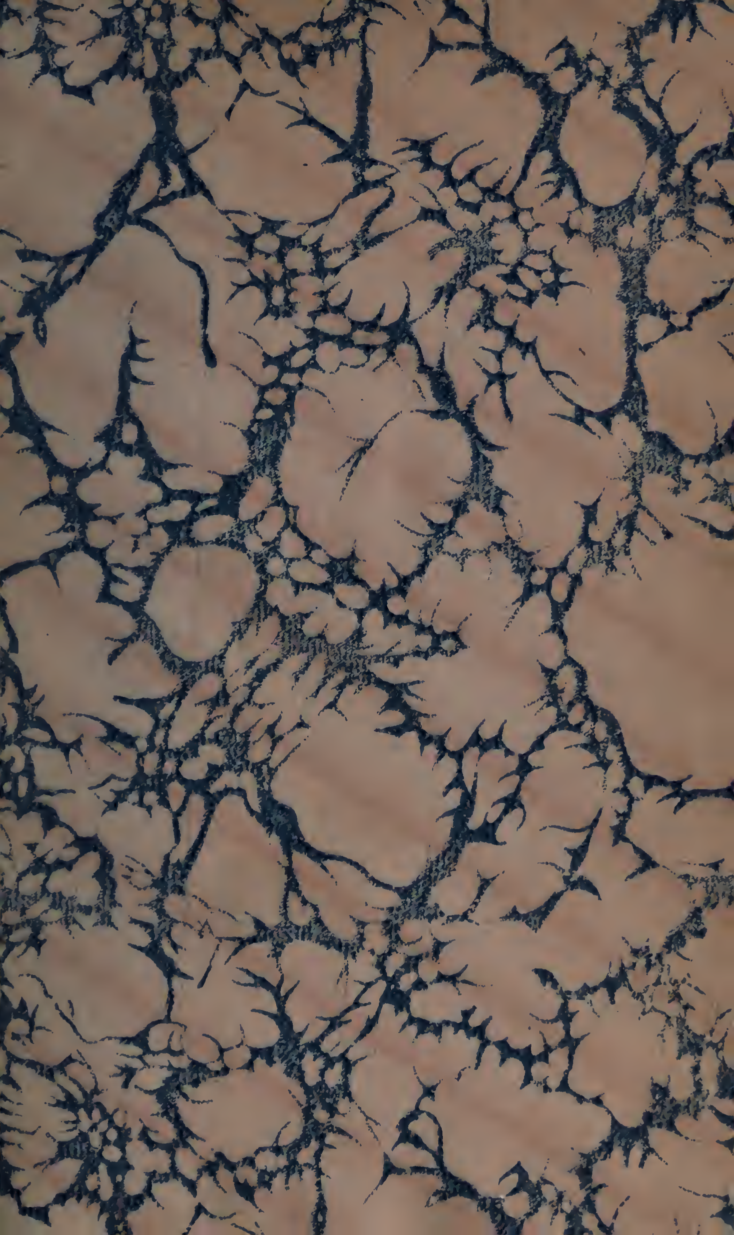




LE ROMANCERO ESPAGNOL

ROMANCERO GENERAL, EN QVE SE CONTIENEN TODOS los Romances que andan impressos.

AORA NVEVAMENTE añadido, y enmendado

Año



1604

CON LICENCIA.

En Madrid, por Iuan de la Cuesta.

Vendese en casa de Francisco Lopez.

LES CENT CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

LE ROMANCERO ESPAGNOL

INTRODUCTION, TRADUCTION ET NOTES, PAR

E. MÉRIMÉE
Doyen honoraire de la Faculté des lettres de Toulouse.



PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

INTRODUCTION

Le *Romancero* est l'un des monuments importants et originaux de la littérature espagnole. Bien peu de nations possèdent une pareille collection de poésies, formée peu à peu au cours des siècles, d'inspiration, de dates, de valeurs fort diverses assurément, mais témoignant toutes de l'état des mœurs, des esprits, de la civilisation, à un moment donné, et toutes assujetties à la même forme, aux mêmes lois métriques. Aussi le *Romancero* représente-t-il, plus que tout autre genre littéraire, mieux même que le théâtre, qui d'ailleurs lui doit tant, l'apport de l'Espagne au trésor commun de la littérature européenne, dont il forme l'un des joyaux les plus riches.

Dans un ouvrage du genre de celui-ci et où la place nous est mesurée, nous ne saurions avoir d'autre ambition que de donner au lecteur un aperçu de ce que renferme une si abondante collection, en mettant sous ses yeux ce qui nous a paru, en ses diverses parties, le plus caractéristique. Entre tant de richesses, nous n'avions que l'embarras de choisir. Nous ne nous flattons pas d'ailleurs que notre choix soit toujours celui que ce lecteur aurait fait lui-même. S'il désire approfondir la matière, ou si ces quelques échantillons le mettent en goût, c'est à d'autres ouvrages (que nous lui signalerons) qu'il devra s'adresser. Dans les pages qui suivent, — après avoir rappelé quelques définitions nécessaires, — nous voudrions simplement résumer ce qui paraît certain — ou probable — sur l'origine des romances, exposer comment s'est formé le *Romancero*, en analyser le contenu, en montrer l'intérêt, enfin indiquer rapidement son influence, en Espagne où à l'étranger.

I. — Romance et Romancero.

Un romance espagnol (1) est une poésie, généralement courte, de caractère narratif, plus rarement lyrique, de sujets très variés, mais assujettie à la même forme métrique. Cette forme apparaît actuellement comme une suite de vers de sept ou de huit syllabes, selon que l'accent final porte sur l'ultième ou sur la pénultième syllabe. Les finales dactyliques ou *esdrújulas*, qui constitueraient des vers de neuf syllabes, ne se rencontrent dans le romance que tout à fait accidentellement. Les vers de romance sont assonancés ; la rime pleine est rare et tardive. L'assonance persiste dans toute la suite d'un même romance, aux vers pairs, les impairs restant libres. Toutefois, dans les romances les plus anciens, il n'est pas rare, pour des raisons que l'on verra plus loin, de trouver successivement deux, parfois même trois assonances différentes dans la même pièce.

La disposition typographique en vers octonaires fut généralement adoptée au XVIIe et au XVIIIe siècle. Mais antérieurement les érudits espagnols écrivaient le romance en longs vers de seize syllabes, et les principaux éditeurs modernes, tels que Jacob Grimm, Milâ y Fontanals, Menéndez Pelayo et R. Menéndez Pidal, ont repris cet usage. C'est qu'en réalité — nous le verrons tout à l'heure, — la versification des romances n'est autre que celle des épopées tardives qui usaient du long vers à deux hémistiches octosyllabiques. Mais, quelle que soit la disposition typographique adoptée, ce qui me paraît devoir être retenu, c'est que la cadence octosyllabique est nettement marquée, qu'elle

(1) Au risque de « méconnaître à fois le génie de notre langue, l'autorité des grands écrivains et l'usage », comme nous en menace Damas Hinard, nous conserverons au mot *romance* le genre qu'il a toujours eu en espagnol, et qu'il avait chez nos premiers traducteurs français, comme Rosset et d'Audiguier. C'est probablement Corneille, dans la préface du *Cid* qui, le premier, en a fait un féminin, sur le type français. L'avantage est d'éviter toute méprise et de désigner, sans confusion possible, une forme de poésie et de métrique très particulière à l'Espagne, et qui n'a aucun rapport avec la *romance* française.

constitue la base essentielle du romance, et que le peuple, maintenant encore comme sans doute autrefois, n'est guère sensible, en fait, qu'à cette cadence, à cette musique de l'octonaire, sur laquelle il a réglé son chant.

En parlant de « musique », je songe non seulement à la cadence naturelle de tout vers rythmé, mais à celle du chant proprement dit. Car le romance fut chanté dès le début, et il l'est encore aujourd'hui, ou du moins il peut l'être. Ce n'est même que par les exigences de la phrase musicale que s'explique bien l'addition irrationnelle d'un *e* atone di- paragogigue) aux assonances en voyelles (surtout *á*) accentuées, et par conséquent, aux hémistiches finaux heptasyllabiques, trouvés trop courts. Le chant s'accompagna d'abord sur des instruments rustiques, tels que la viole à main (*vihuela de mano*) et, depuis le XVIIe siècle, sur la guitare (1). Si nous en croyons Barbieri, le plus ancien monument de musique profane serait un romance : « *Lealtad, o lealtad !* » (2). Mais d'un caractère plus populaire nous paraît le fameux *Ay, ay, ay, ay ! qué fuertes penas !*, composé assure-t-on, en 1491 (3). Les « Libros de música para vihuela », du XVIe siècle, nous ont transmis en grand nombre des airs ou *sonadas* de romances ; mais ces arrangements polyphoniques pour trois ou quatre voix sont des œuvres savantes, le plus souvent signées, et qui, donc, s'éloignent autant de la simplicité de la mélodie anonyme et traditionnelle (4) que la lettre des romances courtois s'éloignait elle-même des vieux modèles. Ce qui n'est pas douteux, c'est que le peuple trouvait grand plaisir à ces chants. A propos des romances du cycle de Zamora (dont on trouvera plus loin quelques échantillons), Mariana dit que la mélodie en est « douce et agréable » (*apacible y agradable*), et ce sont à peu près les mêmes termes qu'employait encore Washington Irving qui,

(1) COVARRUBIAS, *Tesoro*, s. v. *Vigüela* et *Guitarra*.
(2) *Cancionero musical de los siglos XV y XVI*, 1890, p. 11.
(3) Voyez ce romance plus loin, p. 119 et la note.
(4) Barbieri fait cette remarque à propos du romance du Comte Claros, mis en musique par Juan del Encina (nº 329), et qu'il rapproche et distingue de la *Tonada* populaire.

vers 1829, entendait chanter des romances par les muletiers de Grenade: « La musique en est à la fois grave et simple, et les modulations pleines de douceur. » Quoi qu'il en soit, tenons pour certain que l'*air* a puissamment contribué à fixer la *letra* dans les mémoires. Maintenant encore, quand le chanteur de romances « a perdu l'air », il reste court. C'est qu'ici la musique est un élément presque inséparable des vers, sur lesquels il peut, à l'occasion, fournir d'utiles renseignements. M. Rajna (1), par exemple, s'appuie aussi bien sur les *tonadas* populaires actuelles que sur les arrangements musicaux des maîtres du XVIe siècle (les Encina, les Martínez, les Millán, les Valderrábano, etc.), pour reconnaître dans le romance « un rythme complet, non pas de seize, mais de trente-deux syllabes quadripartites, qui forment donc un quatrain lyrique ». En quoi, il a pour lui le témoignage d'Encina lui-même, qui déclare que « les romances vont d'habitude de quatre en quatre pieds (vers) », c'est-à-dire qu'ils tendent à former des quatrains octonaires. Théorie contestée, et applicable peut-être aux romances courtois du XVIe siècle, mais non aux romances anciens (2).

Le *Romancero*, dans l'acception la plus large du mot, serait l'ensemble, la collection de *tous* les romances, anciens et modernes, en langue castillane, actuellement connus. Dans un sens plus restreint, le mot s'applique à une série déterminée de romances sur un même sujet (le *romancero* du Cid), ou écrits en un idiome particulier (le *romancero* catalan). Le *romancero castillan* est le seul qui nous intéresse ici. Mais il en existe d'autres (qui n'en diffèrent guère par la forme métrique, ni par le fond), en langues portugaise, galicienne, catalane, etc. De plus, dans tous les pays d'outre-mer, où l'espagnol est encore parlé, sur les côtes méditerranéennes, de Tanger à Smyrne et à Salonique, aux Açores

(1) *Osservazioni e dubbi concernenti la storia delle romanze spagnuole* (*Roman. Review*, VI, nº 1, janv.-mars 1915).

(2) S.-G. MORLEY, *Romanic Review*, VII, 1916. M. Pidal se range à l'opinion de Morley (Voy. *Rev. Filol. esp.*, 1916, nº 3, p. 242).

et aux Canaries, aux Antilles, dans toutes les républiques de l'Amérique latine, et jusqu'aux Philippines, le romance a pris racine et s'est acclimaté, comme une semence emportée de la péninsule à travers le monde entier, et qui aurait fructifié. Il y a aussi tout un *romancero* judéo-espagnol (1). Et il se trouve parfois que ces variétés exotiques, à côté de déformations et de caractères particuliers, ont conservé mieux que dans leur pays d'origine, le type ou le texte primitif.

Grâce à des méthodes plus rigoureuses et à l'activité des collectionneurs, chaque année ajoute quelque glane à la riche moisson déjà réunie. Aucun *romancero* cependant ne peut se flatter de contenir tous les romances. Ce sera l'œuvre de l'avenir d'en compléter et d'en dresser méthodiquement le catalogue (qui ne sera jamais définitif), comme aussi de résoudre les diverses questions que leur étude soulève.

II. — L'origine des romances.

Parmi ces questions l'une des plus obscures, et, par suite des plus controversées, est celle de leur origine. Vers le milieu du dernier siècle, la critique admettait volontiers, en thèse générale, qu'une poésie plus courte avait dû précéder les poèmes plus étendus, et que, conséquemment, le romance pourrait être antérieur à la geste. Cette dernière opinion trouve encore des partisans, tels que le savant romaniste américain M. H.-R. Lang (2), et, dans une certaine mesure, M. Pio Rajna (3). Mais elle a été successivement abandonnée par la plupart de ses premiers défenseurs, et actuellement la théorie la plus répandue est celle qu'adoptait, dès 1874, Milá y Fontanals (4), en ce qu'elle a d'essen-

(1) Par exemple, le *Recueil de romances judéo-espagnoles chantées en Turquie*, par Danon (*Rev. des Etudes juives*, 1896), ou les 14 romances publiés dans la *Rev. Hispan.*, X, 594, par A. Galante, ou le *Romancero judeo-espagnol*, de Rodolfo Gil, Madrid, 1911, ou le *Catálogo del romancero judio-español*, par M. Pidal dans *Cultura española*, nov. 1906-fév. 1907.

(2) H.-R. Lang, *Notes on the metre of the Poem of the Cid* (*Romanic Review*, V, oct.-déc, 1914).

(3) Pio Rajna, *O. c.*

(4) Mila y Fontanals, *De la poesia heroico-popular castellana*, 1874.

tiel, et qu'ont brillamment développée ou fortifiée Menéndez Pelayo (1), et surtout M. Ramón Menéndez Pidal (2). Selon cette théorie, nos romances (il ne peut être question ici que des romances anciens, primitifs et traditionnels) n'auraient été, à l'origine, que des fragments, des *laisses* détachées des chansons de gestes. Ces laisses auraient continué, après cette opération, à vivre d'une vie propre et indépendante. Selon l'expression de M Rajna (lequel d'ailleurs, comme Mme Carolina Michaëlis (3), n'admet cette hypothèse qu'avec d'expresses réserves), les romances seraient « de petites planètes issues de l'éclatement d'une planète plus grande (4) ». Seulement par chansons de gestes (*cantares de gesta*), il faut entendre ici non pas précisément celles qui sont parvenues, en entier ou par fragments, jusqu'à nous, telles que le *Poème du Cid*, ou le *Roncesvalles* (dont la forme est très différente de celle des romances), ou le *Rodrigo*, quoiqu'il y tende manifestement, ni même les autres épopées perdues, dont l'existence est certaine ou probable : la versification de ces derniers poèmes, dont la métrique originelle nous est mal connue, était vraisemblablement analogue à celle du *Poème du Cid*. Ce n'est que dans leurs remaniements tardifs, transmis, plus ou moins fidèlement, par la prose des Chroniques, que l'on reconnaît une métrique

(1) Menéndez Pelayo, *Tratado de los romances viejos* [*Antología de poetas líricos castellanos*, t. XI (1903) et XII (1906)[.

(2)R. Menéndez Pidal, *Leyenda de los infantes de Lara*, 1896; *El Cantar de mio Cid*, 3 vol., 1908-1911; *L'Epopée castillane*, 1910; *El Romancero*, 1910; *Poesía popular y romancero* [*R.v. de Filolog. españ.*, t. I. (1919), cuad. 4° ; t. II (1915), 1° 2° 4° ; t. III (1916), 3°].

(3) C. Michaelis de Vasconcellos, *Zeitschr.f. rom. Philol.* XVI. — Voy. aussi R. Foulché-Delbosc, *Essai sur les origines du Romancero, Prélude*, Paris, 1912, et la réponse à ce dernier de M. Pidal dans *Revista de libros*, janvier 1914, p. 3-6.

(4) « ... *pianetini originatosi della scissione de un pianeta maggiore.* » En ce qui concerne particulièrement l'adoption de la laisse épique par le romance, et l'argument que l'on en peut tirer pour l'origine de ce dernier, M. Rajna dit : « Si la laisse fut importée de France, comme le veut G. Paris, rien n'empêchait que le peuple l'adoptât pour ses chants à lui; si c'était un produit indigène, il était naturel qu'on l'appliquât indépendamment à des genres divers de poésie. » *Op. cit.*, p. 37.

nouvelle plus régulière, fondée sur l'octonaire, ou, pour parler plus exactement, le vers de seize syllabes à deux hémistiches égaux, qui est proprement le vers ou «*pie de romance*». Cette théorie a l'avantagé d'expliquer et l'assonance des vers pairs, mystérieuse autrement, et la succession de plusieurs assonances dans un même romance, lorsque la coupure a embrassé des laisses ou des fragments de laisses différentes, sans qu'il ait été fait de raccord pour uniformiser ces assonances. Il est facile de constater qu'un certain nombre de romances, parmi les plus anciens, reproduisent plus ou moins exactement le texte des poèmes ainsi remaniés que nous connaissons (le *Rodrigo*, par exemple), ou celui des gestes perdues que l'on croit retrouver dans la prose des chroniques (la *Légende des Infants de Lara*) : les expressions, les formules, les idées, parfois les assonances elles-mêmes s'y peuvent encore reconnaître. En présence de ces faits, ainsi que le remarquait Gaston Paris, il n'y a place, semble-t-il, que pour deux hypothèses : ou bien l'usage de détacher des *cantares* une ou plusieurs laisses a donné naissance aux romances épisodiques, isolés, indépendants, ou bien, au contraire, la naissance et la vogue des romances de ce genre a fait détacher des *cantares* ces épisodes. Comme jusqu'ici les preuves à l'appui de cette dernière supposition manquent, il faut s'en tenir à la première.

Le changement de mètre mis à part, on conçoit assez facilement le passage de la geste au romance, de même que l'on s'explique les différences de style constatées entre eux. La longueur de la geste mettait à une épreuve dangereuse la mémoire du jongleur, quelque bonne qu'on la suppose, et aussi l'attention de l'auditoire. D'ailleurs, il faut bien l'avouer : à en juger par ce que nous en savons, tout n'était pas également intéressant dans ces amples récits : le bon Homère sommeillait quelquefois. Aussi s'attachait-on de préférence aux épisodes saillants, aux situations dramatiques : on oubliait volontiers tout le reste. Peut-être aussi admettra-t-on — si l'on adopte les vues de M. Pidal sur le caractère aristocratique de l'épopée s'opposant à l'inspiration plus popu-

laire des romances (1), — que la transformation de l'antique société dans un sens plus démocratique, et, par suite, l'élargissement du public auquel s'adressaient désormais les jongleurs, facilitèrent cette transition : « Il fallait que la poésie aristocratique aux vastes proportions, faite pour être écoutée dans les jours tranquilles de la paix et dans le repos qui suivait les festins, fût remplacée par une autre plus rapide, capable de plaire à des hommes moins désœuvrés, et mieux adaptée à des auditeurs du commun (2). » Et en même temps que la forme et que le style, ce fut le fond même de cette poésie qui dut se modifier et s'enrichir d'un élément lyrique, absent jusque-là, pour se plier aux conditions nouvelles d'une société qui se transformait (3).

La principale difficulté consiste à expliquer l'abandon progressif de *l'amétrie*, caractéristique des épopées primitives, pour une versification plus régulière par l'adoption du « pie de romance », d'abord dans l'épopée nouvelle, puis dans les romances. Sans doute l'on peut noter les progrès continus de l'octosyllabisme depuis le *Poème du Cid* jusqu'aux romances des jongleurs, mais faire sortir cet octonaire de l' « *hórrido y bárbaro metro* » des *Cantares*, selon l'expression de Menéndez Pelayo, est une tâche malaisée : les principes des deux versifications sont trop différents. Il y a entre elles un « abîme », dit, de son côté, l'éditeur de *Mio Cid* (4). La substitution s'expliquerait plus facilement, s'il était établi que, de tout temps, l'octosyllabe a été, comme le veut Menéndez Pelayo, le « mètre national, indigène, propre à l'Espagne » (*metro nacional, indígena y privativo de España*), l'héritage direct du tétramètre trochaïque acatalectique, si commun dans les chants liturgiques et chez les versificateurs ecclésiastiques. C'est sur le type et sur la cadence de ces hymnes et de ces proses, bien connus de lui,

(1) *El Romancero*, p. 9 et suiv. — Id., *L'Épopée castillane*, p. 158. Voyez cependant les objections de Rajna, *Osservazioni...*, p. 16 et suiv.

(2) Id., *Ibid.*, p. 8.

(3) Cf. P. Rajna, *Osservazioni...*, p. 18-19.

(4) Pidal, *Cantar de mio Cid*, I, p. 101.

que le peuple aurait instinctivement scandé ses propres chansons, et fait sien le mètre adapté à la mesure de sa pensée, naturellement courte et peu compliquée. C'est dans ce sens, sans doute, que de tout temps l'on a tenu, en Espagne, le « pie de romance » pour le vers national par excellence, « parce qu'il est, disait Lope de Vega, naturel dans notre idiome » (1). C'est donc lui qui, dédaigné comme trop vulgaire par les premiers auteurs des *cantares* épiques, désireux d'imiter les modèles français, alors si à la mode, aurait peu à peu pris en quelque sorte sa revanche, éliminé l'intrus, et fini par se substituer complètement à lui. Ce serait lui, cet « agent mystérieux », entrevu par Menéndez Pelayo, cet « instinct du versificateur espagnol », « ce génie de la langue, plus encline qu'aucune autre aux combinaisons trochaïques ». — « Peut-être, ajoute à son tour M. Pidal, fut-il (l'octosyllabisme) la base de la poésie populaire, et ce ne fut qu'à une époque donnée, qui est celle de *Mon Çid*, et sous l'influence des deux mètres épiques français (de 5+7 et de 7+7 syllabes) que s'imposa la base heptasyllabique, abandonnée dès que décrut cette influence française (2) ». Le vers de l'ancienne épopée n'aurait donc été, d'après cette théorie, qu'une sorte de parenthèse dans le développement normal de la métrique nationale, dont l'octosyllabisme était l'une des bases fondamentales.

Cette hypothèse expliquerait assez bien l'irrégularité, les tâtonnements de la versification épique, sans racines profondes dans le sol national, ainsi que l'envahissement, ou, si je puis dire, la *reconquista* progressive de l'octosyllabisme. Mais elle suppose la coexistence et même la préexistence d'une « poésie populaire » ayant déjà son mètre propre, lequel, après l'expulsion du premier, se serait en quelque

(1) Dès la fin du XVIe siècle, López de Ayala qualifiait les octosyllabes de *Versetes de antiguo rimar*. Argote de Molina estimait, comme Lope, comme Menéndez Pelayo et bien d'autres, que ce vers est « propio y natural de España », où il est, ajoutait-il, plus ancien que dans aucune autre langue vulgaire. *Antologia*, t. V, p. 74. — M. Lang [*Op. l.*] voit encore dans le quatrain octosyllabique de Galice, le mètre primitif de la poésie nationale.

(2) *Cantar de mio Cid*, I, p. 101-102.

sorte annexé la matière épique, et y aurait puisé une nouvelle vitalité. Sans doute, dans la première phase de son existence, personne encore n'a réussi à l'apercevoir distinctement, mais l'on n'en sentirait pas moins les effets. Pour reprendre la métaphore astronomique de M. Rajna, on peut déduire la présence de l'astre invisible de l'influence qu'il exerce autour de lui ; tout se passe comme s'il était effectivement là.

Si séduisantes qu'elles soient, ce ne sont pourtant là que des conjectures. Au contraire, c'est un fait constaté que les vieux romances arrivés jusqu'à nous ont une origine, un caractère et une forme épiques : ils sont réellement nés des *cantares* ou de leurs prosifications dans les chroniques (1). C'est aussi sur leur modèle et d'après les mêmes lois métriques que parurent, à peu près à la même époque, ou peu après, les romances dits des jongleurs (*juglarescos*), dont les sujets sont le plus souvent empruntés à la « matière de France ». Ici encore la route suivie par la légende carlovingienne ou chevaleresque pour aboutir au *Romancero*, est, sur bien des points, obscure et coupée par des lacunes difficiles à combler. Quelques points de repère peuvent être fixés cependant, par leur première apparition dans la Chronique du pseudo-Turpin, dans la Chronique générale ou dans la *Gran Conquista de ultramar*, et, mieux encore, par la précieuse découverte d'un fragment de geste espagnole, de sujet français, sur Roncevaux, pour ne point parler ici des Romans de chevalerie. Si de vraies gestes chevaleresques, œuvres des jongleurs, ont existé dans l'intervalle, plus courtes que les gestes nationales, et telles que l'on peut se les figurer d'après les amples romances du comte Dirlos, ou du marquis de Mantua, il n'en est rien resté, que ces

(1) Mme Michaëlis (*Zeitschr. f. r. Philol.*, t XVI, 1891) juge indépendant de toute chanson de geste le romance : *Helo, helo por do viene* (*Primavera*, n° 55), et Menéndez Pelayo (*Antologia*, IX, p. 360) le considère comme « de ceux qui obligent à admettre — contrairement à la théorie de Milá — l'élaboration de romances détachés dans le domaine des cycles historiques ». Mais ces romances sont très rares, et peuvent être considérés comme des exceptions, qui n'infirment pas la théorie.

romances eux-mêmes, qui seraient le dernier terme et l'aboutissement d'une longue évolution, analogue à celle des romances épico-nationaux.

On s'étonnera moins, si l'on songe à son origine, que, dans cette première floraison, le romance ait presque exclusivement conservé un caractère épique ou historico-légendaire, et qu'il se soit si scrupuleusement asservi à ses sources. Cependant, dans la vie intellectuelle ou artistique d'un peuple, l'épopée ne suffit pas à tout, ni non plus la chronique. Comment donc expliquer que le romance nous apparaisse si rarement sous une forme franchement lyrique, personnelle, et se montre si réfractaire à l'inspiration individuelle ? Si l'on vante avec raison l'aptitude du peuple espagnol à l'improvisation poétique, attestée par l'abondance et la perpétuité de la création populaire, au point que ce caractère est l'un des plus frappants de la littérature de ce pays, pourquoi cette dernière ne s'est-elle pas servie tout d'abord de cette forme du romance, si facile, si indigène, comme on le répète à satiété, pour exprimer des sentiments plus personnels, plus spontanés ? En d'autres termes, pourquoi le romance franchement lyrique n'existe-t-il pas, en même temps que les autres, à une époque où la faculté créatrice n'était certainement pas médiocre ?

Il serait trop facile de répondre en disant que cette variété de romances peut avoir existé, mais que, fruits d'une inspiration isolée, capricieuse et partant plus fragile, ils ont disparu, tandis que ceux qui rentraient dans le cadre des cycles historiques ou de la tradition nationale se maintinrent mieux, défendus par la force même et le prestige de ces traditions. Cette réponse ne serait qu'une hypothèse de plus. Mais il est d'abord possible de marquer, dans l'évolution du romance, une part de plus en plus large faite à l'élément lyrique, déjà très sensible dans les romances *juglarescos.* Y eut-il alors des romances, proprement, exclusivement lyriques ? Il n'est pas impossible, et M. Rajna le croit (1), mais,

(1) *Osservazioni...*, p. 19 : « Il devait y avoir des romances lyriques dans cette poésie populaire où Carvajal puisait son inspiration. »

en attendant qu'on les montre, il faut se rappeler que le lyrisme avait alors à sa disposition d'autres formes poétiques pour se manifester, et tout d'abord la *chanson*, sous ses diverses formes, recueillie, antérieurement aux romances, dans les *Cancioneros*. Sans doute l'encombrante poésie du XVe siècle a un caractère éminemment courtois, artificiel; mais, à côté de ces produits d'une poésie raffinée, la chanson populaire, la *copla*, le *villancico*, la *serranilla* etc., ne chômait pas. Et ici, nous sortons de l'hypothèse. Si beaucoup de ces inspirations lyriques populaires ont disparu, comme il fallait s'y attendre, il en reste assez cependant pour que nous soyons assurés qu'à côté du romance, réservé, par ses origines mêmes et ses traditions, à un genre déterminé, le peuple trouvait dans ses chansons, aux types si variés, une forme exactement adaptée à ses besoins d'expansion lyrique (1).

L'origine d'autres romances postérieurs, de caractère historico-légendaire, tels que les *fronterizos*, ou ceux du cycle de don Pedro, ne présente pas les mêmes obscurités. Nous sommes ici sur un terrain plus solide. Ce qu'il faut noter maintenant, c'est la création directe, spontanée, sans intermédiaire. L'impression, encore fraîche, des faits récents, a dû inspirer ces romances plus ou moins immédiatement. Il est impossible, assurément, dans la majeure partie des cas, de savoir exactement quel intervalle de temps sépara les faits racontés de la composition des romances (2). Les faits rappelés du moins peuvent souvent être datés, et il est naturel d'admettre que les romances furent fixés avant que ces faits (souvent sans aucune importance historique) aient perdu leur intérêt d'actualité, ou que les souvenirs en fussent trop

(1) L'antiquité de la chanson lyrique populaire en Espagne a été étudiée, depuis que ces lignes sont écrites, par M. R. Menéndez Pidal (*La primitiva poesia lirica española*, Discours de l'Athénée, 29 nov. 1919). Il y montre que, même en Castille, le peuple se servait pour ses chansons, du moins au début, du dialecte galicien, et énumère quelques-unes des formes que cette chanson revêtit ensuite en Castille : *villancico, serranilla*, etc.

(2) Sur la contemporanéité du fait historique et du romance de la frontière, voy. Pidal, *Rev. de Filol. esp.*, 1916, 3°, p. 234 et suiv.

effacés. Parmi les romances de la frontière, il en est sur la déroute de Montejicar (11 mai 1410), sur la prise de Ben Zulema (1er mai 1424), sur la mort de Pero Hernández (avril 1424), sur le siège d'Albuquerque (1430), sur celui d'Alora (1434), sur le désastre de Río Verde (1448), sur l'affaire des Alporchones (1452), et la série se poursuit ainsi jusqu'à la prise de Grenade, et même jusqu'à la rébellion des Alpujarras. Le plus ancien serait le romance de Baeza, si, comme le croient MM. Menéndez Pelayo et Pidal, il se rapporte bien à l'investissement de cette ville en 1368. Cela ne confère point certes à ces compositions la valeur d'un document historique. On y a relevé bien des inexactitudes, des confusions, des contaminations (1), et, en l'espèce, il était difficile qu'il en fût autrement : voyez avec quelles variantes nos journaux racontent, le lendemain, le même fait de la veille.

Mais, en somme, le caractère intentionnellement historique et de quasi-contemporanéité l'emporte sur la part d'invention ou de fantaisie.

Dans un autre ordre d'idées, très anciens aussi seraient : la première rédaction du thrène d'Alphonse X (*Yo salí de la mi tierra...*), les deux romances de Carvajal (ou Carvajales) du *Cancionero* de Stúñiga (2), et les trois attribués par M. Hugo A. Rennert à Rodríguez del Padrón (3), mort vers 1450. Il va de soi que bien d'autres, en ce XVe siècle, avant d'être sauvés par l'imprimerie, durent se perdre.

III. — Comment s'est constitué le recueil du Romancero.

Quoi qu'il en soit de ces délicates questions d'origine et de formation, le romance, en tant que composition isolée, indépendante, commence à nous apparaître dès le début du

(1) Deux des contaminations les plus curieuses, relevées par M. Pidal, sont celles entre les romances *Ya se salen de Jaen* et *Día era de San Anton*, ce dernier mêlant des faits qui se passèrent à trente ans d'intervalle (*Rev. de Filol. esp.*, 1915, 2°, p. 105-136) — et celle relative aux romances d'Alonso de Aguilar et de Sayavedra, *Río Verde* (*Ibid.*, 1915, 4°, p. 329-338).

(2) Réédité dans *Libros españoles raros y curiosos*, 1872.

(3) *Zeitschr. f. r. Philol.*, t. XVII (1893), p. 544-48.

XVe siècle, comme l'une des formes préférées de la poésie populaire. La phrase dédaigneuse de Santillana (1), écrite entre 1445 et 1450, ne permet guère d'en douter. L'ancienneté du genre est d'autre part attestée par de nombreux témoignages de la seconde moitié de ce même siècle ou des débuts du suivant. Tous font allusion à des romances qualifiés déjà à cette date de « *viejos* », et d' « *antiguos* », termes un peu vagues assurément, mais qui supposent au bas mot un recul d'une cinquantaine d'années. La première moitié du XVIe siècle fut, pour les romances, l'époque des *pliegos sueltos*, c'est-à-dire de ces feuilles volantes (2), sorties en foule des presses des premiers imprimeurs, et que les collectionneurs, depuis Fernando Colón, jusqu'à Gallardo, Salvá, F. Wolf, Durán, et bien d'autres, ont soigneusement réunies et cataloguées. Grâce à elles, on peut encore enrichir le trésor poétique du *Romancero*, ou retrouver des versions plus pures et plus correctes. Leur nombre témoigne de la popularité de ces poésies, bien faites, au demeurant, pour flatter le sentiment national au moment où l'Espagne, unie et réorganisée, semblait marcher vers les plus glorieuses destinées.

Cette vogue croissante et la multiplication des romances firent sentir, dès le milieu du XVIe siècle, le besoin de réunir, en des recueils spéciaux, ces poésies mal protégées par la tradition orale, laquelle, forcément, les défigurait, ou éparpillées dans des collections manuscrites et sur des feuilles volantes. Déjà, dans le *Cancionero general*, de Hernando del Castillo (3), en 1511, puis en 1520, et même, quelque temps avant, dans celui de Juan Fernández de Constantina, entre des poésies proprement lyriques et artistiques, s'introduisirent un certain nombre de romances dits *viejos*, généralement glosés. Mais le plus ancien recueil connu contenant exclusivement des romances (au nombre de 155) est le *Cancio-*

(1) « Romances... de que las gentes de baxa é servil condición se alegran. » *Proemio é carta... al Çondestable de Portugal*, dans *Antología*, t. V, p. 22.

(2) Voy. le *Çatálogo de pliegos sueltos* dans DURÁN, *Romancero*, I, LXVII et suiv.

(3) Réédité dans *Bibliófilos españoles*, 1882.

nero de Romances (1), sans date (*Cancionero sin año*), imprimé à Anvers, entre 1545 et 1550, par Martín Nucio, et réédité en 1550 et en 1555.

Cette dernière édition de 1555 comprenait 184 romances, « recueillis, dit le collecteur, d'originaux très imparfaits, ou de la tradition orale » (2). M. Pidal a établi avec précision dans son Introduction au *Cancionero* d'Anvers, 1° que le plus grand nombre des romances insérés furent copiés sur des *pliegos sueltos*, 2° qu'une bonne partie de ce *Cancionero* provient de celui de Hernando del Castillo. Enfin, il s'efforce d'indiquer pour chacun des romances, tâche particulièrement délicate, le mode de transmission. En 1550 également, paraissait, à Saragosse, la *Primera Parte de la Silva de varios romances*, d'Esteban de Nájera, suivie d'une deuxième partie la même année (rééditions en 1557, 1582, 1617), et d'une troisième, en 1551. En 1550 encore, — date capitale, comme l'on voit, dans l'histoire du *Romancero*, — fut publié, à Séville, le *Libro de los cuarenta cantos*, d'Alonso de Fuentes, imitation artistique des vieux romances, avec commentaire en prose. C'est aussi « dans le style des vieux romances actuellement à la mode » que Lorenzo de Sepúlveda, en 1551 (Anvers), tira de nouveaux romances de la Chronique d'Espagne. Aux 147 romances qu'il publia, un excellent poète de la cour de Charles-Quint (*un cavallero Cesáreo*), resté anonyme, mais que l'on suppose être Pedro Mejía, en ajouta 27 dans une réédition de 1556.

Le fameux libraire valencien Juan de Timoneda, si friand de littérature populaire, donna en 1572, à Valence, sous le titre de *Rosa de romances*, un recueil de pièces qu'il « réunit, refondit, mais dont il n'est pas l'auteur », ainsi qu'il le déclare. D'ailleurs, dans ces dernières décades du XVIe siècle, les publications analogues se multiplient. C'est, en 1573, le *Cancionero llamado Flor de enamorados*, de Juan de Li-

(1) Edit. fac-similé (avec préface de M. R. Menéndez Pidal), 1914.

(2) C'est dans un exemplaire de cette édition, acheté en 1825 par Charles Nodier, que Victor Hugo aurait fait connaissance directe avec le *Romancero*, s'il faut en croire l'auteur de *Choses vues* (*Revue de Paris*, 1er octobre 1899).

nares, — en 1579, le *Romancero historiado*, de Lucas Rodríguez, — en 1580, le *Tesoro de varias poesias*, de Pedro de Padilla, — en 1587, le *Coro Febeo de romances históricos*, de Juan de la Cueva, — en 1587 également, le *Romancero y tragedias*, puis, en 1601 et 1603, les deux parties du *Manojuelo de romances*, de Gabriel Laso de la Vega. Enfin, en 1600, tous les recueils de romances « *nuevos* » (généralement artistiques), publiés en abondance dans les dernières décades du XVI[e] siècle, par Villalta, Mey, Moncayo, Sebastián, Vélez de Guevara, Pedro Flores, Enríquez, Luis de Medina, etc., se fondirent dans le *Romancero general*, de Madrid, qui comprenait neuf sections (1). Cette *Première partie* fut rééditée en 1602, puis en 1604 (en treize sections) et en 1614. La *Deuxième partie* parut en 1605, à Valladolid, par les soins de Miguel de Madrigal. Ajoutons-y la *Primavera y flor de los mejores romances*, de Pedro Arias Pérez (1621), et arrivons aux *romanceros* particuliers.

Nous désignons sous ce nom ceux qui groupèrent les romances relatifs à un seul personnage ou à un seul sujet. En voici quelques-uns : le *Romancero del Cid*, de Juan d'Escobar (Alcalá, 1612), le *Romancero de los infantes de Lara* (avec celui du Cid), de Metge (Barcelone 1626), la *Floresta de los hechos famosos de los doce Pares de Francia*, de Damián Lope de Tortajada (Alcalá, 1608), le *Romancero de don Alvaro de Luna*, etc. Citons enfin, à titre d'indice curieux de la popularité du genre à cette époque, les *Romances de germanía,* de Juan Hidalgo (madrid, 1609). C'est une parodie, suivie d'un précieux vocabulaire d'argot, dont les héros sont les malandrins (vrais ou imaginaires) de la pègre castillane ou andalouse.

Ces recueils n'ont guère d'autre mérite que de nous avoir transmis des textes plus ou moins fidèles, et d'en ébaucher parfois la classification. L'époque d'une publication plus scientifique n'était pas encore venue.

(1) Sur les recueils qui constituèrent le *Romancero general*, voy. SALVA, t. I, n° 363, et TICKNOR, *Littér. esp.*, trad. franç., t. I, append. B, p. 459 et suiv. — Fac-similé du *Romancero general*, par A.-M. Huntington, New-York, 1904.

Elle ne vint qu'au XIXe siècle. En 1815, Jacob Grimm donnait, à Vienne, sa *Silva de varios romances viejos, sacada en su mayor parte del Cancionero de Amberes*, et G.-B. Depping, à Leipzig, en 1817, sa *Sammlung der besten alten spanischen historischen Ritter und Maurischen Romanzen,* plusieurs fois rééditée, en particulier en 1825, en espagnol, par Salvá, à Londres, et enfin, en 1844, sous le titre de *Romances castellanos*, avec notes, par Antonio Alcalá Galiano. Deux ans plus tard, en 1846, à Leipzig, F.-J. Wolf reproduisait, comme supplément à ce dernier ouvrage, la *Rosa de Romances*, de Timoneda. En Espagne, dès 1820, Agustín Durán commença la publication du *Romancero general*, qui devait former cinq tomes (1828, 1829, 1832). Il la réduisit, en 1849 et 1851, en deux volumes qui formèrent les tomes X et XVI de la *Biblioteca de Autores españoles*, de Rivadeneira. Ce recueil, qui comprenait 1887 romances, constitua, selon l'expression de F. Wolf, « le plus riche trésor de romances, et la collection la plus complète et la plus parfaite de ce genre ». Peu de temps après, cependant, en 1856, ce même Ferdinand Wolf et Conrad Hofmann publiaient, à Berlin, la *Primavera y flor de romances.* Elle contenait, sous un titre emprunté à Pedro Arias Pérez, tous les vieux romances recueillis dans les deux *romanceros* d'Anvers et dans les deux premières parties de la *Silva* de Saragosse, ainsi que des romances inconnus à Durán, et tirés de la Bibliothèque impériale de Vienne. La *Primavera* a été à son tour rééditée, avec la préface (qui conserve encore toute sa valeur), par M. Menéndez Pelayo, dans deux volumes (*Romances viejos castellanos*), qui forment les tomes VIII et IX (1899) de l'*Antología de poetas líricos castellanos.* Le nouvel éditeur y ajouta un tome (t. X, 1900) de romances inconnus aux auteurs de la *Primavera*, et consacra les deux volumes suivants de la même Anthologie (t. XI, 1903, et t. XII, 1906) à un *Traité des vieux romances*, œuvre capitale en la matière. Enfin, une collection plus complète encore, et sans doute définitive, dans la mesure où elle peut l'être, est, depuis de longues années, préparée par le savant auteur du *Cantar de mio Cid.*

Ainsi les romances se sont amoncelés par milliers dans cette longue suite de recueils dont nous n'avons énuméré qu'une faible partie. C'est l'histoire du monde, depuis Adam jusqu'à nos jours, qui s'y trouve résumée *ad usum populi*. L'histoire sainte, l'antiquité classique, grecque et romaine, les annales d'Espagne, de Portugal et de tous les pays alors connus, la littérature chevaleresque de la péninsule, celle de France, de Bretagne, d'Italie, les traditions orientales et mauresques, toute la poésie du peuple, religieuse, morale, didactique, amoureuse, plaisante ou burlesque, ont contribué à l'envi à former cette étonnante encyclopédie en vers, qui n'a, je crois, d'équivalent nulle part ailleurs.

La nécessité de mettre de l'ordre dans cette énorme quantité de poésies si diverses fut sentie dès le début. Nous distinguons déjà chez les premiers collectionneurs, avec plus ou moins de netteté, les éléments d'une double classification : par la matière traitée et par la date de composition, et nous les retrouverons — avec plus de précision et de méthode — dans les classifications modernes, celles, par exemple, de Huber (Introduction à la *Crónica del Cid*, p. 73 et suiv.), de F. Wolf et Hofmann (Introduction à la *Primavera*, p. 21) de A. Durán (*Romancero*, t. I, p. 583, 39 et suiv.), de Milá y Fontanals (*Observaciones sobre la poesia popular*, *Obras*, V, 571), de Menéndez Pelayo (*Tratado de los romances viejos*, t. I, p. 128 et suiv.), etc.

L'examen critique de ces classifications, alors même que nous réussirions à le faire, dépasserait le but modeste et les limites de ce résumé : la division la plus simple et la plus claire conviendra le mieux ici. Or, — si nous laissons de côté les romances dits vulgaires, — un premier coup d'œil sur l'ensemble de cette vaste matière permet de constater tout d'abord que les romances fondés sur l'histoire ou les traditions légendaires de l'Espagne forment le groupe le plus nombreux ; qu'un second groupe est constitué par des romances d'un caractère chevaleresque et romanesque ; enfin, qu'il en existe d'autres plus raffinés, plus artistiques et plus littéraires. Et c'est là une première division qui peut servir de point de départ.

Le premier de ces groupes (appelons-le celui des romances historiques) est de beaucoup le plus important, par le nombre et par le mérite. Mais il est formé d'éléments très différents. Il comprend en effet tout d'abord les romances les plus anciens, écrits pour le peuple, et transmis par la tradition populaire. Ils sont anonymes, et ne peuvent provenir que de trois sources, inégalement abondantes d'ailleurs : les vieux poèmes, les chroniques, ou, parfois, l'émotion causée par les événements contemporains. Ils nous ont été conservés par les premiers recueils du XVIe siècle, ou même, antérieurement, par les *pliegos sueltos* anciens. Il est difficile de remonter au delà dans leur histoire. Ce groupe comprend, en second lieu, des romances historiques, faits sur le modèle des précédents (surtout dans la deuxième moitié du XVIe siècle) par des lecteurs, plus ou moins savants, des Chroniques. Ce sont les romances dits « érudits », dont les auteurs sont souvent connus. Ils sont naturellement d'une inspiration moins naïve et présentent parfois les défauts habituels des pastiches. A ces deux séries, qui empruntent leurs sujets aux vieilles traditions nationales, nous joindrons certaines séries particulières, telles que les romances du roi D. Pedro et les romances « de la frontière », où l'élément historique est encore important, et dont la composition paraît remonter parfois à une époque assez rapprochée de l'événement qui les a inspirés.

Les romances chevaleresques, carolingiens, romanesques, ou romances des jongleurs (car toutes ces dénominations peuvent se justifier), formeraient le second groupe. Leur éclosion se placerait assez bien vers la fin du XVe siècle ou au début du XVIe. Ils proviennent en grande partie de sources épiques, parfois étrangères, par suite d'une transmission imparfaitement connue encore dans le détail.

Nous placerions enfin dans un troisième groupe tous les romances d'auteurs connus ou inconnus, dans lesquels une inspiration personnelle — hostile parfois au type consacré — se fait jour. L'ancienne matière y est souvent reprise, mais elle y est traitée avec plus d'indépendance, et avec plus de recherche littéraire. C'est pourquoi ils sont dits « artistiques ». Nous y ferions volontiers rentrer les romances mau-

risques (1) (*moriscos*), simples imitations — parfois même parodie — des *fronterizos* historiques.

Après avoir établi cette division générale d'après la matière traitée, et indiqué sommairement la succession chronologique, il y aurait lieu de préciser les dates de composition de chacune des séries, et même, dans la mesure possible, de chacun des romances qui les composent. C'est l'œuvre à laquelle travaille l'érudition contemporaine. Dès à présent, l'on voit que chacun des groupes comprend des séries de dates fort différentes. Par définition, les romances historiques érudits se placent après les primitifs ou traditionnels et, de même, parmi les chevaleresques il y a eu des modèles et des imitations. La distinction est parfois délicate. Parmi les « artistiques », les noms des auteurs, ou, à leur défaut, les procédés littéraires des anonymes suffisent à les classer à leur date approximative.

IV. — Intérêt et valeur des diverses parties du Romancero.

Quelle que soit la classification adoptée, chacune des divisions du *Romancero* présente son intérêt. Mais il en est évidemment dont le mérite l'emporte sur celui de toutes les autres. De ce nombre est la série des romances anciens dits historiques ou traditionnels. Elle comprend non seulement les plus anciens, restes précieux des épopées nationales, mais encore ceux d'autres cycles, où l'imagination populaire a imprimé son empreinte sur les événements qui l'avaient le plus frappée. On sait désormais, grâce à l'érudition des Milá, des Menéndez Pelayo, des Menéndez Pidal, comment presque toute la matière épique de l'ancienne Espagne est passée dans les Chroniques d'abord, dans les *romanceros* ensuite. Ce sont en effet les Chroniques qui, les premières, l'ont recueillie et fixée. Sachons-leur gré de n'avoir point dédaigné de nous conserver, à côté des témoignages de l'historio-

(1) Ces romances « maurisques » furent extrêmement abondants. Duran en donne, à lui seul, 243, qu'il fait suivre de 13 parodies, ou « moriscos burlescos ».

graphie savante, ceux des jongleurs inconnus qui avaient chanté les héros nationaux ou célébré les épisodes les plus dramatiques de l'antique tradition, la « destruction » de l'Espagne au temps du roi Rodrigo, les exploits fabuleux de Bernardo del Carpio, devenu le représentant de l'indépendance nationale, ceux du comte burgalais Fernán González, fondateur du royaume de Castille, la sombre et émouvante tragédie des sept infants de Lara, la Geste du Cid, si riche en épisodes divers, depuis la division du royaume à la mort de Fernando I, et le meurtre du roi Don Sancho devant Zamora, jusqu'à la conquête de Valence, pour ne citer ici que les plus connus. A leur tour, les *romancistas* ont puisé, soit directement à la même source, c'est-à-dire dans les *Cantares* et leurs éditions successives, soit dans les Chroniques et leurs divers remaniements. Ils ont choisi, abrégé, débarrassé ces récits épisodiques de tout ce qu'ils estimaient superflu ; ils n'en ont conservé que l'essentiel, le fait capital, la pensée maîtresse, l'image frappante. Sans se soucier d'explications oiseuses, de préparations, inutiles pour un public au courant de la tradition, ils nous transportent d'emblée *in medias res*, donnent la parole aux acteurs du drame et passent sans transition à une autre scène. Ils fixent le tout dans la souple mesure de leurs octosyllabes et les confient, ainsi dramatisés et vaguement rimés, à la mémoire des auditeurs ou des lecteurs. Les romances de cette classe sont tout imprégnés d'épopée, mais d'une épopée déjà accommodée à la mesure du peuple. Ils en ont gardé la vigueur, parfois barbare, l'austérité, et, sous une forme encore rude, la haute inspiration morale. C'est à eux surtout que conviendrait cette expression d'*Iliade sans Homère* (1), qui se retrouve également sous la plume de Lope de Vega, de Creuzé de Lesser et de Victor Hugo.

(1) Elle indignait d'ailleurs l'intolérant critique du *Journal des débats*, J.-J. Dussault, qui traitait encore, vers 1814, les romances de « chansons informes et grossières », d' « espèces de Pont-neufs », et s'écriait : « Et pourtant voilà ce que les partisans de la littérature *romantique* voudraient mettre en parallèle avec l'*Iliade* et l'*Odyssée* ! » — Cité par H. Tronchon, *op. cit.*, p. 876.

Plus tard, l'histoire nationale fournira encore une riche matière aux romances. Ceux, par exemple, relatifs au roi D. Pedro, à Blanche de Castille, à María de Padilla, forment un cycle d'une rare puissance dramatique, dans lequel se font jour les passions contemporaines, le plus souvent hostiles au roi *Cruel.* Les admirables « romances de la Frontière », encore palpitants de l'enthousiasme guerrier et religieux de la reconquête, brillent entre tous par l'éclat d'une poésie illuminée à la fois par les premières lueurs de la Renaissance et par les derniers reflets de la civilisation arabe. Nulle poésie nationale, chez aucun peuple, ne s'est inspirée de plus nobles sentiments ; nulle ne s'est déroulée dans un théâtre plus pittoresque que celui qui s'étend des bords du Guadalquivir aux collines de l'Alhambra ; nulle n'a fait revivre sous nos yeux une troupe plus brillante de héros, si divers par les idées, par les traditions, par le costume même. L'on comprend, à cette lecture, les regrets de Walter Scott vieillissant d'avoir connu trop tard une matière si digne de lui, où la légende fleurit l'histoire des plus éclatantes couleurs. Ce qu'il aurait pu tirer des suprêmes luttes entre les deux civilisations chrétienne et arabe, entre les chevaliers de Fernand et d'Isabelle et les héros Abencerrages ou Zegris, Washington Irving allait le montrer l'année même de la mort de W. Scott, en 1832, dans ses *Contes de l'Alhambra.*

L'histoire nationale et les légendes qui s'y rattachent ne sont pas les seules qui aient fourni des sujets aux romances. Celle des pays voisins, du Portugal, par exemple, si intimement uni souvent à l'Espagne, et plus encore de la France, dont les relations de toutes sortes avec cette dernière furent si étroites, leur apportèrent une riche contribution poétique Les thèmes épiques ou chevaleresques d'outre-monts entrèrent dans le trésor de la poésie traditionnelle, principalement au xve siècle. La légende de Charlemagne, il est vrai, s'y était implantée de bonne heure, grâce surtout au pseudo-Turpin. L'Empereur, déjà connu en Espagne, dès ses « Enfances », sous le nom de Mainet, les douze pairs, Roland en tête, doña Alda, la geste de Roncevaux, etc., devinrent

des personnages ou des sujets familiers au delà des monts. Autour d'eux, une foule de héros dont il n'est pas toujours facile d'établir la généalogie, et, si je puis dire, l'état civil, envahirent le *romancero* : le marquis de Mantoue, dernière incarnation d'Ogier le Danois, et son neveu Valdovinos, le comte Dirlos, le comte Guarinos, Gaiferos et Melisendra, Galvan, le comte Claros, Montesinos, Gerineldo, dans lequel on a peine à reconnaître le savant Eginhard, et tant d'autres! Ils y furent introduits par les jongleurs, curieux de nouveauté, qui en empruntèrent les légendes à la geste royale de France, aux *Reali* italiens, et parfois, mais plus rarement, au cycle breton (1) de la Table ronde. Cette précieuse classe de romances tient souvent de la chanson de geste par la longueur des récits, non moins que par la nature du sujet. Le *Comte Dirlos*, par exemple, n'a pas moins de 1360 octosyllabes. Presque aussi longs sont les romances du *Marquis de Mantoue*, de *Gayferos*, du *Comte Claros* : ce sont de véritables petites gestes. Par leur origine, par leur psychologie, par leur style, ils diffèrent profondément des vieux romances de pure origine espagnole, et témoignent d'une civilisation moins rude comme d'un art plus raffiné. Ils sont plus romanesques qu'héroïques. La passion amoureuse, jusque-là inconnue ou dédaignée, y joue un grand rôle. Les aventures invraisemblables, l'accumulation des incidents, un sentimentalisme qui s'étale, l'exagération surhumaine des vertus et des vices, une tendance à remplacer le trait exactement observé par des clichés et des poncifs déparent trop souvent ces compositions, dont quelques-unes, malgré tout, restent parmi les plus belles, les plus émouvantes et les plus « humaines » du *Romancero*.

Avec les romances chevaleresques et les mauresques *fronterizos* se termine l'âge héroïque du romance original, anonyme, mais encore plus ou moins populaire. La mode va,

(1) Les légendes bretonnes d'Arthur, de la Table Ronde, d'Amadis, pénétrèrent dans la littérature espagnole surtout par la Catalogne et le Portugal. — Sur ce sujet, voir le *Traité des vieux romances*, de Menéndez Pelayo, t. XII, ch. XII, p. 446 et suiv.

dans le courant du XVIe siècle, s'emparer du genre, et le transformer. Elle multipliera d'abord les imitations, les contrefaçons, les gloses à prétentions savantes, morales ou didactiques. Elle le fera servir à des fins nouvelles, et lui imprimera un caractère courtois ou purement littéraire. On conservera quelque temps la couleur, le ton, et avec plus ou moins de succès, le style vaguement archaïques. Puis, le type ancien de plus en plus oublié, on s'affranchira vite de toute entrave. Le romance servira à tous et à tout. Ce ne sera plus un genre à part avec ses sujets propres, ses inspirations traditionnelles. Chacun en usera à sa fantaisie, dans la lyrique, dans le récit, au théâtre : ce ne sera bientôt plus qu'une forme métrique se prêtant à tous les besoins, et dont la valeur ne se mesurera plus qu'au talent de celui qui l'emploie. L'abus engendre vite la lassitude. La satiété se manifestera donc par la parodie. Toute proportion gardée, les travestissements mauresques de Góngora ou les *jácaras* de Quevedo sont aux romances *fronterizos* ou chevaleresques ce que le *Quijote* est au vieux roman de chevalerie. A mesure que l'inspiration tarissait et que le genre se vidait, en quelque sorte, de la sève qui avait fait sa vigueur, il ne pouvait se maintenir qu'en se transformant. Il devint donc purement artistique, littéraire, et sous cette forme nouvelle, manié et signé par de vrais poètes, tels que Lope de Vega, Góngora, Quevedo et leurs émules, il produira encore de petits chefs-d'œuvre qui font honneur à la littérature de l'âge d'or, mais qui s'éloignent de plus en plus des modèles primitifs.

Cependant les Lope, les Góngora, les Quevedo allaient eux-mêmes disparaître. Dès le milieu du siècle, la décadence se fait sentir cruellement dans une société épuisée ou en voie de laborieux renouvellement. Les temps n'étaient plus les mêmes : les idées, les mœurs, les besoins, toutes les conditions de la vie nationale, avaient changé. Le romance persista, mais il revint, sinon au peuple, d'où il était sans doute sorti en des âges plus héroïques, du moins à la plèbe : il se *vulgarisa*, et, comme l'a dit *Clarín* : « le vulgaire n'est pas ce qui se popularise, mais ce qui s'encanaille ». Relégué hors

de la littérature officielle, abandonné aux basses classes, il suffira encore, pendant près de deux siècles, à traduire, tant bien que mal, leurs idées, leurs sentiments, leurs croyances, dans la langue qu'elles parlent et qu'elles comprennent. Tout assurément n'est pas à dédaigner dans cette énorme production, qui se poursuivra obscurément, et qui, s'amoncelant feuillet par feuillet, formera cette littérature *de cordel*, dont aveugles et chanteurs de carrefours seront désormais les hérauts. Avec quelque patience on y peut faire d'intéressantes découvertes : dans ce fumier il y a quelques perles (1). Dans tous les cas, on y recueillera des documents significatifs sur la mentalité, les aspirations ou les goûts de la foule anonyme des rues et des champs. Les vieux thèmes chevaleresques, romanesques ou historiques y sont d'ailleurs encore repris et accommodés à la portée des ignorants : ils sont aux vieux romances ce que notre *Bibliothèque Bleue* est à l'antique épopée. Les récits de pure imagination y abondent, empruntés aux sources les plus diverses, nationales ou étrangères. Les captifs et les renégats, leurs tribulations et leurs amours, ont inspiré, après les dramaturges, une foule de *romancistas*. Mais les deux sources les plus abondantes restent encore, d'une part, les légendes pieuses, les vies des saints et leurs miracles, et, de l'autre, les exploits des bandits fameux, *valientes* et *guapos*, les Esteban, Correa, Merino, Salinas, Montijo, Cadenas, etc., légitimes successeurs des Escarraman, des Lampuga et autres *jaques* de l'âge d'or. Les saints et les *picaros* sont les deux pôles de ce monde populaire. Les débats, les controverses, les sermons ne manquent point, ni non plus les satires, les facéties, les contes

(1) Il serait peut-être temps de les recueillir, car ces *pliegos sueltos* sont fragiles. Le hasard a mis entre mes mains une collection formée au cours du siècle dernier. Elle comprend quinze épais volumes de ces feuilles volantes sorties des presses populaires de Séville, de Cordoue, de Valence, de Madrid, et autres « manufactures » de romances. Et ce n'est qu'un bien faible échantillon de cette même marchandise, avilie depuis, que les amateurs allaient, déjà au XVIe siècle, acheter aux foires de Medina del Campo. Elle n'a pas cessé de plaire à la foule. — Sur ces *pliegos sueltos*, voir, outre ceux cités par Durán, les numéros 118, 119 et 120 du *Catálogo* de Salvá.

gaillards, comme celui du meunier d'Arcos. Mais tout cela est noyé dans une abondance fade, dont l'insipidité et la prétention mal justifiée à l'édification écœurent vite. Il n'en faut user qu'à petites doses et l'on nous pardonnera d'y avoir si discrètement puisé.

Si le peuple, surtout celui des champs, crée encore des romances nouveaux, il n'a point oublié autant qu'on le croirait ceux du temps jadis. Souvent, il est vrai, il brouille les vieux thèmes, ou en travestit les héros de telle façon qu'on a peine à les reconnaître. Il est curieux de voir, par exemple, ce que sont devenus, dans les romances juifs, la scène des sept têtes coupées des infants de Salas, ou l'assassinat du duc de Gandía par Cesar Borgia, et l'on ne devine guère le poète Virgile sous le nom de Duvergini, ou le roi Tarquin sous celui de Turquillo. Mais, quelque défigurées qu'elles soient, les chansons d'antan persistent dans la mémoire des foules. C'est un fait que d'habiles chercheurs mettent chaque jour en lumière. Le seul M. Pidal déclarait, déjà en 1910, qu'il avait réuni plus de 1500 versions inédites de romances, et, depuis, sa moisson a dû singulièrement s'enrichir. « Ainsi, dit-il (1), cette poésie qui, en d'autres temps, savait toucher le cœur d'une femme comme Isabelle la Catholique, et qui inspirait un génie comme Lope de Vega, vit aujourd'hui presque exclusivement parmi la gent illettrée. Les danses chantées des laboureurs, les réunions où les femmes du peuple filent, cardent la laine et se livrent en commun à d'autres travaux, les jeux des enfants, les noces des juifs espagnols, voilà les principales occasions où l'on récite en commun les romances. »

V. — Diffusion et influence du Romancero dans les diverses littératures.

L'influence du *Romancero*, soit en Espagne même, soit à l'étranger, fournirait un abondant chapitre de littérature comparée ; nous ne pouvons ici qu'en tracer une esquisse rapide.

(1) *Romancero*, p. 104.

En Espagne, il a été l'un des intermédiaires les plus efficaces entre l'époque ancienne et les temps modernes. « Après la conquête de l'Italie, [les romances], dit Damas Hinard, maintinrent dans ses traditions originales le génie espagnol, un moment disposé à l'imitation de la littérature étrangère. » Mieux encore que l'histoire ou que le théâtre, il a conservé dans la mémoire des foules les noms des héros légendaires, les souvenirs des annales nationales, en les mettant en pleine lumière, dans un raccourci vigoureux, facile à embrasser d'un coup d'œil. Ce fut une sorte de paraphrase populaire d'Ocampo et de Mariana, sans parler de la *Crónica general*, où il a si largement puisé lui-même. Il touche et se plie avec souplesse à tous les genres. Le conte et le roman l'ont exploité, depuis le délicieux récit de l'*Abencerrage et la belle Jarifa* jusqu'à l'exquis *Sombrero de tres picos*, de Pedro de Alarcón; depuis les *Guerres civiles de Grenade*, de Pérez de Hita, jusqu'au *Bâtard maure*, du duc de Rivas, à la *Légende du Cid*, de Zorrilla, ou aux romans de Fernán Caballero, de Fernández y González et de Trueba. Tous, plus ou moins, sont venus s'approvisionner à cette mine toujours ouverte, jamais épuisée. Mais c'est le théâtre surtout qui lui doit non seulement des sujets, sympathiques de prime abord au public, mais d'innombrables emprunts de détail, et, par-dessus tout, cette couleur éminemment nationale qui constitue une partie de son attrait. C'est le romance surtout qui a montré une voie nouvelle à Juan de la Cueva, l'auteur des *Siete infantes de Lara*, du *Cerco de Zamora* et de *Bernardo del Carpio*. Il a fourni sa plus belle inspiration à Guillén de Castro, qui lui doit le meilleur de sa renommée. Il a fécondé la prodigieuse imagination de Lope de Vega, dont le génie a toujours puisé sa force dans le sol national (1). Bref, il est partout en Espagne, dans les œuvres des lettrés, dans les travaux des érudits, dans la mémoire du peuple ; il constitue, comme jadis les porches historiés des cathédrales, le véritable, et souvent l'unique livre de ceux qui ne savent pas

(1) Voyez le développement de ces indications au chapitre IV de l'*Épopée castillane*, de M. Pidal.

lire. Il forme à lui seul toute une littérature ; l'on pourrait presque dire qu'il est toute l'Espagne.

Ce fut sous leur forme castillane que les anciens romances historiques, traditionnels, chevaleresques, se répandirent dans toute la péninsule, par delà les frontières de provinces ou d'États. Le Portugal, par exemple, ne se distingue guère, à cet égard, des Castilles ou de Léon. Menéndez Pelayo a pu dire que « le *Romancero* portugais n'est qu'un appendice du castillan », et encore, que « la Castille paya à la Galice et au Portugal, en lui communiquant sa poésie narrative, la dette qu'elle avait contractée en recevant d'eux, à l'aurore de sa littérature, les formes lyriques » (1). Tel est aussi le point de vue de Mme C. Michaëlis (2). C'est en castillan que les auteurs portugais du XVIe et du XVIIe siècle, Camoëns aussi bien que Gil Vicente, citent les romances. L'identité des deux *romanceros* est aisée à vérifier en feuilletant les collections portugaises (3). Il en est en partie de même en Catalogne (4). Le dialecte castillan était devenu, dans la péninsule, celui de la poésie populaire narrative ou épico-historique.

Hors de l'Espagne, on peut avancer qu'avec le *Don Quichotte* et la *Comedia*, le *Romancero* a été partout considéré comme l'une des œuvres les plus représentatives du génie espagnol. — En France cependant il fut longtemps plus célébré que connu. Sans doute, il contribua, par l'intermédiaire de Guillén de Castro, à fixer la vocation de Corneille. Ce dernier connut, directement et dans leur texte, quelques

(1) *Antología*, X, p. 239.

(2) Cf. PIDAL, *Romancero*, p. 89.

(3) Voyez, par exemple, celles d'Almeida GARRET *Romanceiro*, 1851 ; de Teófilo BRAGA, *Romanceiro geral*, 1867, et *Floresta de varios romances*, 1869, *Cantos popul. del archipiélago Açoriano*, 1869 ; d'Estacio DE LA VEGA, *Romanceiro do Algarve*, 1870 ; de Rodriguez DE ACEVEDO, *Romanceiro do Archipelago da Madeira*, 1880 ; de Mme C. MICHAELIS DE VASCONCELOS ; *Romances velhos en Portugal (Cultura esp.*, 1907-1909), etc.

(4) Cf. *Antología*, X, p. 255-291 : *Romances castellanos tradicionales en Cataluña*, et l'*Advertencia preliminar*. — MILÁ Y FONTANALS, *Romancerillo catalán*, au vol. VIII de *Obras completas*, Barcelona, 1896, 2e édition.

romances. Il devina même ce que la science moderne devait démontrer plus tard, à savoir que « ces sortes de petits poèmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires ». Durant le XVIIe siècle, Pérez de Hita et les romances qui forment la trame et la parure de ses *Guerres civiles*, mirent à la mode le « goût grenadin », responsable en France de tant de fastidieuses histoires. Mais, érudits tels que Peiresc, Huet, Chapelain, ou amateurs mis à part, ce ne fut que vers la fin du XVIIIe siècle que le *romancero* devint, dans quelques-unes de ses parties, accessible au public. Un anonyme, que l'on a supposé être Couchut (ou peut-être de Paulmy ?), donna, en 1783-84, une traduction en prose des romances du Cid, d'après Escobar, dans la *Bibliothèque universelle des romans* (1). Elle semble avoir eu grand succès, même hors de France. Ce fut encore dans l'ouvrage de Hita que Florian puisa l'idée de son *Gonzalve de Cordoue* (1791), qui en est, en somme, une assez fade imitation. L'auteur allègue toutefois, comme l'une de ses sources, le *Romancero general*, dont il possédait, dit-il, un exemplaire « qui contient plus de mille romances ». C'est donc là qu'il put lire ceux du Cid, et ceux des infants de Lara, qu'il résume assez exactement dans les notes de son *Précis historique sur les Maures*, intéressante introduction à la nouvelle. La littérature grenadine devait trouver son expression la plus brillante dans *Le dernier Abencérage*, de Chateaubriand, ultime remaniement de la matière mauresque.

(1) Juillet 1783, octobre 1784. Le numéro de décembre 1782 contenait déjà un romance. Ce fut sur cette imitation d'une imitation que travaillèrent Creuzé de Lesser et Herder lui-même. — Voyez, sur cette question, les deux articles, très richement documentés, de M. Henri TRONCHON, dans la *Rev. d'Hist. littér. de la France*, 1912 : *Préromantisme allemand et français*, p. 489-531 et 885 883. — Remarquons que la *Bibl. des Romans* paraît, pour l'époque, bien renseignée sur la littérature espagnole. Rien que dans les trois années en question, l'on trouvera, outre les romances, des traductions de la *Garduña de Sevilla*, de Castillo Solórzano, de la *Dorotea*, de Lope de Vega, le *Duel d'Albayaldos*, ouvrage dont l'inspiration première est dans le *Romancero*. A propos de l'article *Elvire et Sol, filles du Cid* (oct. 1784), on peut se demander si l'auteur ne connaissait pas le *Poema del Cid*, public cinq ans avant, par T. Sánchez.

Il contient une élégante paraphrase en vers (*Le Roi don Juan, Un jour chevauchant...*) de l'un des romances les plus célèbres : « *Abenámar, Abenámar, Moro de la Morería...* »

De Chateaubriand aussi sont *les Adieux du Cid*, musique de Garat.

La période romantique s'ouvre, chez nous, par deux traductions partielles du *Romancero*, celle de Creuzé de Lesser, en 1814 (1), qui « troubadourisa » sans pitié la prose déjà bien affadie de la *Bibliothèque des Romans* (2), et celles d'Abel Hugo, en 1821-22 (3). Ce fut naturellement dans la version de son frère, que Victor Hugo, « ce grand d'Espagne... que la terre du *Romancero* naturalisa », comme disait P. de Saint-Victor, s'est surtout documenté. Documentation médiocre, comme l'on sait depuis MM. Morel-Fatio, Foulché-Delbosc, et G. Le Gentil (4). Mais son génie suppléa du moins à l'insuffisance de son érudition. *La Bataille perdue*, le *Romance mauresque* et surtout le *Romancero du Cid*, valent des originaux. Et quant à *Hernani*, s'il ne faut pas prendre au pied de la lettre l'étonnante déclaration que « le *Romancero* est la véritable clef de ce drame », l'on y trouve du moins, çà et là, des accents qui en rappellent l'énergie et la couleur. C'est encore et uniquement dans le florilège d'Abel Hugo qu'Emile Deschamps viendra, six ans plus tard, chercher des inspirations d'un espagnolisme furieusement romantique (5). Cependant, Sismondi (quoiqu'il ne traduise les romances que sur la traduction de Herder), Villemain, Rosseeuw Saint-Hilaire (6), Quinet,

(1) *Les romances du Cid, imitées de l'espagnol* (composé en 1806). 1814, 1821, 1836.

(2) H. Tronchon, *op. cit.*, p. 496-505.

(3) *Romancero é historia del Rey de España Don Rodrigo*, Paris, 1821. — *Romances historiques, traduites de l'espagnol*, Paris, 1822.

(4) Morel Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1re série, p. 88 et suiv. — Foulché-Delbosc, *L'Espagne des Orientales de Victor Hugo* (*Rev. Hispan.*, mars 1897). — Le Gentil, *V. Hugo et la littér. espagn.* (*Bull Hisp.*, n° 3, juill.-sept. 1899).

(5) Emile Deschamps, *Romances sur Rodrigue, dernier roi des Goths*, Paris, 1828, — Cf. G. Lanson, *E. Deschamps et le Romantisme* (*Rev. d'Histoire littér de la France*, 1899, janvier-mars).

(6) *Etudes sur l'origine de la langue et des romances espagnoles* Thèse de la Sorbonne), Paris, 1838.

J.-M. Maury († 1845) dans son *Espagne poétique*, avec plus ou moins d'autorité, initiaient le public à l'étude de la poésie espagnole, par le cours public ou par le livre.

Le théâtre s'inspirait volontiers non seulement de l'histoire anecdotique ou légendaire de l'Espagne comme Victor Hugo, mais plus particulièrement du *Romancero* (A. Guiraud, *Le comte Julien ou l'expiation*, 2 avril 1828; Casimir Delavigne, *La Fille du Cid*, 15 déc. 1840). A en juger par la multiplication des traductions, l'attention et la faveur du public se tournaient résolument de ce côté. Le chevalier Regnard donnait de nouveau, en 1820, une « traduction libre », en vers, des *Romances du Cid* (1), et c'est ce même *Romancero* que traduisait encore Antony Rénal (Claudius Billiet) (2) en 1842. En somme, l'on ne sortait guère des deux mêmes sujets ; le roi Rodrigue et le Cid. Enfin, en 1844, M. Damas Hinard publiait une traduction en prose, non plus seulement d'un groupe restreint, mais d'un choix abondant de romances (275), qui, par l'exactitude générale de la version, par le mérite du commentaire, et par la solide préparation de l'auteur, réalisait sur tout ce qui l'avait précédé un progrès sérieux (3). Grâce à lui et à ses émules, au premier rang desquels il faut placer le comte de Puymaigre (4), l'auteur des *Vieux Auteurs castillans* et du *Petit Romancero*, les idées, confuses jusque-là, se précisent; l'ample monument apparaît peu à peu dans ses lignes essentielles, avec les retouches et les remaniements des siècles successifs Désormais, l'on en comprendra et l'on en goûtera mieux la beauté. En même temps que les érudits y trouveront matière à de solides travaux, les écrivains, auteurs dramatiques ou poètes, y puiseront de nouvelles inspirations. Sans essayer de les énumérer ici, nous ne pouvons passer sous silence les

(1) Chevalier Regnard, *Les Romances du Cid, traduction libre de l'espagnol*, suivie de l'Abrégé historique de la vie du Cid, 2 vol., Paris 1820.

(2) Antony Rénal, *Le romancero du Cid*, Paris, 1842.

(3) *Romancero général ou recueil des chants populaires de l'Espagne. Romances historiques, chevaleresques et moresques*, 2 vol., Paris, 1844.

(4) *Petit Romancero, choix de vieux chants espagnols traduits et annotés*, Paris, 1878.

curieuses paraphrases de Leconte de Lisle dans ses *Poèmes barbares* (1862) : *la Tête du comte, l'Accident de don Iñigo la Ximena.* Le *Romancero* est désormais classique ; il figure, à ce titre, dans nos histoires littéraires, dans notre haut enseignement et jusque dans nos programmes et concours universitaires.

L'Allemagne comprit de bonne heure la valeur poétique du *Romancero.* Déjà, en 1767, un professeur de Halle, J.-G. Jacobi, donnait un recueil des romances de Góngora. La poésie populaire universelle trouva dans Herder un panégyriste enthousiaste. A côté des ballades anglaises et écossaises, il n'eut garde d'oublier les romances d'Espagne (1). Il donnait, en 1803, « d'après ces romances », à ce qu'il assure, son *Histoire du Cid* (2). Si son sens critique est parfois en défaut au point de lui faire prendre pour d'authentiques chefs-d'œuvre les belles infidèles, voire les purs pastiches de la *Bibliothèque des romans* (3), il a deviné, il a pressenti la beauté de l'original, inconnu de lui, et nul n'a mieux parlé de ces romances, « collier de perles... couronne poétique, si belle et si gracieuse que nous, modernes, nous pouvons l'opposer sans crainte à ce que l'antiquité classique a produit de plus beau (4) ». C'est Hamann, Bertuch et Dieze qui attirèrent l'attention de Herder sur la langue et sur la littérature espagnoles.

Après lui, les anthologies vont se multiplier. Heinrich Shu-

(1) *Stimmen der Völker in Liedern. Volkslieder aus dem Englischen, Schottischen, Spanischen...* Leipzig, 1778-79.

(2) *Der Cid- Geschichte der Don Ruy Diaz, Grafen von Bivar, nach spanischen Romanzen,* 1803. — La dernière partie ne parut qu'en 1805, après la mort de Herder, avec une préface de J. de Müller.

(3) Que Herder n'ait d'abord connu que cette traduction, la démonstration en a été faite (pour ne parler que de la France) par Damas Hinard (p. LXIX et suiv. du t. I) puis par E. de Saint-Albin, dans sa *Légende du Cid,* 2 vol., 1866. M. J.-J.-A. Bertrand reprend en détail cette question dans un article sur *Herder et le Cid,* qui paraîtra dans le *Bulletin Hispanique.* Nous avons cité plus haut les articles de M. H. Tronchon sur ce sujet. Cf., du même, *La fortune intellectuelle de Herder en France,* Paris, 1920, p. 294 et suiv.

(4) *Esthétique,* trad. Ch. Bénard, 1875, II, p. 397.

bert dans sa *Biblioteca castellana* (1804-05, 1809), vers la même époque Stendel et Keil, dans leur *Biblioteca Española*, Jacob Grimm dans sa précieuse *Silva de romances viejos* (1815), C.-B. Depping dans son *Romancero* (1817), J.-N. Böhl de Faber dans les trois parties de sa *Floresta de rimas antiguas* (Hamburg, 1821-1825), avaient fait connaître les textes. Ceux-ci ne passèrent pas inaperçus. Uhland, à Paris, étudia avec passion les vieux romances d'Espagne. Les romantiques allemands, ceux de la première aussi bien que ceux de la seconde époque, semblent avoir éprouvé, comme Mignon, la nostalgie de la lumière et de la beauté méridionales. Sans doute, Cervantes d'abord (1), Calderón plus tard (2) paraîtront à Gœthe, aux deux Schlegel, à Tieck, à leurs émules ou à leurs disciples, les plus parfaits représentants de l'art romantique en Espagne, mais dans leurs études ou dans leurs lectures ils rencontrèrent le *Romancero*. Plusieurs d'entre eux, comme Schiller, ne dédaignèrent pas d'en traduire des fragments ou de s'en inspirer pour des œuvres originales (3). Cependant les travaux d'érudition continuaient. Ferdinand Wolf commençait, dès 1826, ses belles études sur la bibliographie des romanceros (4). Duttenhofer publiait, à Stuttgart, en 1833, sa *Couronne de romances* sur le Cid ; A. Keller, dans la même ville, en 1840, le *Romancero del Cid*, contenant 154 romances ; E. Geibel, à Berlin, en 1843, les *Volkslieder und Romanzen* « dans le mètre original ». A. Huber, l'année suivante, étudiait, en une thèse doctorale, le problème de la forme primitive du romance espagnol. (*De primitiva cantilenarum popularium epicarum* (*vulgo romances*) *apud Hispanos forma*, 1844.)

En 1856, F. Wolf et C. Hofmann publient leur *Primavera y flor de romances*, qui pendant longtemps allait rester clas-

(1) Cf. J.-J.-A. Bertrand, *Cervantes et le romantisme allemand*, passim, 1914.

(2) Cf. C. Pitollet, *La querelle caldéronienne...*, 1909.

(3) Par exemple, Schiller traduit le romance de D. Manuel de Léon et des lions (Durán, nº 1131), et Frédéric Schlegel écrit une tragédie sur le comte Alarcos.

(4) *Jahrb. f. d. Liter.* CXIV, p. 1-72.

sique. Les recherches érudites dans ce domaine furent donc nombreuses et importantes dans la docte Allemagne : il ne faut pas hésiter à reconnaître la sérieuse contribution qu'elle apporta à l'étude méthodique d'un monument littéraire, qui avait le double avantage d'ouvrir un champ nouveau à la controverse littéraire et de servir par surcroît, non moins que Cervantes ou Calderón, à proclamer l'infériorité de la France.

L'Angleterre semblait bien préparée à goûter le *Romancero*, car, elle aussi, a une riche collection de petits poèmes populaires, les ballades anglaises et écossaises (particulièrement les *border ballads*) qui, depuis Herder, ont été souvent (à tort ou à raison) comparées aux romances espagnols (1). Déjà, en 1765, Thomas Percy (1720-1811), évêque de Dromore, avait donné quelques échantillons de ces derniers dans ses *Reliques of ancient English Poetry* (2). On sait que Robert Southey (1774-1843) fut un hispanisant très averti. Il avait visité l'Espagne ; il connaissait sa langue et sa littérature. Sa *Chronicle of the Cid*, si elle s'inspire surtout de la *Crónica* et du *Poema del Cid* (3), le conduisait directement au *Romancero*, dont il parle d'ailleurs dans sa correspondance. Ses ballades espagnoles rappellent les romances. Il a raconté les aventures tragiques du comte Garci-Fernández et du roi Ramiro. Enfin son long poème intitulé *Roderick, the last of the Goths* (1814) (sujet que devaient reprendre Walter Savage Landor dans son *Count Julian*, et Walter Scott dans sa *Vision of don Roderick*), est tout nourri des nombreux romances sur ce thème. C'est à propos de théâtre et de Guillén de Castro que Lord Holland (4) avait rencontré le

(1) WALTER SCOTT, *Chants populaires des frontières méridionales de l'Ecosse*, recueillis et commentés par Sir W. S..., trad. Artaud, Paris, 1826. — F.-J. CHILD, *English and Scottish popular Ballads* (1882-94), Boston, 10 vol.

(2) Fitzmaurice KELLY, *Lecciones de liter. esp.*, trad. Mendoza, p. 130.

(3) Elle donne, en appendice, des fragments du poème, versifiés par John Hookham Frere.

(4) *Some account of the lives and writings of Lope de Vega and G. de Castro*, 1817, 2 vol.

Romancero du Cid. Lord Byron, qui paraît avoir goûté surtout les romances mauresques, ne dédaignait pas d'en traduire quelques-uns, par exemple celui sur la perte d'Alhama. De même Walter Scott, dont je viens de citer la *Vision de don Rodrigo*: il devait être séduit. sur le tard, par le pittoresque andalou. Son gendre, le romancier J.-G. Lockhart, fut sans doute pour quelque chose dans cette initiation. Lockhart avait donné, en 1823, dans ses *Ancient spanish Ballads*, la traduction, en vers, de 53 romances, « ouvrage supérieur dans son genre, assure Ticknor, à tout ce que nous connaissons en d'autres langues » (1). L'année suivante (1824), John Bowring, qui venait de publier une étude sur les *Spanish Romances*, mit au jour une traduction de poésies et de romances espagnols (*Ancient poetry and romances of Spain selected and translated*). C'est par ces recueils, auxquels il faut joindre les romances du Cid (*The Cid Ballads*), de James Young Gibson, très postérieurs (1897), que le public anglais paraît avoir connu une partie du *Romancero*, et que les auteurs lui font quelques emprunts. Robert Browning († 1889) a emprunté, par exemple, au *Romancero*, comme Schiller, l'anecdote de don Manuel de Léon, descendant ramasser dans la fosse aux lions le gant de sa dame (*The Glove*).

Mais si ces quelques détails (auxquels bien d'autres sans doute pourraient être ajoutés) suffisent à montrer que le *Romancero* n'a pas été inconnu en Angleterre, il ne semble pas cependant qu'il y ait exercé une influence suivie ni bien profonde.

En ce qui concerne l'Amérique de langue anglaise (celle de langue espagnole pouvant être considérée à ce point de vue comme partie intégrante de la métropole), bornons-nous à citer les noms de Washington Irving, qui a tant puisé dans les romances mauresques pour écrire ses *Tales of the Alhambra* (1829), de Longfellow, qui a consacré un chapitre

(1) M. J. Fitzmaurice Kelly étudie cette traduction, pièce par pièce, dans ses *Chapters on spanish literature*, London, 1908, au chapitre intitulé *le Romancero*, intéressant pour notre sujet.

de son *Outremer* (1835) aux *Ancient spanish Ballads*, et chanté les aventures du *Count Arnaldos*, et enfin de G. Ticknor, qui l'un des premiers a donné, dans une histoire générale de la littérature, au *romancero* et à sa bibliographie, l'importance qui leur convient.

On s'attendrait à trouver en Italie de nombreux éditeurs, critiques et imitateurs du *Romancero*. L'Italie a été longtemps, en certaines de ses provinces. une terre espagnole. Naples, Milan, Rome, Venise regorgeaient d'Aragonais, de Castillans, d'Andalous : ils y acclimataient leur langue, leurs livres, leurs chansons, leurs mœurs. Ce fut à la cour de Naples, si brillante sous Alfonso « le Magnanime », que se forma le *Cancionero* de Stúñiga (1). A Rome, « la belle Andalouse » n'oubliait pas les romances de Cordoue, son pays (2). L'un des interlocuteurs du *Dialogue de la langue* demande à l'italien Marzio, qui émaille sa conversation d'idiotismes et de couplets espagnols : « Où diable avez-vous appris tous ces couplets ? » Et l'autre de répondre : « Que sais-je ? avec vous (3). » Et de fait, les chansons espagnoles couraient les rues de Naples, comme celles de Séville. Cependant, parmi tant de livres d'Espagne, importés, imprimés ou traduits en Italie, le vieux *Romancero* n'apparaît guère. Ce qui est à la mode, ce que l'on imite, c'est la poésie courtoise et galante, ce sont les romans de toute sorte, et aussi les œuvres de piété et d'édification. C'est sans doute qu'une poesie nationale, populaire ne se transplante guère. « Le courant national et populaire de la poésie espagnole, dit excellemment M. B. Croce, celui des romances... demeurait caché et sans effet, car il était lié à l'histoire du moyen âge espagnol, aux sentiments et aux souvenirs de ce peuple. Pour le sentir, il fallait une largeur de sympathie historique, une nostalgie du moyen âge, qui n'apparurent que plus

(1) Sur ce sujet, voir les opuscules si bien documentés de M. Benedetto Croce, et spécialement, *La lingua spagnuola in Italia*, et *La Spagna nella vita italiana durante la rinascenza*, 1917.
(2) *La lozana Andaluza*, *Bibl. econ. de Clás. castell.* de Michaud, p. 61.
(3) *Diálogo de la lengua*, édit. E. Boehmer, p. 401.

tard et comme un effet de l'étude, dans la période romantique. Ce que l'on devait accueillir et connaître en Italie de la littérature espagnole n'était ni nouveau ni original, et ce qui était nouveau et original ne pouvait fleurir ou devait se dessécher bientôt sur notre sol (1). » Ce ne fut en effet que dans la période moderne, du romantisme à nos jours, que les érudits italiens, tels que M. P. Rajna, s'appliquèrent à l'étude des romances ou que les traducteurs en donnèrent des versions, comme Giovanni Berchet, dans ses *Vecchie romanze spagnuole recate in italiano* (Bruxelles, 1837), ou Pietro Monti, dans son *Romancero del Cid* (Milano, 1838) et ses *Romanze storiche e morische, tradotte in versi italiani...* (Milano, 1850). — Sans poursuivre plus loin, cette rapide revue, si incomplète soit-elle, suffira, croyons-nous, à montrer l'influence exercée dans la littérature générale par le *Romancero* espagnol.

(1) *Op. cit.*, p. 156.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous nous bornerons ici aux collections principales de textes, anciennes ou modernes, ainsi qu'aux ouvrages de critique modernes essentiels. Indépendamment des études de détail citées en note, on complétera aisément cette notice sommaire par les bibliographies générales, telles que le *Catálogo de documentos...* inséré aux tomes I, p. LXVII-XCVI, et II, p. 678-695 du *Romancero* de DURAN, par le chapitre III de l'Introduction de la *Primavera* de WOLF, p. LXVII-LXXXVI, de l'édition espagnole de MENÉNDEZ PELAYO, et par le premier chapitre de la *Poesía heroico-popular*, de MILÁ Y FONTANALS (*Obras*, t. VII, p. 3-106).

Recueils anciens de romances.

Cancionero de romances (sans date, mais entre 1545 et 1550), chez Martin Nucio, Anvers. — Rééditions : 1550, 1555. — Fac-similé, Madrid, 1914 (par M. R. MENÉNDEZ PIDAL).

Silva de varios romances, par ESTÉBAN DE NÁJERA, *Primera Parte,* Zaragoza, 1550. — *Segunda Parte*, 1550. — Rééditions : 1557, 1582, 1617. — *Tercera Parte*, 1551.

Romances sacados... de la Crónica de España, par LORENZO DE SEPÚLVEDA, Anvers, 1551. — Plusieurs rééditions, avec les romances du « Cavallero Cesáreo », à partir de celle de 1556.

Rosa de romances, par JUAN DE TIMONEDA (en 4 parties), Valencia, 1573.

Romancero... del Cid Ruy Diaz de Bivar, par JUAN DE ESCOBAR, Alcalá, 1612.

Romancero general... (en 9 parties), Madrid, 1600. — Rééditions : 1602, 1604 (en 13 parties), 1614.

Le même, *Segunda Parte*, par MIGUEL DE MADRIGAL,

Valladolid, 1605. — Fac-similé, par A. M. HUNTINGTON, New York, 1904.

Primavera y Flor de los mejores romances..., par PEDRO ARIAS PÉREZ, Madrid, Alonso Martin, 1621. — Nombreuses rééditions.

Recueils modernes.

Silva de varios romances viejos, sacada en su mayor parte del Cancionero de Amberes, par JACOB GRIMM, Vienne, 1815.

Sammlung der besten alten spanischen historischen Ritter und Maurischen Romanzen, par G.-B. DEPPING, Leipzig, 1817. — *Romancero Castellano*, réédition espagnole du même, par ANTONIO ALCALÁ GALIANO, Leipzig, 1844.

Sammlung spanischer Romanzen, Aarau, 1821 (anonyme).

Romancero general, par AGUSTÍN DURÁN, 2 volumes [tome X (1849), et tome XVI (1851) de la *Biblioteca de autores españoles*, de Rivadeneira].

Primavera y Flor de romances, par FERDINAND J. WOLF et CONRAD HOFMANN, Berlin, 1856. — Réédition espagnole (considérablement augmentée) par MENÉNDEZ PELAYO [tomes VIII, IX (1899) et tome X (1900) de la *Antologia de poetas liricos castellanos*, Madrid].

Romanceiro geral portuguez, 2e édit., Lisboa, 1906-1907, 2 volumes.

Éditions pour l'enseignement.

Romances escogidos, textes annotés, avec préface, grammaire et vocabulaire, par JEAN DUCAMIN, Paris, s. d., Garnier [Collection MÉRIMÉE].

Cien romances escogidos, par A.-G. SOLALINDE. Madrid, 1919 (Colección Granada).

Spanish Ballads (*Romances escogidos*), with introduction, notes, and vocabulary, par S. GRISWOLD MORLEY, New York, 1911.

Principaux travaux modernes.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE, *La langue et les romances espagnoles* (Thèse), 1838.

A. HUBER, *De primitiva cantilenarum popularium epicarum (vulgo romances) apud Hispanos forma*, Berlin, 1844.

MILÁ Y FONTANALS, *Observaciones sobre la poesia popular* (dans ses *Obras completas*, t. VI, Barcelona, 1895). — *De la poesia heroico-popular castellana* (*Ibid.* t. VII, 1896). — *Romancerillo Catalán* (*Ibid.*, t. VIII, 1896, 2e édit.; 1re édit. 1882)

FERDINAND J. WOLF, *Ueber die Romanzenpoesie der Spanier*, Wien, 1847. — *Ueber eine Sammlung spanischen Romanzen in fliegenden Blaettern auf der Universitäts Bibliothek zu Prag*, Wien, 1850. — *Beiträge zur Bibliographie der Cancioneros*, Wien, 1853. — *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationallitteratur*, Berlin, 1859.

GEORGE TICKNOR, *History of Spanish Literature*, 1849. — Traduction espagnole, par PASCUAL DE GAYANGOS et ENRIQUE DE VEDIA. — Traduction française, par M. MAGNABAL, 1864-72 (Voyez surtout tome I, chap. VI et VII, et Appendice B).

CAROLINA MICHAËLIS DE VASCONCELLOS. *Romancero del Cid* Leipzig, 1871. — *Estudos sobre o Romanceiro peninsular* (*Cultura española*, tomes VII, VIII, IX, X, XI, XIV, XV). — *Romanzenstudien* (*Zeitschrift f. roman. Philologie*, XVI, 1892).

MARCELINO MENÉNDEZ PELAYO, *Tratado de los romances viejos* [*Antologia de poetas liricos castellanos*, tomes XI (1903) et XII (1906)]. Les tomes VIII, IX et X renferment la matière de la *Primavera*, de WOLF et HOFMANN, avec les notes et les additions de M. P.

RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL, *La leyenda de los infantes de Lara*, Madrid, 1896 (*passim*, mais surtout chap. III : *Los romances*, et Appendice II : *Restos de versificación que se descubren en las Crónicas*). — *Catálogo del romancero*

judio-español (*Cultura Española*, 1906 et 1907). — *Cantar de Mio Cid*, tome I, 1908, p. 76-103. — *El Romancero español*, New York, 1910. — *L'Épopée castillane*, Paris, 1910 (chap. IV et V). — *Poesía popular y Romancero* [*Revista de Filología española*, t. I (1914), n° 4 ; t. II (1915), n°s 1, 2, 4 ; t. III (1916), n° 3. — Compte rendu de l'*Essai sur les Origines du Romancero*, de M. R. Foulché-Delbosc (*Revista de libros*, Janvier 1914).

Principales traductions françaises.

Les romances du Cid (*Bibliothèque des Romans*, décembre 1782 ; juillet 1783 ; octobre 1784).

Les romances du Cid, imitées de l'espagnol, par M. Creuzé de Lesser, Paris, 1814, 1831, 1836.

Romancero e historia del rey de España don Rodrigo, Paris, 1821. — *Romances historiques, traduites de l'espagnol. Précédé d'un Discours sur la poésie historique chantée et sur la romance espagnole*, par M. Abel Hugo, Paris, 1822.

Romances sur Rodrigue, dernier roi des Goths, imitées de l'espagnol, par Émile Deschamps, Paris, 1828.

Les romances du Cid, traduction libre de l'espagnol, par le Chevalier Regnard, 2 vol., 1830.

Le Romancero du Cid, par Antony Rénal, Paris, 1842.

Romancero général, ou Recueil de chants populaires de l'Espagne, romances historiques, chevaleresques et moresques, par M Damas Hinard, 2 vol., Paris, 1844 (avec introduction et notes).

Petit Romancero, choix de vieux chants espagnols, traduits et annotés, par le Comte de Puymaigre, Paris, 1878.

Nous avons, dans la traduction qui suit, classe les romances historiques d'après l'ordre chronologique des sujets, et groupé, quelle que soit leur origine, ceux relatifs à un même sujet. C'est, à peu près, l'ordre de la *Primavera* et celui indiqué par Milá y Fontanals, dans un « Prologue

inédit pour un choix de romances (*Obras*, t. V, p. 571). Nous ne nous dissimulons pas qu'un classement d'après la date de composition de ces textes serait plus scientifique. Mais, outre la difficulté de les dater exactement, il nous a semblé que, dans un ouvrage qui ne s'adresse pas aux érudits, le fractionnement d'un même récit éparpillerait inutilement l'intérêt, et pourrait dérouter le lecteur. Ce dernier voudra bien se rappeler que l'élaboration des romances a duré plusieurs siècles, et, partant, il ne s'étonnera point de la différence de ton, de goût ou de style qui s'y révèle. L'indication des sources, et, s'il veut bien s'y rapporter, les remarques présentées dans l'introduction, l'aideront à distinguer des compositions d'âge et d'inspiration souvent fort différents. — La traduction a été faite, pour la majeure partie du moins des romances anciens, sur le texte de la *Primavera y flor de romances* de Wolf et Hofmann.

I. — ROMANCES RELATIFS A L'HISTOIRE D'ESPAGNE

. ROMANCES DU ROI DON RODRIGO

1. — Comment le comte Julian vendit l'Espagne (1).

[*En Ceupta está Julián...*]

A Ceuta, se trouve Julian, à Ceuta la renommée. Au pays d'outre-mer il veut envoyer son message. Un vieux Maure l'écrivait, et le comte le dictait. Aussitôt que la lettre fut écrite, il tua le Maure. C'est un message de douleur, de douleur pour toute l'Espagne! Sa lettre arrive au roi maure, dans laquelle il jurait que, s'il lui en fournissait les moyens, il lui donnerait pour lui l'Espagne. — Mère Espagne (2), malheur à toi, si renommée dans le monde, la meilleure de toutes les contrées, la meilleure et la plus fière, où naît l'or fin, où l'argent abonde, dotée de beauté, la première pour les prouesses! Par un traître pervers te voilà toute embrasée! Tes riches cités avec leur peuple si brillant sont toutes aujourd'hui soumises aux Maures, par notre maudite faute, sauf les Asturies, qui est la terre des héros. Le triste roi don Rodrigo, celui qui alors te régissait, voyant ses royaumes perdus, court à la bataille rangée,

(1) On sait que ce serait pour venger sa fille outragée par Rodrigo, le dernier des rois Goths, que le comte Julian aurait appelé les Arabes en Espagne.

(2) Ce *llanto de España* paraît emprunté à la *Crónica general*, § 558.

et, plein d'une profonde douleur, montre sa grande bravoure. Mais si nombreux étaient les Maures qu'ils gagnèrent la bataille. Le roi Rodrigo disparaît; personne ne sait où il est. — Maudit sois-tu, don Orpas (1), évêque funeste, car dans ce noir dessein vous agissiez l'un et l'autre de concert. O douleur sans pareille! O chose incroyable, que pour une seule jeune fille (on l'appelait la Cava) (2), ces deux traîtres furent cause de l'asservissement de l'Espagne et de la disparition du roi, son seigneur, dont on ne put jamais plus rien savoir!

Cancionero de Romances, 1550.

2. — Romance du roi don Rodrigo qui perdit l'Espagne (3).

[*Las huestes de don Rodrigo...*]

Les armées du roi Rodrigo fléchissaient et fuyaient, tandis que dans la bataille du huitième jour (4) ses ennemis étaient victorieux. Rodrigo abandonne ses tentes; il sort du quartier royal. Tout seul, l'infortuné s'en va, car il n'a plus de compagnons. Son cheval épuisé, ne pouvant plus avancer, erre à son gré, sans suivre aucune route. Le roi est si exténué qu'il reste

(1) Obba, ou Oppas, archevêque de Séville, frère du roi Witiza. La légende veut qu'en pleine bataille, et d'accord avec Julian, il ait passé à l'ennemi. — Voy. MARIANA, liv. VI, ch. 23.

(2) Nom d'origine arabe, auquel on a donné un sens injurieux. Depuis Miguel de Luna (1592), on la nomma aussi Florinda.

(3) Voy. Victor HUGO, *Orientales*, XVI, d'après les traductions d'Abel Hugo et d'Emile Deschamps.

(4) Le 11 novembre 714.

comme insensible ; il meurt de soif et de faim : c'était pitié de le voir. Il allait, si couvert de sang qu'il semblait une braise ardente. Les armes qu'il porte sont bossuées ; elles étaient couvertes de pierreries. Son épée est devenue une scie, des coups qu'elle a reçus. Son heaume était bosselé et s'enfonçait sur sa tête. Son visage était gonflé de la fatigue qu'il éprouvait. Il gravit une colline, la plus haute qu'il aperçut. De là il contemple ses gens qui fuyaient, vaincus ; de là il contemple ses bannières et ses propres étendards, tous foulés aux pieds et couverts de boue. Il cherche des yeux ses capitaines : pas un ne paraît. Il contemple le champ de bataille, rouge d'un sang qui coulait à torrents. Le malheureux, à voir tout cela, éprouvait grand chagrin en son cœur. Pleurant de ses yeux, il s'écriait ainsi : « Hier, j'étais roi d'Espagne, aujourd'hui je ne le suis plus d'une ville. Hier, j'avais villes et châteaux, aujourd'hui je n'en ai plus un seul. Hier, j'avais des serviteurs, aujourd'hui personne ne me sert. Aujourd'hui, je n'ai plus un créneau que je puisse dire mien. Funeste fut l'heure, funeste fut le jour où je naquis et où je reçus si grande seigneurie, puisque je devais perdre tout à la fois, et en un jour ! O mort, que ne viens-tu et n'emportes-tu mon âme hors de ce misérable corps, car je t'en serais reconnaissant ! »

Cancionero d'Anvers.

3. — Comment la reine apprit la mort du roi Rodrigo.

[*Ya se sale de la priesa...*]

Voici que sort de la mêlée le roi Rodrigo à bout de force ; il gagne un endroit d'où il puisse apercevoir son

armée. Il voit que les siens diminuent, et qu'ils perdent courage. Dès que Rodrigo s'en aperçut, il ne se soucia plus de rien voir, car il se rendait compte que les siens ne pouvaient plus résister. Il tourne bride aussitôt, éperonne son cheval et s'enfuit aussi vite qu'il peut. Par un marécage, dans la plaine, Aliastras (1), un capitaine honoré, le voit s'enfuir. Il voulut suivre ses traces, mais jamais ne put le retrouver. Quand il vit qu'il ne pouvait le joindre, il se rendit à Tolède, où était restée la Cour et où se trouvait la reine (2). Il s'attristait d'apporter si mauvaises nouvelles de son roi. A peine eut-il franchi la porte qu'il dit en pleurant : « Désormais, Madame, vous n'êtes plus reine, vous n'avez plus aucune puissance, car, en huit batailles, vous avez perdu tout le royaume. Vous avez perdu le roi Rodrigo, votre époux honoré. Je l'ai vu s'en aller fuyant, très grièvement blessé : à l'heure de maintenant, il doit être mort ou prisonnier. » — La reine, sans en entendre davantage, tomba de son long, sur son siège. Après quatre grandes heures elle reprit ses sens. Elle ordonne à Aliastras de raconter tout ce qui s'était passé. Aliastras le lui raconte sans rien omettre. La reine avec grande douleur dit : « Je l'avais déjà pressenti, car la nuit dernière, j'ai fait un mauvais rêve. J'ai vu le roi Rodrigo, le visage courroucé, les yeux pleins de sang, qui courait en grande hâte pour aller venger la mort du malheureux don Sancho (3). Puis il revint, ensanglanté, le corps grièvement

(1) L'histoire paraît ignorer ce personnage. Ce nom serait-il un souvenir du fabuleux historien Eléastras, dont Pedro de Corral dit tenir son récit de la *Crónica del rey D. Rodrigo*?

(2) Egilona.

(3) Sancho, cousin du roi (d'autres le nomment Iñigo), avait été battu et tué, dans une première rencontre, par Tarik Abenzenca, près de Tarifa, l'ancienne Tartesse.

blessé ; il s'approchait de moi, me tirait par le bras et prononçait ces mots en pleurant fortement : « Adieu, malheureuse reine ! Adieu, car je m'en vais. Les Maures m'ont vaincu ; les Maures m'ont mis sous le joug. Ne prends point souci de pleurer ma mort, ni de pleurer ton trône ; tâche de te cacher, au loin, dans le lieu le plus reculé. Va-t'en en hâte dans les montagnes, dans ce royaume asturien, car il n'est point d'autre moyen si tu veux avoir ta vie sauve, puisque l'Espagne et tout le reste, tout désormais est subjugué. »

Cancionero d'Anvers.

ROMANCES DE BERNARDO DEL CARPIO

4. — Bernardo del Carpio et le roi don Sancho de Léon (1).

[*Con cartas y mensajeros...*]

Le roi (2) envoie lettres et messagers au Carpio (3). Bernardo, qui est avisé, soupçonne une trahison. Il jette les lettres à terre, et dit au messager : « Tu n'es qu'un messager, ami, ce n'est point ta faute, non, mais celle du roi qui t'envoie ici. Tu lui rapporteras cette réponse : « Moi, je n'ai point d'estime pour lui, ni pour tous ceux qui sont avec lui ; mais, pour savoir ce qu'il me veut, j'irai cependant là-bas. » Et, convoquant les siens, il leur parla de la sorte : « Vous êtes quatre cents,

(1) Voy. la *Crónica general*, § 617-622.
(2) Alfonso II, *El Casto*.
(3) Fief de Bernardo, près de Salamanque.

mes amis, vous qui mangez mon pain. Cent iront au Carpio pour le défendre; cent veilleront par les chemins pour que personne ne passe; vous, les deux cents autres, vous viendrez avec moi pour parler au roi. S'il me dit mauvaise parole, on lui en répondra une pire. » A journées comptées il arriva à la cour. « Que Dieu vous garde, bon roi, et tous ceux qui sont avec vous ! — Mal venu soyez-vous, Bernardo, traître, fils de mauvais père! Je t'ai donné le Carpio à ferme, tu le gardes comme un fief héréditaire. — Vous mentez, roi, vous mentez et tu ne dis pas la vérité, car si j'étais traître, vous auriez part à la trahison. Vous devriez vous rappeler l affaire de l'Encinal (1), lorsque des étrangers vous traitèrent si mal, tuèrent votre cheval, et même voulurent vous tuer. Bernardo, ce traître, alla vous tirer de leurs mains. C'est là que vous me donnâtes le Carpio, en toute propriété et à titre héréditaire. Vous promîtes de me rendre mon père : vous ne m'avez point tenu parole. — Saisissez-le, mes chevaliers, car il s'est égalé à moi. — A moi! à moi! mes deux cents, vous qui mangez mon pain! Aujourd'hui le jour est venu, où nous devons gagner honneur. » Le roi, en voyant cela, parla de la sorte : « Qu'est-ce là, Bernardo? pourquoi t'irrites-tu ainsi? Ce que l'on dit en plaisantant, tu le prends au sérieux? Je te donne le Carpio, Bernardo, en toute propriété et à titre héréditaire. — Ces plaisanteries, roi, ne sont pas plaisanteries à faire. Tu m'as appelé traître, traître, fils de mauvais père. Le Carpio, je n'en veux pas! Vous pouvez bien le garder : quand je le voudrai, je saurai fort bien le prendre. »

Cancionero de Romances, 1550.

(1) Dans le romance suivant *Romeral.*

5. — *Romance de Bernardo del Carpio. Même sujet* (1).

[*Las cartas y mensageros...*]

Lettres et messagers du roi vont trouver Bernardo : « Qu'il se rende aussitôt aux Cortes, pour traiter avec lui. » Bernardo n'y voulait pas aller, car il avait fâcheux soupçon. Il jeta la lettre au feu, et manda réunir les siens. Dès qu'il les eut réunis, il commence à leur parler ainsi : « Vous êtes quatre cents, mes amis, vous qui mangez mon pain. Jamais vous ne fûtes séparés, maintenant vous allez l'être. Que cent restent au Carpio pour garder le château : cent iront par les chemins, et vous ne laisserez passer personne. Les deux cents autres viendrez avec moi pour parler au roi. S'il me dit mauvaise parole, j'entends lui en répondre une pire. » Sur ce, il part aussitôt et commence à cheminer. A journées comptées, il arrive où est le roi. Des deux cents qu'il amène, il ordonne à cent de rester pour s'assurer de la porte de la cité. Avec les cent autres il va au palais du roi. Il en laisse cinquante à la porte pour ne laisser passer personne. Il en place trente dans l'escalier, pour monter et descendre, et seulement avec vingt, il entre parler au roi. Au seuil d'une salle il se rencontre avec lui. Alors il lui demande la main, mais le roi ne voulut point la lui donner. « Dieu vous garde, bon roi, et ceux qui sont avec vous ! Dites, pourquoi m'avez-vous appelé et que me voulez-vous mander ? Les terres que vous me donnâtes, pourquoi me les voulez-vous enlever ? » Le

(1) Nous donnons les deux versions, comme exemple des variantes avec lesquelles beaucoup de romances nous sont parvenus. Celle-ci paraît une imitation de la précédente.

roi, tant il est irrité, ne veut même pas le regarder. Au bout d'un long moment, il lève la tête vers lui : « Bernardo, mal venu sois-tu, traître, fils de méchant père ! Je t'ai donné le Carpio à ferme, tu en fais un fief héréditaire. — Vous mentez, bon roi, vous mentez, et ne dites point la vérité, car jamais je ne fus traître, et il n'y en eut jamais dans mon lignage. Vous devriez vous rappeler l'affaire du Romeral, lorsque des étrangers faillirent vous tuer. Ils vous tuèrent le cheval, je vous vis cheminer à pied. Bernardo, ce traître, alla vous donner le sien : avec sa lance et sa targe, il se mit à combattre devant vous. C'est là que je tuai deux de mes frères, tous deux fils de mon père, choses qu'évêques ni archevêques ne me veulent pardonner. Alors vous me donnâtes le Carpio, sans que je vous l'aie demandé. — Jamais je ne te fis tel don, ni n'en eus la volonté. Saisissez-le, mes chevaliers, car il m'a perdu le respect ! » — Tous étaient là le regardant ; aucun n'osait approcher. Le manteau roulé autour du bras, il tirait l'épée : « A moi, à moi, mes deux cents, vous qui mangez mon pain ! Aujourd'hui le jour est venu où vous devez gagner honneur. » Le roi, en voyant cela, tâcha de le calmer. « Tu as mauvais caractère, neveu, tu ne t'en peux corriger. Ce qu'on te dit en plaisantant, tu le prends au sérieux. Ce que tu avais à ferme, je te le donne à titre héréditaire, et si besoin est, j'irai moi-même t'en assurer. » Bernardo, en entendant ces mots, lui fait cette réponse : « Le château est à moi, personne ne peut me le donner. Contre quiconque voudrait me l'enlever, je ferai en sorte de le garder. » — Le roi, qui le voyait si fier, dit pour l'apaiser : « Bernardo, calme-toi à cette heure, et restons en paix. »

Silva de 1550.

6. — *Romance de Bernardo del Carpio et du roi de Léon* (1).

[*Por las riberas de Arlanza...*]

Le long des rives de l'Arlanza (2), Bernardo del Carpio chevauche, sur un cheval noir, harnaché de rouge, une grosse lance à la main, et armé de toutes pièces. Tous les gens de Burgos le regardent effrayés, car il n'a point coutume de s'armer, si ce n'est pour quelque prouesse. Le roi aussi, qui chassait le héron dans la plaine, le regardait, et disait aux siens : « Voilà une bonne lance ! Si ce n'est point Bernardo del Carpio, c'est Muza, celui de Grenade (3). » Ils en étaient là, lorsque Bernardo arriva. Il calma son cheval, sans abandonner sa lance, mais l'appuyant sur l'épaule, il parla au roi de la sorte : « On m'appelle bâtard, roi, moi, fils de ta sœur et du noble Sancho Diaz, le comte de Saldaña (4). On dit qu'il fut traître, et ta sœur une mauvaise femme. Toi et les tiens vous l'avez dit, et nul

(1) Ce romance ne paraît pas très ancien : il se trouve, pour la première fois, dans Timoneda, mais il est fort connu, et à ce titre nous l'insérons ici.

(2) Ce n'est point l'Arlanza, mais l'Arlanzón, qui passe à Burgos. La confusion est d'ailleurs fréquente, les deux rivières étant voisines.

(3) Anachronisme amené par une confusion avec le Muza des romances grenadins.

(4) Ximena, sœur d'Alfonso II, s'était mariée secrètement (*á furto*, dit la chronique) avec San ou Sancho Diaz, comte de Saldaña. D'après d'autres légendes, adoptées par les vieux « cantares é fablas », dont parle la *Crónica*, Bernardo était fils de Doña Timbor, sœur de Charlemagne, et du comte de Saldaña.

autre ne l'oserait; mais quiconque l'a dit en a menti par la barbe! Mon père ne fut point traître, ni ma mère une mauvaise femme, car lorsque je fus engendré, déjà ma mère était mariée. Tu jetas mon père dans les fers et ma mère en un saint ordre religieux, et pour m'empêcher d'hériter, tu veux livrer ton royaume à la France (1). Les Castillans mourront, avant de voir un tel jour. Montagnards et Léonais, et les gens des Asturies, et le roi de Saragosse me prêteront leurs compagnies pour marcher contre la France et lui livrer rude bataille. Si elle m'est favorable, ce sera un bien pour toute l'Espagne : si elle m'est contraire, je mourrai pour la nation en cette entreprise. Je demande que tu relâches mon père, car tu m'as donné ta parole. Sinon, en rase campagne et de toutes façons, elle te sera à bon droit réclamée. »

TIMONEDA, *Rosa Española.*

7. — Romance de Bernardo del Carpio. Comment il délivra son père (1).

[*Íbase por un camino...*]

Il allait par le chemin le vaillant don Bernardo, tout vêtu de deuil. Son cheval aussi était noir : de ses sabots

(1) Voy. *Crónica general*, § 619.

(2) Ce romance a été recueilli dans les Asturies par D. Juan Menéndez Pidal (*Colección de los viejos romances que se cantan por los Astúrianos... recogidos directamente de boca del pueblo*, avec prologue et notes. Madrid, 1885). Il peut servir, ce me semble, à montrer à la fois comment se conserve et comment se transforme la légende dans la poésie populaire. Nous donnons plus loin, n° 10, dans le même but, un autre romance asturien relatif à l'histoire de Fernán González.

coulait le sang, le sang lui coulait de la bouche. Il avait telle hâte qu'il laissa derrière lui ses serviteurs. Son oncle le vit passer et le rejoignit à une auberge. — « Don Bernardo, où vas-tu pour venir ainsi accoutré, une épée à la main et une autre suspendue à la ceinture? — Je vais délivrer mon père que l'on va pendre, dit-on. — Don Bernardo, monte, monte, nous mangerons une bouchée. — Non, par le diable! je ne veux rien, tant que je ne l'aurai pas vu délivré. » Tandis qu'ils se reposaient de compagnie, les serviteurs arrivèrent. Personne ne leur pouvait dire où était leur maître, mais ils reconnurent le hennissement du cheval. « Don Bernardo, où est-il? — Don Bernardo est occupé : il est en train de manger et de boire et de se reposer un moment. — Dis-lui qu'il se presse, que l'on va pendre son père : au milieu de la place nous avons vu l'échafaud. » Bernardo ceignit son épée et monta sur son cheval. Par les places où il passe les pierres tremblent. Ses yeux jettent du feu, ses lèvres jettent de l'écume. Partout où il passe tous s'arrêtent pour le voir. Il arrive au milieu de la place et descend de cheval ; il donne un coup de pied à l'échafaud et le jette à terre. Il donne l'une des épées à son oncle Don Basco : « Prenez cette épée, mon oncle, et servez-vous-en comme un homme d'honneur, car personne de mon sang ne doit mourir pendu. »

ROMANCES DE FERNAN GONZALEZ

8. — *Rencontre du comte Fernán González et du roi don Sancho Ordóñez au gué de Carrión* (1).

[*Castellanos y Leoneses...*]

Castillans et Léonais ont entre eux grandes disputes. Le comte Fernán González et le bon roi don Sancho Ordóñez (2), à propos de la répartition des terres et de l'emplacement des bornes, se traitent de fils de catins, fils de pères traîtres, portent la main à l'épée et jettent bas leurs riches manteaux. Tous ceux qui vivent à la cour ne peuvent leur imposer trêve mais deux frères de ces moines bénis (3) la leur imposent [l'un d'eux est oncle du roi, l'autre frère du comte] (4). Ils la leur fixent pour quinze jours, car ils ne le peuvent pas pour plus longtemps, non ; ils leur donnent rendez-vous dans les prés que l'on appelle de Carrión. — Si le roi se lève tôt, le comte ne dormait pas, non! Le comte partit de Burgos, et le roi partit de Léon. Ils vinrent se joindre au gué de Carrión, et à la traversée de la rivière, une dispute s'éleva entre eux : ceux du roi (dirent) qu'ils passeraient, et ceux du comte que non. Le roi, qui était de bonne

(1) M. R. Menéndez Pidal cite 33 romances relatifs à Fernán González dans son *Romancero de F. G.* (*Homenage à Menéndez Pelayo*, I, p. 429-507). On sait que Fernán González fut le premier comte de Castille qui se rendit indépendant des rois de Léon.

(2) En réalité il s'agit du roi D. Sancho I Ramírez (*el Gordo*), frère d'Ordoño III, et fils de Ramiro II.

(3) Moines bénédictins de Sahagun.

(4) Vers ajouté dans le *Cancionero* de 1550.

humeur, fit faire demi-tour à sa mule. Le comte, plein de fougue, éperonna son cheval : d'eau et de sable il éclaboussa le bon roi. Alors parla le bon roi, le visage tout pâle : « Comme vous êtes orgueilleux, comte, et quelle démesure! N'était la trêve que les moines nous ont imposée, je vous aurais déjà fait tomber la tête de sur les épaules, et de votre sang ainsi répandu, j'aurais teint ce gué! » Le comte lui répondit, en homme audacieux qu'il était : « Ce que vous dites là, bon roi, me paraît déplacé. Vous venez sur une grosse mule, moi sur un cheval léger; vous portez justaucorps de soie, moi, un harnais à mailles; vous avez un cimeterre d'or, moi, une lance à la main; vous avez un sceptre de roi, moi, un épieu aigu; vous avez des gants parfumés, moi, je les porte de clair acier; vous coiffez le bonnet de fête, moi, un heaume bien trempé; vous avez cent serviteurs sur des mules, moi, j'en ai trois cents à cheval. » Ils en étaient là, lorsque les moines arrivèrent : « Là, là! chevaliers; là, là, gentilshommes! Combien mal vous observez la trêve que vous aviez acceptée! » — Alors parla le bon roi : « Pour moi, je l'observerai de bon gré. » Mais le Comte répondit : « Moi, debout, en rase campagne! » Quand le roi vit cela, il ne voulut point passer le gué. Il retourna vers ses terres, gravement irrité. Il va donnant grandes marques de colère, et jure avec fureur qu'il tuera le comte et détruira son comté. Il ordonna de convoquer les Cortes et envoya prévenir les grands. Tous sont arrivés : seul le comte fait défaut. On lui dépêcha un messager pour qu'il obéisse à l'ordre : le messager partit, et lui parla de la sorte (1).

Cancionero d'Anvers.

(1) Le romance finit là. Il semble (d'après les derniers mots) que le suivant n'en soit que la continuation, comme on

9. — *Même sujet (suite).*

[*Buen conde Fernán González...*]

« Bon comte Fernán González, le roi m'envoie vers vous pour que vous vous rendiez aux Cortes qui se tiennent à Léon. Si vous vous y rendez, il vous donnera bonne récompense. Il vous donnera Palenzuela et Palencia la grande ; il vous donnera les Neuf-villes, et avec elles Carrión ; il vous donnera Torquemada, la tour de Mormojón ; [il vous donnera Tordesillas, et Torro de Lobaton (1), et si vous voulez davantage, comte, on vous donnera Carrión] (2). Bon comte, si vous n'y allez pas, on vous tiendra pour traître. » Alors répondit le comte, qui prononça ces mots : « Tu es messager, ami, ce n'est point ta faute, non! Pour moi, je n'ai point peur du roi, ni de tous ceux qui sont avec lui. J'ai villes et châteaux qui tous sont à mes ordres. Les uns, mon père me les laissa, les autres je me les conquis moi-même. Ceux que me laissa mon père, je les ai peuplés de Riches-hommes ; ceux que j'ai gagnés, je les ai peuplés de laboureurs. A qui n'avait qu'un bœuf, j'en donnai un autre, et cela faisait deux. A qui mariait sa fille, je lui faisais un riche present. A qui manque de l'argent je lui en prête aussi. (2). Chaque jour qui se lève ils font une prière pour moi. Ils n'en font pas pour le roi, qui n'en mérite

l'a cru jusqu'ici. Mais M. Ramón Menéndez Pidal estime, pour des raisons que l'on peut lire dans son *Romancero de Fernán González*, que les derniers vers du premier romance ne seraient qu'une soudure postérieure.

(1) Toutes ces villes sont dans la Tierra de Campos.

(2) Les vers entre parenthèses sont dans le *Cancionero* de 1550.

point, non! Lui, leur a imposé maintes contributions, et moi je les leur ai enlevées.

Cancionero d'Anvers.

10. — Romance de la Pèlerine, qui délivre de prison Fernán González (1).

[*En la ciudad de León...*]

[Dans la ville de Léon (Dieu m'assiste et me garde!) vit une belle jeune fille, belle et de jolie taille. Le roi s'en enamoura, tant elle avait de beauté. Elle n'a pas encore quinze ans. Ses parents la marièrent. Le roi emprisonna son mari, afin de se venger d'elle, mais elle, pour échapper au roi, se fit nonne du Carmel. Là, elle resta sept ans, heureuse et contente. Entre la septième et la huitième année il plut à Dieu de l'enlever.] Par les palais du roi une pèlerine allait un soir, avec son esclavine déchirée, ses blanches épaules à l'air. Elle porte sa chevelure flottante : elle ressemble au soleil quand il se lève : « D'où viens-tu, pèlerine, à mes palais royaux ? — Je viens de Saint-Jacques, roi, de Saint-Jacques (qu'il vous garde !), et de bien d'autres pèlerinages : la plante de mes pieds en sait quelque chose ! J'apporte un ordre de Dieu pour que vous

(1) On reconnaîtra ici l'épisode de la délivrance du comte Fernán González des prisons de Léon par sa femme Dª Sancha, déguisée en pèlerine. Les premiers vers formeraient, d'après M. Menéndez Pidal, un « fragment indépendant qui doit être éliminé ». Les deux vers de la fin, placés entre parenthèses, sont ajoutés d'après une variante recueillie par ce dernier dans la sierra de Grado. Exemple curieux du travail fait par l'imagination populaire sur les thèmes antiques.

me rendiez aussitôt mon mari. — Eh bien, si tu viens avec l'ordre de Dieu, point n'est besoin de t'en demander davantage. Monte, monte, geôlier ; vite, apporte les clefs et les torches allumées, pour éclairer cet ange. ».... — « Dieu vous garde, cher comte, qui avez subi telle captivité! — Dieu vous garde, comtesse, qui toujours veillâtes sur moi! — Ne crois pas que je vienne vivante; je viens, morte, te délivrer. Tu n'as plus que trois heures de vie et la première est déjà commencée. J'ai trois sièges dans le ciel : l'un est pour t'y asseoir. [Le second est pour moi, car mon âme sort du purgatoire.] Le troisième est pour le roi, notre sire, pour la grâce qu'il nous fait. » [Sur ces entrefaites, on entendit le coq chanter.] « Adieu, adieu, je m'en vais, et ne puis t'en dire plus long, car les heures d'ici-bas sont comme le souffle de l'air. »

Recueilli en Asturies par Amador de los Rios (*Romances tradicionales de Asturias*, 1861).

11. — Romance de Fernán González et de ses fidèles vassaux (1).

[*Juramento llevan hecho...*]

Ils ont fait le serment tous ensemble et d'une même voix, de ne point revenir en Castille, sans le comte, leur

(1) Ce romance, que Durán date de la fin du XVIe siècle, réunit quelques-uns des épisodes de la légende de Fernán González : l'expédition des Castillans à sa recherche, leur rencontre, la mention de la vente du cheval et de l'autour au roi de Léon, à condition que le prix fixé augmenterait en proportion géométrique par chaque jour de retard dans le paiement, l'affranchissement du Comté de Castille par l'impossibilité où se trouva le roi de payer pareille somme, l'empri-

seigneur. Ils emmènent sa statue de pierre dans une charrette, décidés, si elle ne recule pas, à ne point reculer eux non plus, non ! Qui fera un pas en arrière sera tenu pour traître. Ils levèrent tous la main pour attester qu'ils le juraient. Après lui avoir rendu hommage, ils lui mirent son pennon, et lui baisèrent la main, du plus petit au plus grand, et, comme bons vassaux, cheminent vers Arlanzón, au pas dont vont les bœufs et selon la marche des jours. Ils laissent Burgos déserte, ainsi que les villages à l'entour. Les femmes restent seules, et ceux qui sont enfants. Ils vont s'entretenant du pacte du cheval et de l'autour, et s'il affranchira Castille de la suzeraineté de Léon. Avant d'entrer en Navarre, ils rencontrèrent, près de la borne, le comte Fernán González, celui même qu'ils vont chercher, avec sa femme Doña Sancha, qui, par son astuce et son courage, l'avait tiré de Castroviejo, grâce à la ruse qu'elle employa. Avec leurs fers et leurs entraves ils venaient tous les deux ensemble sur la mule qu'ils avaient prise à ce prêtre chasseur. Au bruit des armes, le comte s'inquiéta, mais reconnaissant les siens, il leur parla ainsi : — « D'où venez-vous, mes Castillans ? Dites-le-moi, pour Dieu ! Comment laissez-vous mes châteaux exposés à l'attaque d'Almanzor ? » Alors parla Nuño Laínez : « Nous allions, seigneur, vous chercher, [décidés] à la captivité et à la mort, ou à vous tirer de prison. »

Romancero general.

sonnement du comte par le roi de Navarre, sa délivrance par l'infante Dª Sancha, qui fuit avec lui, leur rencontre avec un archiprêtre qui veut abuser de l'infante et qu'ils tuent.

ROMANCES DES INFANTS DE LARA

12. — Les noces de doña Lambra.

[¡ Ay Dios, qué buen caballero..!]

Ah Dieu ! quel bon chevalier fut don Rodrigo de Lara, qui tua cinq mille Maures avec les trois cents qu'il conduisait ! S'il était mort alors, quelle grande renommée il eût laissée ! Il n'eût point tué ses neveux, les sept infants de Lara, ni vendu leurs têtes au Maure qui les emporta. Alors se préparaient ses noces avec la jolie doña Lambra. Les noces se font à Burgos, le retour de noces à Salas (1) : noces et retour de noces durèrent sept semaines. Les noces furent très bonnes, mais le retour de noces mauvais. On fit les invitations dans la Castille, dans la Castille et en Navarre : il en vint tant de gens qu'ils ne trouvaient point de logements, et encore ne sont pas arrivés les sept infants de Lara. — Les voici, les voici qui viennent, par cette vallée unie ! A leur rencontre sort leur mère doña Sancha. — « Bien venus soyez-vous, mes fils ; heureuse soit votre arrivée ! — Salut à vous, Madame notre mère, doña Sancha ! » Ils lui baisent les mains et elle les embrasse au visage. — « Je suis heureuse de vous voir tous, sans qu'aucun de vous ne manque, et vous surtout, Gonzalvico, car je

(1) Salas de los Infantes, à mi-chemin entre Burgos et Soria, et près de Barbadillo del Mercado, où Doña Lambra avait, dit-on, sa maison des champs. Lara est près de Barbadillo. On montre encore à Salas quelques ruines, d'ailleurs d'une époque postérieure, sur l'emplacement supposé du palais des Infants.

vous aime fort. Remontez à cheval, fils, et revêtez vos armes; allez vous loger au quartier de Cantarranas (1). Mais, pour Dieu! je vous en prie, mes fils, ne sortez point de votre demeure, car, en pareilles fêtes, se trouvent de bons coups de lances. » — Déjà les infants sont à cheval et s'en vont à leur logis : ils trouvent la table servie et les mets préparés. Dès qu'ils eurent mangé, ils firent venir un jeu de dames, sauf Gonzalvico, qui demande son cheval. Bien assis en selle, il se dirige vers la place où il trouve don Rodrigo qui lance des épieux contre une tour de bois, avec une telle force qu'il la perce de part en part. Gonzalvico, à cette vue, lance aussi ses épieux, mais ils étaient très lourds et n'arrivaient pas au sommet. Ce que voyant, doña Lambra parla de la sorte : « Chérissez, mes dames, chérissez chacune votre ami de bon cœur, car mieux vaut mon (2) chevalier que quatre de ceux de Salas. » — Quand doña Sancha ouït ces mots, elle répondit pleine de colère : « Taisez-vous, doña Lambra, ne prononcez point une telle parole. Si les infants en sont informés, ils le tueront sous tes yeux. — Tais-toi toi-même, doña Sancha! Tu as des motifs de te taire, toi qui as enfanté sept fils, comme truie sur un fumier. » Gonzalvico, qui l'a entendue, lui répond ainsi : « Je te couperai les jupes en un endroit honteux, une palme au-dessus du genou et beaucoup plus! » Aux pleurs de doña Lambra, don Rodrigo accourut : « Qu'est-ce là, doña Lambra ? Qui a osé t'irriter? Si tu me le dis, je te promets de bien t'en venger, car à une dame comme vous, tous doivent respect. »

Silva de 1550.

(1) La rue actuelle de l'Almirante Bonifaz portait naguère le nom de Cantarranas.

(2) Le texte *un* ; *mi* est une correction de Durán.

13. — *Romance de la trahison de Ruy Velázquez et du massacre des infants de Lara.*

[*¿ Quién es aquel caballero...*]

Quel est ce chevalier, qui trame si grande félonie? C'est Ruy Velázquez de Lara, qui vend ses neveux. Il disait aux infants d'attaquer les Maures dans le champ d'Almenar, qu'il les soutiendrait, qu'ils gagneraient grand butin, et ramèneraient maints captifs. Sur ces entrefaites, une grande troupe apparut. Les Maures sont plus de dix mille; ils déploient leurs étendards. Les infants lui demandent quelle est cette troupe qui survient : « N'ayez point de crainte, mes neveux, leur répond Ruy Velázquez, ce sont Maures misérables, Maures qui valent peu. Quand ils verront que vous marchez sur eux, ils se mettront aussitôt à fuir. S'ils vous attendaient, j'irais à votre secours. Je les ai souvent attaqués : aucun d'eux ne résistait. Sus donc, mes neveux! Ne montrez point de lâcheté. » Paroles trompeuses et grands mensonges! Les infants, en braves qu'ils étaient, s'élancent contre les Maures; ils n'ont pas plus de deux cents chevaliers qui les accompagnent. Mais lui [Velázquez], sans être vu des chrétiens, allait s'aboucher avec les Maures. Il leur dit de ne laisser échapper vivant aucun de ses neveux, de leur couper la tête : il ne les défendra point. Deux cents hommes, pas plus, formaient leur troupe. Don Nuño (1), qui l'avait (2) vu s'éloigner et sachant par un espion ce qu'il avait dit aux Maures, poussa de grands cris qui montaient jus-

(1) D. Nuño Salido est le gouverneur (*ayo*) des infants.

(2) Le texte : *ir los vido.* Le sens me paraît exiger *le* (Velázquez).

qu'au ciel : « Oh ! Ruy Velázquez, traître, le plus grand qui soit au monde ! Tes neveux les infants, tu les conduisais donc à la mort? Tant que le monde durera, durera ta félonie et la trahison que tu as commise contre ton propre sang. » Après avoir prononcé ces mots, il revint vers les infants et leur dit : « Armez-vous, mes fils, car votre oncle vous a vendus. Il est d'accord avec les Maures, et s'est entendu avec eux pour qu'ils vous tuent tous à la fois. » Ils s'armèrent tous : les quinze batailles des Maures les encerclaient. Don Nuño, leur gouverneur, les encourageait de son mieux : « Courage! ne craignez rien : faites comme moi. Je vous recommande à Dieu ; montrez votre vaillance. » Dans la première ligne don Nuño avait porté les premiers coups. Il tua beaucoup de Maures, mais il tomba à son tour. Les infants s'élancent avec leurs chevaliers ; la mêlée s'engage et ils tuent grand nombre de Maures. Les chrétiens étaient bien peu, un contre vingt. Les chrétiens sont massacrés : il n'en reste pas un vivant. Seuls demeurent les frères, et personne pour les secourir ! Ils se recommandent à Dieu : « Saint Jacques, au secours ! » crient-ils. Ils frappaient avec vigueur et faisaient grand carnage. Nul n'osait leur tenir tête, si grande était leur fureur. Fernán González, le jeune (1), disait à ses frères : « Courage ! mes frères, combattons avec vaillance ; montrons tout notre cœur contre cette canaille mauresque (2). Plus

(1) Fernán González n'était pas « le plus jeune » des infants. Le « Caballero Cesáreo » ne l'ignorait point, car dans le romance suivant qui raconte la fin de la lutte et la mort des six infants restant, il appelle Gonzalo « *el menor de ellos* » et « *el más pequeño* ». C'est sans doute par opposition avec le comte Fernán González qu'il nomme son filleul : F. G. *menor.*

(2) *Aquesta morería.*

d'aide à espérer : Dieu seul nous en pourrait donner. Déjà est mort Nuño Salido, ainsi que notre chevalerie. Vengeons-les ou mourons ! Que personne ne montre de lâcheté ! Quand nous n'en pourrons plus, cette montagne nous offrira un abri. » Ils recommencèr nt à combattre. Oh ! qu'ils luttaient vaillamment ! Ils tuent grand nombre de Maures, et en blessent beaucoup d'autres. Fernán González est mort, il n'en reste plus que six. Fatigués maintenant de lutter, ils gravissent la montagne et lavèrent leurs visages, tei ts de sar g et de poussiere.

SEPÚLVEDA (*El Caballero Cesáreo*).

14. — Lamentations de Gonzalo Gustos sur les têtes coupées des sept infants, ses fils (1).

[*Pártese el moro Alicante...*]

Le maure Alicante part, la v ille de Saint Cebrián (2). Il emportait huit têtes, toutes d'hommes de haut lignage. Le roi Almanzor l'apprend : il sort pour le recevoir. Quoiqu'il eût perdu bien des Maures, il s'estime par là

(1) M. R. Menéndez Pidal a montré l'étroite parenté de ce romance avec la seconde Geste des infants qu'il a restituée en partie d'après la *Crónica de 1344* (la pr mière Geste était antérieure à la *Crónica general* d'Alphonse X). « Cette seconde Geste s'enrichit de nouveaux matériaux poétiques, qui n'étaient pas encore les romances, mais qui en étaient déjà très rapprochés » [Menéndez Palayo, *Antologia*, XI, 274]. Il est possible qu'une troisième Geste des inf nts (utilisée par la *Estoria* (ms) *de los Godos*) ait existé. Voir les textes dans le livre capital de Menéndez Pidal, *La Leyenda de los Infantes de Lara* (1896), p. 207-344.

(2) Le 16 septembre.

bien dédommagé de leur perte. Il ordonne de dresser une estrade pour mieux les contempler ; il ordonne d'amener un chrétien qui était captif. Dès qu'on le lui amena, il commença à parler et lui dit : « Gonzalo Gustos, vois qui tu reconnaîtras : ils ont combattu mes armées dans les champs d'Almenar (1). On a rapporté huit têtes, toutes d'hommes de haut lignage. » Gonzalo Gustos répondit : « Je vous dirai incontinent la vérité. » Et en essuyant leur sang, il se troubla grandement, et dit en pleurant amèrement : « Je les reconnais, pour mon malheur! L'une est celle de mon ami. Les autres augmentent ma douleur, ce sont celles des infants de Lara, mes fils légitimes. » Alors il leur parle, comme s'ils étaient vivants : « Dieu vous garde, mon compagnon, mon ami loyal! Où sont mes fils que j'ai voulu vous confier ? Vous êtes mort en homme brave, en homme de confiance. » Il prit une autre tête, celle de son fils aîné : « Dieu vous sauve, Diego González, homme de grande bonté, alférez principal du comte Fernán González ! Je vous aimais beaucoup, car vous deviez être mon héritier. » Et l'essuyant de ses larmes, il la remit à sa place, et prit celle du second, que l'on nommait Martín Gómez (2). « Dieu vous pardonne, mon fils, fils que j'appréciais fort. C'était le meilleur joueur de dames de toute l'Espagne, un chevalier plein de mesure, beau parleur en public. » Et tout en pleurs, il la laissait pour prendre celle du troisième : « Mon fils Suero Gustos (3), tout le monde vous estimait. Le

(1) Province de Soria, au sud-est de cette dernière ville, près du Riofuerto, affluent du Duero, dans le *Campo de Gómara*.

(2) Au lieu de *Martin*, et de *Ruy Gómez*, lire *González* : l'erreur provient d'une même abréviation pour les deux noms.

(3) Le poète réunit en ce seul personnage deux des Infants.

roi vous avait en grande amitié, ne fût-ce que pour sa chasse, grand chevalier plein de vaillance, au bras robuste comme nul autre. Pourquoi Ruy Gómez (1), votre oncle, a-t-il célébré ces noces ! » — Et prenant la tête du quatrième, il la contemplait, à bout de forces : « Oh ! mon fils Fernán González (qui portiez le nom du meilleur des Espagnols, du bon comte Fernán González, celui qui fut votre parrain au baptême), oh ! tueur de sangliers (2), ami si précieux ! Jamais de gens de rien on ne vous vit l'allié ! » Il prit la tête de Ruy Gómez et il l'embrassait de tout son cœur. « Mon fils ! mon fils ! Qui donc trouverait-on tel que vous ? Jamais on n'entendit de lui un mensonge, non, jamais, ni pour or ni pour argent ; vaillant, bon guerrier, grand escrimeur d'épée : celui que vous frappiez en plein, restait estropié ou mort. » Lorsqu'il prit celle du plus jeune, sa douleur redoubla : « Mon fils Gonzalo González ! Les yeux de doña Sancha ! Quelles nouvelles lui portera-t-on, à elle qui vous aimait plus que tous les autres ! Si beau de sa personne, si galant avec les dames, si libéral de ses richesses, si habile à la lance ! Mieux me vaudrait la mort que de voir si triste jour ! » Au deuil que menait le vieillard tout Cordoue pleurait. Le roi Almanzor attristé l'emmenait avec lui. Il ordonna à une jeune Mauresque de le servir avec soin. Celle-ci le ramène à son cachot et le soignait avec [amour] (3). Elle était sœur du roi, demoiselle, jeune et belle. En sa compagnie

La Chronique de 1344 nomme les sept infants par rang d'âge dans l'ordre suivant : Diago, Martin, Suero, Ferrant, Ruy, Gustios, Gonzalo.

(1) Voy. note 2 de la page précédente.

(2) *Puerco espin*. Mais la Chronique : *puercos monteses e osos*, sangliers et ours.

(3) Le texte : *con hambre*, qui n'offre point de sens.

Gonzalo Gustos en vint à oublier son chagrin, car d'elle il lui naquit un fils (1), qui devait venger ses frères.

Silva de 1550.

15. — Romance de don Rodrigo de Lara et de Mudarra le bâtard (2).

[*A cazar va Don Rodrigo...*]

A la chasse va Don Rodrigo, qu'on appelle don Rodrigo de Lara. Par la grande chaleur qu'il fait il s'est mis à l'ombre d'un hêtre. Il maudit Mudarrillo, fils de la renégate : s'il le tenait entre ses mains il lui arracherait l'âme du corps! Le seigneur en était là : voilà Mudarrillo qui apparut. « Dieu te garde, chevalier, qui reposes sous ce hêtre vert! — Qu'il te garde de même, écuyer; bienvenu sois-tu! — Dis-moi, chevalier, comment te nomme-t-on ? — Moi, l'on me nomme don Rodrigo, et aussi don Rodrigo de Lara, beau-frère de Gonzalo Gustos, et frère de doña Sancha : j'eus pour neveux les sept infants de Salas. J'attends ici Mudarrillo, fils de la renégate. Si je l'avais devant moi, je lui arracherais l'âme du corps! — Si l'on t'appelle don Rodrigo, et aussi don Rodrigo de Lara, moi je suis Mudarra González, fils de la renégate, fils de Gonzalo Gustos et beau-fils de doña Sancha. J'eus pour frères les sept infants de Salas. C'est toi qui les vendis, traître, au val de Arabiana (3). Mais, si Dieu m'aide, ici tu

(1) Mudarra González, nommé parfois Gonzalvillo.

(2) Cf. Victor Hugo, *Orientales* XXX, *Romance mauresque*, et Gaston Paris, « La romance mauresque » des *Orientales* (*Rev. d'hist. litt. de la Fr.*, 1897, p. 343).

(3) Le combat d'Arabiana est le même que celui d'Almenar, du romance précédent.

laisseras l'âme. — Attends-moi, don Gonzalo, je vais chercher mes armes. — L'attente que tu laissas aux infants de Lara! Tu mourras ici, traître, ennemi de doña Sancha! »

Cancionero d'Anvers.

ROMANCES DU CID ET DU SIÈGE DE ZAMORA

16. — Romance de Diego Laínez et de ses quatre fils.

[Ese buen Diego Laínez...]

Ce bon Diego Laínez achevait de prendre son repas, et aussitôt après il s'entretenait avec ses quatre fils. Les trois premiers sont de sa femme, mais l'autre est bâtard, et ce bâtard c'est le bon Cid castillan (1). Les paroles qu'il leur adresse sont d'un homme offensé: « Fils, songez à votre honneur, car, pour moi, ma vie est déshonorée. Pour avoir rencontré à la chasse les lévriers de ce comte fameux que l'on surnomme le comte Lozano, et leur avoir enlevé un lièvre, il a proféré contre moi des paroles grossières et basses, et il m'a outragé. C'est vous que cela regarde, fils, et non moi, qui suis vieux! » En disant ces mots, il prit l'aîné pour l'entretenir en secret, et l'ayant conduit à l'écart, il lui prit le doigt, le porta à sa bouche et le mordit fortement. La grande douleur qu'éprouva ce dernier lui fit pousser un cri

(1) La bâtardise du Cid, fils d'une paysanne (d'autres disent d'une meunière), est déjà mentionnée — et niée — dans la *Chronique générale.*

terrible. Son père le mit dehors, sans lui dire mot. Des trois restant il fit entrer les deux puînés et les soumit à même épreuve. Ils poussèrent le même cri. Il fit entrer le Cid le dernier : c'était le plus jeune et le bâtard. Il lui mordit le doigt et le serra très fortement. Sous la douleur qu'il ressentit, le Cid fit mine de lui donner un soufflet : « Lâchez-moi, père, lui dit-il ; sinon, je vous perdrai respect ! » Ce que voyant, son père lui donna force baisers. « Viens ici, toi, mon fils, viens ici, fils bien-aimé ! C'est à toi que je confie mes armes, mes armes et cette mission : va tuer ce comte, si tu veux vivre avec honneur ! » Le Cid l'écouta, et ne dit mot : il ne lui répondit rien. Au bout de quelques jours, le Cid rencontra le comte, et lui parla de la sorte, en vaillant homme qu'il était : « Je n'aurais jamais cru, comte, que vous fussiez si mal élevé que maltraiter mon père en paroles et en action, pour avoir enlevé un lièvre à votre lévrier. De quelque manière que vous vouliez que ce soit, il faut qu'il soit vengé ! » Le comte prit la chose en plaisantant, mais le Cid aussitôt s'irrita : il s'élança contre le comte et le perça de son poignard.

TIMONEDA, *Rosa española.*

17. — Romance des plaintes de Jimena Gómez (1).

[Cada dia que amanece...]

« Chaque jour qui se lève, je vois celui qui tua mon père. Il passe devant ma porte pour me causer plus

(1) Ce romance, ainsi que d'autres de la jeunesse du Cid, semble procéder, directement ou indirectement, du poème des *Mocedades del Cid.* Il est reproduit, avec diverses modifications et additions, dans deux autres : *En Burgos está el buen rey*, et *Dia era de los reyes...*

grand chagrin, un faucon à la main, qu'il porte pour la chasse. Il me tue mes colombes, les colombes de mon colombier. Roi qui ne rend pas la justice ne devrait point régner, ni chevaucher à cheval, ni prendre déduit avec la reine. » Le roi, en entendant cela, se mit à penser : « Si je prends ou si je tue le Cid, mes cortés se rebelleront. Je veux lui envoyer une lettre ; je veux le mander ici. » Ces mots sont à peine prononcés que la lettre est en route. Le messager qui la porte l'a donnée au père du Cid. [Quand le Cid l'apprend, il se met à dire :] (1) « Vous avez fâcheuse habitude, comte, et je ne puis vous l'ôter : les lettres que le roi vous adresse, vous ne voulez point me les montrer. — Ce n'est rien, mon fils, sinon que vous alliez le trouver. Restez ici, mon fils ; moi, j'irai à votre place. — Que jamais Dieu n'ordonne rien de tel, et que sainte Marie ne le permette point ! Non ! partout où vous irez, je veux aller, moi, devant vous ! »

Cancionero d'Anvers.

18. — Romance de Rodrigue en présence du roi (2).

[*Cabalga Diego Laínez...*]

Diego Laínez chevauche : il va baiser la main du bon roi. Il mène avec lui les trois cents hidalgos. Parmi eux allait Rodrigo, le fier Castillan. Tous sont montés sur

(1) Vers emprunté à *En Burgos está el buen rey...*

(2) D'après le texte du *Cancionero* d'Anvers. On peut lire un texte antérieur dans un *pliego suelto*, reproduit dans l'*Antologia*, t. IX, p. 355 : le *Cancionero* y a ajouté dix vers. Cf. R. Menéndez Pidal, *Les origines du Romancero*, § 4 et suiv.

des mules, Rodrigo seul sur un cheval. Tous sont vêtus d'or et de soie, Rodrigo s'avance bien armé. Tous portent des épées à la ceinture, Rodrigo, un estoc doré. Tous ont à la main une houssine, Rodrigue tient sa lance. Tous portent des gants parfumés, Rodrigo, un gantelet de mailles. Tous ont de riches chapeaux, Rodrigo un casque d'acier fin (1) et par-dessus son casque un bonnet écarlate. Le long du chemin, ils vont devisant entre eux. Ils arrivent à Burgos, où ils rencontrent le roi. Ceux qui escortent le roi échangent leurs remarques ; les uns s'expriment tout bas, les autres interrogent. « Ici, dans cette troupe, vient celui qui tua le comte Lozano. » Rodrigo, qui les a entendus, les regarde fixement ; d'une voix forte et altière il les apostrophe de la sorte : « S'il est quelqu'un parmi vous, parent ou obligé, qui regrette sa mort, qu'il s'avance sur l'heure pour la venger ; moi, je lui ferai raison, soit à pied, soit à cheval. » Tous répondent à la fois : « Que son âme te la demande ! » Tous descendent de cheval pour baiser la main du roi. Rodrigo resta seul sur son cheval. Alors parla son père ; écoutez bien ce qu'il a dit : « Pied à terre, mon fils ; allez baiser la main du roi, car il est votre seigneur, et vous, mon fils, vous êtes son vassal. » Quand Rodrigo ouït ces mots, il se sentit humilié : les paroles qu'il répondit sont d'un homme très irrité. « Si quelque autre m'eût parlé ainsi, déjà il me l'eût payé, mais puisque c'est vous qui l'ordonnez, père, je le ferai de bon gré. » Déjà Rodrigo mettait pied à terre, pour baiser la main du roi. En fléchissant le genou, l'estoc se détacha. Le roi en fut effrayé et dit tout troublé : « Arrière ! Rodrigo, va-t'en, et ne m'approche pas, démon, qui as la mine d'un homme, et les

(1) *Casco afinado.* Variante : *afilado*, pointu.

manières d'un lion furieux. » Rodrigo, en entendant cela, demande aussitôt son cheval et, d'une voix irritée, parle ainsi contre le roi : « Pour baiser main de roi, je ne me tiens pas pour honoré, et parce que mon père l'a baisée, je me tiens pour humilié. » Et, ce disant, il sort du palais. Avec lui, il emmenait les trois cents hidalgos. S'ils vinrent richement vêtus, ils s'en vont mieux armés, et s'ils vinrent sur des mules, tous s'en retournent à cheval.

Cancionero d'Anvers.

19. — Romance du roi Fernando sur son lit de mort (1).

[*Doliente estaba, doliente...*]

Il était malade, malade, ce bon roi don Fernando : il a les pieds tournés vers l'orient, le cierge à la main. A la tête de son lit, se tiennent archevêques et prélats. A droite, sont ses quatre fils. Trois d'entre eux, il les eut de la reine, l'autre est un bâtard. Celui qui est bâtard est le mieux traité. Il est archevêque de Tolède, maître de Santiago, abbé à Sarragosse et primat des Espagnes (2). « Fils si je ne mourais point, vous seriez le Saint-Père ; mais avec la rente qui vous reste, vous pourrez bien y parvenir. » Ils en étaient là quand entra

(1) Le roi Fernando *el Magno* mourut à Léon dans les derniers jours de décembre 1065. On peut lire les détails de sa mort et la division de ses États entre ses fils, Sancho, Alfonso, García, Urraca et Elvira, au chapitre 813 de la *Première Chronique générale* (N. B. A. E., tome V).

(2) Ce don Fernando, personnage imaginaire, doit sa naissance au caprice de l'auteur du *Rodrigo*, qui en fait le fils du roi et de l'infante de Savoie.

Urraca Fernando. Se tournant vers son père, elle lui parla de la sorte :

20. — *Romance de doña Urraca* (1).

[*Morir vos queredes...*]

« Vous allez donc mourir, père? Saint Michel ait votre âme ! Vous avez assigné vos terres à qui bon vous a plu, à don Sancho la Castille, Castille la renommée, à don Alonso Léon, et à don Garcia la Vizcaye (2). Moi, parce que je suis femme, vous me privez d'héritage. Je m'en irai par ces terres, comme une femme errante, et ce mien corps je le donnerai à qui bon me plaira, aux Maures pour de l'argent, aux chrétiens pour rien (3). Avec ce que je pourrai gagner, je soulagerai votre âme. » [Alors demanda le roi : « Quelle est cette femme qui parle ainsi ? L'archevêque répondit : « Votre fille doña Urraca. »] « Taisez-vous, ma fille, taisez-vous, ne dites point de telles paroles, car une femme qui parle ainsi mériterait d'être brûlée. Là-bas en Cas-

(1) D. Urraca était l'aînée des enfants du roi Fernando et de la reine Sancha. « Elle fut, dit la *Chronique*, une dame pleine de sagesse et de bonté », et servit de mère à ses frères. — Sur ce romance, voy. l'étude de M. Pidal (*Rev. de Filol. esp.*, t. II, 1°), qui donne deux textes antérieurs au *Cancionero* d'Anvers. Le texte de ce dernier est l'aboutissement de nombreuses contaminations.

(2) En réalité, la Galice.

(3) Quevedo : « Aux Maures pour de l'argent, aux chrétiens gratis? — Où habite-t-elle, cette dame? Dis-le-moi, toi, le Romance, pour que, mon acte de baptême en main, j'y coure comme le vent. Mais non, toutes prennent mon chapeau pour un turban. »

tille la Vieille, j'ai oublié un coin de terre. On le nomme de son nom Zamora, Zamora la bien fortifiée. D'un côté l'entoure le Duero, de l'autre Roquetaillade, et, ailleurs, le quartier maure. C'est une chose précieuse ! Quiconque voudrait vous la prendre, encourra ma malédiction ! » Tous disent « Amen, amen ! », sauf don Sancho, qui se tait.

Cancionero d'Anvers.

21. — Romance de doña Elvira et de don Alonso (1).

[*En las almenas de Toro...*]

Sur les créneaux de Toro, était une demoiselle, vêtue d'étoffes noires, brillante comme une étoile. Vint à passer le roi don Alonso, qui s'enamoura d'elle. Il dit : « Si elle est fille de roi, je me marierai avec elle, et si elle est fille de duc, elle me servira de compagne. » Alors parla le bon Cid, qui lui dit ces paroles : « C'est votre sœur, seigneur, votre sœur en personne. — Si c'est ma sœur, que le mauvais feu la consume ! Appelez-moi mes arbalétriers, que chacun d'eux lui décoche une flèche ! Celui qui la manquera, qu'on lui coupe la tête ! » Alors parla le bon Cid qui répondit de la sorte : « Soit ! Mais celui qui tirera, recevra le même châti-

(1) Il n'est point facile de dire où Timoneda a pris le sujet de ce romance dont « l'antiquité paraissait indiscutable » à Menéndez Pelayo. Lope l'a admirablement développé dans ses *Almenas de Toro.* Mais chez lui c'est Sancho, ce qui est plus vraisemblable, et non Alfonso, qui paraît. On sait que Sancho dépouilla sa sœur Elvira de la ville de Toro et de la moitié de l'*Infantazgo* que lui avait laissé son père, D. Fernando (*Primera Crónica general*, § 829).

ment. — Sortez de mes tentes, Cid, je ne veux plus vous y voir ! — Bien volontiers, répondit le Cid, car elles sont vieilles et non pas neuves. Je veux m'en aller dans les miennes, qui sont de brocart et de soie. Et je ne les ai pas gagnées à ne rien faire, ni à boire dans les tavernes. Je les ai gagnées dans les batailles, avec ma lance et ma bannière. »

TIMONEDA, *Rosa española.*

22. — Romance des deux chevaliers Zamorans (1).

[*Riberas de Duero arriba...*]

Sur les bords du Duero, en amont [de Zamora], chevauchent deux Zamorans. Ils portent des armes éclatantes ; leurs chevaux sont gris pommelé, ils ont l'épée à la ceinture et des poignards dorés, leurs targes sur la poitrine, leurs lances à la main, de riches capes pluviales pour se mieux dissimuler. Ils lancent leurs chevaux et gravissent une côte. A ce que disent les gens, ce sont le père et le fils. Les deux chevaliers échangent

(1) Des trois romances sur ce sujet, nous choisissons celui que Milá estime le plus ancien. — La ville de Zamora, qui qui faisait partie de l'héritage de doña Urraca, fut assiégée par son frere le roi de Castille, Sancho, dans l'armée duquel se trouvait le Cid. Au cours du siège, Sancho fut assassiné par Vellido Dolfos. Diego Ordóñez de Lara accusa la ville de trahison et provoqua les Zamorans. Les fils du gouverneur Arias Gonzalo relevèrent le defi. Nous considérons le *Cancionero* de Zamora comme une partie de celui du Cid, quoiqu'il procède vraisemblablement d'une épopée distincte, utilisée dans la *1ª Crónica general*, Cf. Cesáreo FERNANDEZ DURO, *Romancero de Zamora*, Madrid, 1880 (83 romances).

entre eux propos pleins d'orgueil : ils se battront contre trois, et même contre quatre, et s'il en survient cinq, ils ne leur céderont pas la lice, pourvu qu'ils ne soient pas cousins, encore moins frères, ou de la maison du Cid et de ceux qui mangent son pain, ni des tentes du roi ou de ses loyaux vassaux. De tous autres qu il peut y avoir, que les plus braves sortent à la lice! — Trois comtes les ont entendus ; ils étaient cousins : « Attendez-nous, chevaliers, car nous ne sommes pas armés. » Tandis que s'arment les comtes, le père dit au fils : « Tu vois bien, mon fils, ces estrades élevées, d'où dames et demoiselles nous regardent. Si tu agis en brave, tu seras honoré d'elles. Si tu agis en lâche, tu seras outragé par elles. Mieux vaut mourir avec honneur que de vivre déshonoré, car mourir est le sort qui attend tous ceux qui sont nés. » Tandis qu'il parlait ainsi, les comtes arrivèrent. Aux premiers chocs, le vieillard a jeté bas l'un d'eux : il tourne la tête et voit son fils en danger. Il se précipite et renverse un second comte. Le troisième, à cette vue, tourne bride. Ils s'élancent à sa poursuite et l'enferment dans Zamora.

Pliego suelto du XVI[e] siècle.

23. — Romance d'Ortuño, au siège de Zamora.

[*Junto al muro de Zamora...*]

Devant le mur de Zamora, je vis un chevalier fièrement dressé, et armé de toutes pièces, sur un cheval noir. A grands cris il disait : « Veillez bien au château! Celui que je trouverai faisant bonne garde, je l'aiderai (en l'avisant) par mes cris ; celui que je trouverai

endormi, je le jetterai vivant du haut des murs, car pour l'honneur de Zamora, j'ai été appelé et je suis venu. S'il se trouve quelque chevalier, qu'il s'avance pour combattre avec moi, pourvu que ce ne soit pas le Cid, ni Bermúdez son neveu. » Ce qu'il a dit, le bon Cid l'a ouï : « Quel est ce chevalier, qui lance un tel défi? — Je me nomme Ortuño, Cid, Ortuño est mon nom. — Tu devrais te rappeler, Ortuño, le passage de la rivière, quand je vainquis les Maures, et que Babieca était avec moi (1). Dans ces temps-là, tu n'étais pas si hardi. » Ortuño, en entendant ces mots, répondit de la sorte : « Alors j'étais jeune chevalier, maintenant je suis plus grand, et l'expérience des armes, bon Cid, m'a fait plus hardi. Mais ce n'est point toi que je défie, ni Bermúdez, ton neveu, car je vous tiens pour mes seigneurs, et vous m'avez pour ami. Mais s'il est quelque autre chevalier, qu'il s'avance pour combattre avec moi, car je l'attends ici dans le champ, avec mes armes et mon cheval. »

Silva de 1550.

(1) Anachronisme. Babieca, d'après le *Poema del Cid*, v. 1574, avait été conquis sur le roi de Séville, pendant la guerre de Valence. Mais, — comme il advint pour les héros épiques, — toute une légende s'était formée de bonne heure sur les *enfances* du célèbre destrier. Le « passage de la rivière » semble faire allusion à un épisode de la bataille contre le roi maure Búcar (*Poema*, v. 2420).

24. — Romance des plaintes de l'Infante contre le Cid Ruy Diaz (1).

[*Afuera, afuera, Rodrigo...*]

« Au large, au large ! Rodrigo, le superbe Castillan. Tu devrais te souvenir de ce temps déjà lointain, quand tu fus armé chevalier sur l'autel de Santiago (2), quand le roi fut ton parrain, et toi, Rodrigo, son filleul. Mon père te donna les armes, ma mère te donna le cheval. C'est moi qui te chaussai les éperons, pour te faire plus d'honneur. Car je pensai me marier avec toi : mon malheur ne le voulut pas. Tu épousas Jimena Gómez, la fille du comte Lozano. Avec elle tu as eu force deniers : avec moi tu aurais eu la puissance. Tu as fait un riche mariage, tu en aurais fait un meilleur. Tu as dédaigné la fille d'un roi pour prendre celle d'un vassal. — S'il vous plaît, madame, nous pouvons bien le défaire (3). — Mon âme serait damnée si j'allais contre ce qui a été fait ! — Au large, au large ! A moi, les miens, ceux à pied et ceux à cheval, car de cette tour à terrasse on m'a tiré une flèche. La haste n'avait point de fer, mais elle m'a percé le cœur. Maintenant, je le

(1) De la terrasse d'une tour de sa ville de Zamora, assiégée par son frère, D. Sancho, l'infante doña Urraca apostrophe Rodrigue, qui combat dans l'armée du roi.

(2) D'après la *Chronique générale*, § 807, à Coïmbre. — M. Fernández Duro, d'après la « tradición antiquísima » de Zamora, suppose que le fait eut lieu dans la chapelle de Santiago, dont on aperçoit encore les ruines, dans la campagne, en face du vieux château de cette ville.

(3) J'adopte la correction de Ducamin : *desligallo*, au lieu de *destigallo*.

sens, le mal est sans remède je n'ai qu'à vivre plus dolent. »

Cancionero d'Anvers.

25. — *Romance de la mort du roi don Sancho.*

[*Rey don Sancho, rey don Sancho...*]

« Roi don Sancho, roi don Sancho, tu ne diras point que je ne t'ai pas averti que de l'intérieur de Zamora un traître est sorti. Il se nomme Vellido Dolfos, fils de Dolfos Vellido ; il a commis quatre trahisons, et celle-ci sera la cinquième. Si le père fut un grand traître, plus grand traître encore est le fils. » Des cris s'élèvent du quartier royal : « On a grièvement blessé don Sancho! » Vellido Dolfos l'a tué ; il a commis grande trahison ! Quand il le vit mort, il est rentré par une poterne. Par les rues de Zamora il va parlant et criant : « Il est temps, Doña Urraca, de tenir ce que tu m'as promis (1). »

Cancionero d'Anvers.

26. — *Romance du défi de Diego Ordóñez.*

[*Ya cabalga Diego Ordóñez...*]

Déjà chevauche Diego Ordóñez ; il sort du quartier royal, armé de pièces doubles, et sur un cheval noir.

(1) Cette mystérieuse allusion à des promesses faites par doña Urraca a donné matière à un roman peu favorable à cette dernière. — Comparer *1ª Crónica general*, § 835 et suivants. — Des trahisons antérieures de Vellido Dolfos (ou Adolfo), la *Chronique* ne cite que celle relative au comte don Nuño.

Il va défier les Zamorans, pour la mort de son cousin (1), que tua Vellido Dolfos, fils de Dolfos Vellido : « Je vous défie, les Zamorans, comme traîtres parjures; je défie tous les morts, et avec eux les vivants. Je défie les hommes et les femmes, ceux qui naîtront et ceux qui sont nés. Je défie tous les grands, les grands et les petits, les chairs et les poissons, et les eaux des rivières (2). » Alors parla Arias Gonzalo, écoutez bien ce qu'il a dit : « Quelle faute ont commise les vieillards? et quelle faute les enfants? Quelle peine méritent les femmes et ceux qui ne sont pas nés? Pourquoi défies-tu les morts, les troupeaux et les rivières? Vous savez bien, Diego Ordóñez, et vous en êtes tres bien informé, que quiconque défie une ville, doit combattre contre cinq. » Ordóñez lui répondit : « Vous avez tous été traîtres ! »

Cancionero de 1550.

(1) Le roi D. Sancho. — D. Diego Ordóñez était fils du comte Ordoño de Lara, dont la maison était apparentée à la maison royale de Castille.

(2) Cette formule de défi et d'exécration se retrouve textuellement au § 839 de la *Chronique générale*, dont le romance n'est qu'un résumé. Elle est certainement très ancienne, mais la réponse d'Arias Gonzalo (dans la *Chronique* et le romance) indique qu'elle semblait déjà singulière, comme elle le parut à Cervantes (*Quijote*, II, 27) et à Lope de Vega (*Rimas de Tomé Burguillos*), cités par Damas Hinard (*Rom.*, II, p. 99). Cf. C. Fernández Duro, *Romancero de Zamora*, prologue, p. 42 et suiv.

27. — *Romance de la tristesse des Zamorans* (1).

[*Tristes van los Zamoranos...*]

Tristes sont les Zamorans, et grandement affligés. Ils ont été défiés comme traîtres, et traités de félons. Ils préferent tous la mort au renom de traîtres. C'était le jour de Saint-Millan (2), ce jour de grande fête. Tous dorment à Zamora (3), mais Arias Gonzalo ne dort pas. Vers deux heures, il a quitté son lit. Il donne ses instructions à ses fils et il les arme tous les quatre. Les paroles qu'il leur adresse sont d'un homme humilié et affligé : « Dieu vous aide, mes fils! Dieu vous garde, fils bien-aimés! car vous savez combien à tort nous avons été défiés. Prenez courage, mes fils, maintenant plus que jamais. Souvenez-vous que vous sortez du sang de Lain Calvo, dont la noble renommée et la gloire vit encore aujourd'hui dans la mémoire. Vous le savez, don Diego est un chevalier estimé, mais il soutient un mensonge, et Dieu n'aime point le mensonge. Celui qui défend la vérité est toujours aidé de Dieu. Un champion manque pour faire cinq, car vous n'êtes que quatre (4).

(1) Correspond au début du §842 de la *Chronique générale.*

(2) Le premier dimanche de juin. Voy. *Chronique générale*, § 842.

(3) Phrase devenue proverbiale. Cf. Lope de Rueda, *Aceitunas*; Tirso de Molina, *Villana de Vallecas*, I, 3; Moreto, *La ocasión hace el ladrón*, I, 3, etc.

(4) « Quiconque défie une ville, siège d'un archevêché, ou d'un évêché, doit combattre successivement contre cinq champions... » *Cron. général*, § 841. — Les chroniques et les romances varient sur le nombre et les noms des fils d'Arias Gonzalo.

Je serai le cinquième, et je veux le premier entrer au champ clos. Je veux mourir et ne pas voir la mort de fils que j'aime tant. Mes fils, Dieu vous bénisse, comme ma main vous bénit ! » Le bon vieillard demande ses armes : ses fils l'en revêtent. Ils lui attachaient ses grèves, quand doña Urraca entra. Elle l'entoure de ses bras, en pleurant très fortement : « Où allez-vous, mon père, vous qui êtes vieux, et pourquoi vous êtes-vous armé ? Laissez les armes pesantes, mal faites pour votre âge et votre fatigue. Vous le savez, si vous mourez, tout mon État est perdu. Rappelez-vous que vous promîtes à mon père don Fernando de ne jamais m'abandonner et de me conduire de votre main. — J'y consens, ma Dame et ma fille, » répondit Arias Gonzalo. Pedro d'Arias, son fils puîné, montait à cheval : quoique bien jeune, il montrait par ses œuvres sa vaillance. Son père lui dit : « A cheval ! mon fils, car l'on vous attend au champ clos. Allez avec tel bonheur et tels auspices que vous nous tiriez de souci. » Sans mettre pied à l'etrier, Arias Pedro sauta en selle. Par la vieille poterne il arrive au galop devant les juges du camp (1), qui l'attendaient. On leur partage le soleil, et on les laisse dans la lice.

TIMONEDA, *Rosa española.*

(1) Douze *alcaldes* zamorans, et douze de l'armée royale. Le combat eut lieu, selon la *Chronique*, « dans un endroit qu'on appelle de Saint-Jacques, sur *l'arenal*, près de la rivière ».

28. — Romance de Fernando Arias, fils d'Arias Gonzalo.

[Por aquel postigo viejo...]

Par cette vieille poterne (1), qui jamais ne fut fermée, je vis venir un étendard vermeil et trois cents cavaliers. Au milieu de ces trois cents cavaliers se dresse un monument funèbre et dans le monument gît un corps enseveli. Le mort se nomme Fernandarias, fils d'Arias Gonzalo. Cent jeunes filles le pleurent, toutes les cent filles nobles. Toutes étaient ses parentes aux troisième et quatrième degrés. Les unes l'appellent cousin, les autres frère, celles-ci leur oncle, celles-là leur beau-frère. Mais plus que toutes le pleurait cette Urraca Hernando. Comme bien la console ce vieil Arias Gonzalo! « Calmez-vous, ma fille, calmez-vous, Urraca Hernando; si l'on m'a tué un fils, il m'en reste ici quatre. Il n'est point mort dans les tavernes, ni en jouant au trictrac, mais il est mort sous les murs de Zamora en défendant votre honneur. »

Cancionero d'Anvers.

29. — Autre version.

Par cette vieille poterne qui jamais ne fut fermée, je vis venir un étendard vermeil et trois cents cavaliers. Ils portent un pennon ensanglanté, tout bordé de noir, et au milieu d'eux ils portent le cadavre de celui qu'on

(1) Cette poterne (*postigo viejo*) est actuellement la *Puerta del Mercadillo*, selon M. Fernández Duro (*Rom. de Zamora*, p. 47). La Chronique la nomme « de l'arenal ».

nomme Hernán d'Arias, fils d'Arias Gonzalo. Il n'est pas mort parmi les dames, et moins encore dans l'oisiveté, mais pour défendre Zamora en brave chevalier. Don Diego Ordóñez le tua, celui qui défia Zamora. A l'entrée de Zamora une grande lamentation commence. Toutes les dames le pleurent et tous les hidalgos. Les uns disent : « Hélas ! mon cousin ! » et les autres : « Hélas ! mon frère ! » Arias Gonzalo disait : « Hélas ! je t'ai donc élevé, pour te voir maintenant mort, Arias Hernando, entre mes bras ! » On ordonne de sonner les cloches, on le mène enterrer, là-bas, à l'église principale que l'on appelle de Santiago, dans une riche sépulture, comme l'exige son rang.

Pliego suelto du XVIe siècle.

30. — Romance du serment que fit le roi don Alfonso en présence du Cid (1).

[En santa Águeda de Burgos...]

Ce fut à Sainte-Agueda de Burgos (2), où jurent les hidalgos, que le Cid fit jurer au roi castillan s'il avait

(1) Sur ce romance, voy. la monographie de M. Pidal (*Rev. de Filol. esp.*, oct.-déc. 1914), qui l'a publié d'après un recueil de la fin du XVe ou du commencement du XVIe. Il établit que ce romance ne dérive point des chroniques, mais des gestes, par tradition populaire. Les derniers vers paraissent un écho lointain du début du *Poema del Cid*. Cette version diffère sur quelques points du texte reproduit d'ordinaire (voy. WOLF, n° 52). Elle ne mentionne ni le verrou, ni l'arbalète sur lesquels le roi aurait juré.

(2) De l'antique église, il ne reste plus rien dans l'église actuelle de Santa Gadea, bâtie, dit-on, sur le même emplacement.

trempé dans le meurtre du roi don Sancho, son frère. Les formules du serment étaient si fortes que le roi ne les admit pas : « Que des vilains te tuent, Alonso, des vilains et non des hidalgos, des Asturiens d'Oviedo et non des Castillans ; s'ils sont de Léon, je te les donne pour marqués (d'infamie) ; qu'ils viennent montés sur des juments et non sur des chevaux, avec des brides de corde, et non des freins dorés ; qu'ils chaussent des alpargates, et non des souliers lacés ; qu'ils aient les jambes nues, et non des chausses de drap fin ; qu'ils portent des capes pluviales, et non des manteaux ou des casaques riches, des chemises de filasse, et non de toile de Hollande ou brodée. Qu'ils te tuent avec leurs aiguillons, et non avec des lances ou des épieux, avec des couteaux à manches de corne, et non avec des poignards dorés ; qu'ils te tuent au milieu des champs, et non sur les chemins fréquentés ; qu'ils t'arrachent le cœur par le côté droit, si tu ne dis point la vérité sur ce que l'on te demande : as-tu pris part, as-tu consenti au meurtre de ton frère ? » Alors le bon roi répondit ; écoutez bien ce qu'il a dit : « Tu me presses fort, Rodrigo, tu me traites mal ! Mais aujourd'hui tu me fais jurer, demain tu me baiseras la main ! » Alors reprit le bon Cid, en homme très irrité : « Cela dépendra, bon roi, de ce que vous me donnerez, car là-bas, en d'autres terres, on donne solde aux hidalgos. Pour baiser main de roi, je ne m'estime pas honoré, et parce que mon père l'a baisée je m'estime déshonoré (1). — Sors de mes terres, Cid, qui fais acte de mauvais chevalier ; va-t'en, et n'y rentre pas avant une année écoulée ! — J'y consens, dit le Cid, j'y consens bien volontiers, puisque c'est le premier ordre

(1) Cf. *El Rodrigo*, v. 410 (Duran, *Rom.*, II, p. 655).

que tu donnes pendant ton règne. Tu m'exiles pour un (an) ; moi, je m'exile pour quatre. » Alors s'en alla le bon Cid de ces palais de Bivar. Il laisse les portes fermées, les barres tirées; il laisse à la chaîne tous ses chiens courants, ses lévriers. Il emmène ses faucons, les sors et les mués. Avec lui vont cent chevaliers : tous sont hidalgos ; les uns montés sur des mules, les autres sur des chevaux. Ils suivent la rivière en amont (1), en escortant le Cid, tandis qu'il s'en allait chassant.

Manuscrit de Londres. — *Cancionero.*

31. — Romance du roi Maure qui perdit Valence (2).

[*Helo, helo, por do viene...*]

Le voici, le voici qui vient, le Maure, par la chaussée, monté à l'arabe sur une jument baie. Il porte des brodequins du Maroc, il chausse des éperons d'or, sa targe devant la poitrine, à la main une zagaie. Il contemplait Valence : comme elle est bien fortifiée ! « O Valence, ô Valence! qu'un feu funeste te brûle! Tu fus aux Maures avant d'être gagnée par les Chrétiens. Par ma lance, qui ne ment pas, tu retourneras aux Maures. Ce chien, ce Cid, je le prendrai par la barbe; sa femme, doña Jimena, j'en ferai mon esclave. Sa fille, Urraca

(1) De Burgos, le Cid doit aller à Bivar, puis revenir à Burgos, et de là remonter l'Arlanzón, jusqu'à la *glera*, ou gravier, où il campe.

(2) Sur ce romance, voyez l'*Antología* de Menéndez Pelayo, XI, 360-66, — et C. Michaelis Vasconcellos, *Zeitschrift f. rom. Phil.*, 1892, p. 40 et suiv.

Hernando (1), sera mon amoureuse, et quand j'en serai rassasié, je la livrerai à mes soldats. » Le bon Cid n'est pas loin, il entendait toutes ces paroles. « Venez ici, vous, ma fille, ma fille doña Urraca; quittez vos vêtements de tous les jours, prenez vos vêtements de fête. Ce Maure, fils de chien, retenez-le-moi par vos paroles, tandis que je selle Babieca et que je ceins mon épée. » — La jeune fille, qui était fort belle, se mit à la fenêtre. Le Maure, dès qu'il l'aperçut, lui parla de la sorte : « Qu'Allah te garde, ma dame, ma dame doña Urraca! — Qu'il fasse de même pour vous, seigneur, soyez le bien venu! Il y a sept ans, ô roi, sept, que je suis de vous amoureuse. — Il y en a autant, ma dame, que je vous porte dans mon cœur. » Ils en étaient là, quand le bon Cid apparut : — « Adieu! adieu! ma dame, ma jolie amoureuse, car du cheval Babieca j'entends le piaffement. » Où la jument pose le pied, Babieca pose le sabot. Alors parla le cheval (2) ; écoutez ce qu'il a dit : « La mère devrait crever, qui n'attend pas son fils! » Sept fois, à sa poursuite, il fait le tour d'un bouquet de cistes : la jument, qui était rapide, prenait une grande avance. Elle arriva ainsi près d'une

(1) Cette confusion entre la fille du Cid et l'infante, fille de Fernando I, est difficile à expliquer. Cf. C. Michaelis (*loc. cit.*, p. 55, 70), qui suppose une contamination avec une légende de Doña Urraca.

(2) Un romance des îles Madère (confirmé par un autre des Açores), cités l'un et l'autre par Menéndez Pelayo (*Antol.*, X, 243 et XI, 366), prouve que c'est bien là la vraie leçon et que toute correction est inutile. Le Maure dit, dans le premier : « Je ne crains rien de Ruy Cid, ni de ses gens d'armes, je ne crains que son Babieca, *fils de ma jument baie.* » — Ce romance des îles Madère paraît une contamination du *Helo, helo, por do viene...* et du *Paseábase el rey moro...*

rivière, où il y avait une barque. Le Maure, dès qu'il la vit, en fut tout joyeux. A grands cris il appelle le batelier, pour qu'il avance sa barque. Le batelier fait hâte et la lui tint toute prête. Le Maure aussitôt s'y embarque, et ne perdit point de temps. Le Maure était dans la barque quand le Cid arriva au bord de l'eau : en voyant le Maure en sûreté, il laissa éclater sa rage, mais dans sa fureur, il lui jeta une lance et dit : « Prenez-la, mon gendre, prenez-moi cette lance, car peut-etre un moment viendra, où l'on vous la redemandera. »

Cancionero d'Anvers.

ROMANCES DIVERS

32. — Romance des plaintes du roi Alfonso X (1).

[*Yo sali de la mi tierra...*]

« J'ai quitté mon pays pour aller servir Dieu, et j'ai perdu ce que je possédais, de mai à avril : tout le royaume de Castille jusqu'au delà du Guadalquivir. Je crus qu'évêques et prélats maintenaient la paix entre mon fils et moi, comme il est dit en leur décret. Mais ils omirent de le faire et ils provoquèrent grands maux,

(1) Alphonse X, à son retour d'un voyage à Rome, entrepris en 1275, trouva le trône occupé par son fils Sancho, auquel les grands et les prélats s'étaient ralliés. — Ce romance, en ses éléments essentiels, remonte bien au delà d'Alonso de Fuentes. Il est cité dès 1454. Voy. *Antologia*, XII, p. 94 et suiv.). Nous n'en avons ici qu'un *rifacimento* artistique.

non pas avec dissimulation, mais à haute voix et comme à son de trompe (1). Mes parents me firent défaut et les amis que j'avais, de leur fortune, de leur corps et de leur chevalerie. Que Jésus-Christ m'aide et sa mère sainte Marie, car c'est à eux que je me recommande, de nuit et aussi de jour. Je n'ai plus personne à qui m'adresser, ni à qui me plaindre, car les amis que j'avais n'osent plus me secourir : par les intrigues de don Sancho, ils m'ont abandonné. Eh bien! que Dieu ne m'abandonne pas, quand il me rappellera J'ai ouï autrefois conter d'un autre roi (2) que dans l'abandon où il se trouvait il se lança en haute mer pour mourir dans les flots ou pour chercher aventure. Ce roi fut Apolonio et j'en ferai autant. »

ALONSO DE FUENTES, *Libro de los XL cantos.*

33. — Romance de don Fernando IV, l'Ajourné, et des frères Carvajal (3).

[*Válasme, nuestra Señora...*]

Protège-moi, notre Dame, que l'on nomme de la Rivière (4), où le bon roi don Fernando fit son carême.

(1) *Bien como el añafil faz.*

(2) Allusion au *Libro de Apolonio*, de la première moitié du XIIIe siècle ?

(3) L'événement que raconte ce romance eut lieu en 1312. Le roi mourut le 7 septembre de cette année. Le romance lui-même semble remonter à la première moitié du XVe siècle. Il passait pour « très vieux » à la fin de ce siècle. La *Chronique de Fernando IV*, écrite vers le milieu du XIVe siècle, rapporte le fait (au ch. VIII) avec des détails différents.

(4) Ermitage sur les bords du Guadiana, près de Talavera la Real.

Depuis le mercredi des Cendres jusqu'au jeudi de la Cène, le roi ne se fit pas la barbe ni ne peigna sa chevelure. Un siège était son lit, une pierre, son oreiller. Les quarante pauvres mangent chaque jour à sa table ; des reliefs laissés par les pauvres le roi fait son repas. Avec un sceptre d'or à la main il les fait bien servir à table. Ses chevaliers lui disent : « Où iras-tu célébrer la fête (de Pâques) ? — A Jaen, répond-il, seigneurs, avec ma Dame la reine. » — Quand il fut à Jaen, et que la fête fut passée, il partit pour Alcaudete (1), ce château renommé. Il avait encore le pied à l'étrier et n'avait pas encore mis pied à terre, quand on vient se plaindre à lui de deux hommes hidalgos, et ceux qui formulaient cette plainte étaient deux hommes qui paraissaient des vilains, avec des alpargates aux pieds et des aiguillons aux mains. — « Justice, roi, justice ! puisque nous sommes tes vassaux, contre don Pedro Carvajal et don Alonso, son frère, qui nous dévastent nos terres, nous pillent nos champs, nous forcent nos femmes sans motif et brutalement. Ils nous mangent notre orge sans vouloir ensuite la payer et font ensuite sans vergogne d'autres choses que nous aurions vergogne à conter. — J'en ferai justice, retournez à votre troupeau. » Le roi fait publier un ban par tout son royaume : quiconque les trouvera aura bonne récompense. L'Almirante (2) les trouva, là-bas, à Medina del Campo (3) où ils achetaient de riches armes et des harnais pour leurs chevaux.

(1) Prise sur les Maures, à cette même époque, par D. Juan, frère du roi.

(2) Le premier *Almirante* de Castilla fut un petit-fils d'Alfonso XI, et, depuis, cette dignité ne sortit pas de la famille des Enríquez.

(3) La foire de Medina commença à être fréquentée au XV siècle.

« Rendez-vous, rendez-vous, chevaliers; rendez-vous, rendez-vous, hidalgos! — Non pas à vous, l'Almirante, si vous n'avez pas d'ordre d'un autre. — Vous êtes prisonniers, chevaliers, car j'apporte un ordre du roi! — Volontiers, l'Almirante, pour obéir à son ordre. » — Par étapes bien comptées, ils arrivèrent à Jaen. « Que Dieu te garde, roi! — Mal venus soyez-vous, hidalgos! » Il mande qu'on leur coupe les pieds; il mande qu'on leur coupe les mains, et il mande qu'on les précipite de ce rocher de Martos (1). Alors parla l'un d'eux, le plus jeune et le plus hardi : « Pourquoi fais-tu cela, roi? Pourquoi donnes-tu un tel ordre? Nous portons plainte, roi, devant Dieu souverain, pour que dans un délai de trente jours, vous soyez ajourné avec nous, et nous prenons à témoin saint Pierre et saint Paul. Nous prenons pour greffier l'apôtre saint Jacques. » Le roi, sans s'arrêter à cela, fait exécuter son ordre sur la fausse dénonciation des vilains, et mourir les Carvajales qui l'avaient ajourné.

Avant les trente jours, il se sentit très malade, et quand ils furent accomplis, le dernier des jours fixés, il mourut à Léon (2), où il avait rendu la sentence.

Cancionero d'Anvers.

(1) Près de la ville de ce nom (Prov. de Jaen).
(2) *Sic*. Il faut évidemment lire : *Jaen*.

ROMANCES DE DON PEDRO Ier

34. — Romance du prieur de San Juan et du roi don Pedro (1).

[*Don Garcia de Padilla...*]

Don García de Padilla (2) (que Dieu lui pardonne!) prit le roi par la main et, l'ayant conduit à part, lui dit en secret : « Il est un château, à Consuegra, tel qu'il n'y en a pas d'autre au monde. Il vous serait plus utile à vous, roi, car vous sauriez le défendre. Ne souffrez plus que le possède ce prieur de San Juan. Conviez-le, bon roi, conviez-le à dîner, et que le repas que vous lui offrirez soit comme celui de don Juan, à Toro (3); coupez-lui la tête sans nulle pitié. Quand vous la lui aurez coupée, donnez-moi la lieutenance du château. » — Ils en étaient là quand le prieur arriva. « Que Dieu garde Votre Altesse, et votre couronne royale! — Soyez le bienvenu, prieur. Mais, dites-moi la vérité. Le château de Consuegra, dites-le-moi, à qui est-il? — Le château, avec la ville, est tout à vos ordres. — Eh bien! je vous invite, prieur, à dîner avec moi. — J'accepte, dit celui-ci, et bien volontiers. Mais que Votre Altesse me donne licence et veuille bien m'excuser.

(1) Romance fondé sur une anecdote consignée dans la *Quatrième Chronique générale*. Le fond semble historique, mais les détails et les noms ne concordent pas dans les deux romances conservés, ni dans la *Chronique*.

(2) Juan Garcia de Padilla, frère de la favorite, doña María.

(3) Juan *el Tuerto*, convié de même par Alfonso XI, fut assassiné par lui à Toro, en 1326.

De nouveàux moines (1) sont arrivés, je vais les loger. — Allez avec Dieu, Hernán Rodrigo (2), mais hâtez-vous de revenir. » — Il se dirige vers la cuisine, où il trouve son cuisinier. Il lui parla ainsi comme il eût fait à un égal : « Prends mes vêtements, et donne-moi les tiens, et à l'heure de minuit, tu sortiras te promener. » — Il va à l'écurie, où était son mulet. « Mulet gris, mulet gris! Dieu veuille te conserver à ton maître. Déjà tu m'as fait échapper deux fois ; celle-ci fera la troisième. Si tu me sauves cette fois-ci, j'entends te ménager par la suite. » Vite, il le selle, se met à chevaucher. En arrivant à l'*Azoguejo*, le mulet commença à hennir. Il était tout juste minuit; les coqs chantaient, quand il entra à Tolède, à Tolède la cité. Avant le second chant du coq (3), il arriva à Consuegra (4). Il trouva les gardes qui veillaient, et commença à leur parler : « Dites-moi, veilleurs, dites-moi la vérité. Le château de Consuegra, savez-vous pour qui il est? — Le château avec la ville, pour le prieur de San Juan. — Alors, ouvrez vite les portes; car voyez-le, il est là. » La garde, en l'entendant, ouvrit la porte toute grande. « Prends-moi ce mulet, et tâche de le bien soigner. Passe-moi la garde, car moi-même je la veux veiller : « Veillez, veillez, veilleurs! (5). Que la male rage vous étouffe! Quand on

(1) *Monjes nuevos.* Dans un autre romance : *mensageros.* Ducamin propose : *mesnaderos. Cocineros* s'expliquerait mieux ici.

(2) En fait, le prieur de S. Juan était Gutierre Gómez de Toledo, en 1360, et Gómez Pérez de Porras, en 1367.

(3) A l'aube.

(4) Je ne m'explique pas cet itinéraire.

(5) Sur ces chants de veilleurs et leur emploi dans le présent romance, voy. R. Menéndez Pidal : *Primitiva poesia lírica española,* p. 49-54.

sert un bon seigneur, voilà la récompense que l'on en a! » — Le prieur en était là quand le roi arriva. Il trouva les gardes qui veillaient et se mit à leur parler : « Dites-moi, les veilleurs, que Dieu vous garde de mal! Le château de Consuegra, pour qui le garde-t-on, pour qui est-il? — Le château, avec la ville, pour le prieur de San Juan. — Alors, ouvrez vite les portes, car vous le voyez, le voilà! — Arrière! arrière! bon roi, le prieur est arrivé. — Mulet gris! dit le roi, que la morve t'emporte! Tu m'as crevé sept chevaux, celui-ci fera le huitième. Mais toi, bon prieur, ouvre-moi, laisse-moi entrer. Par ma couronne, je te jure de ne te faire aucun mal. — Que vous en puissiez faire, bon roi, pour l'heure cela dépend de moi. » — Il ordonna d'ouvrir la porte, et lui donna un bon repas.

TIMONEDA, *Rosa española.*

35. — Romance de la mort de don Fadrique, maître de Santiago (1).

[*Yo me estaba allá en Coïmbra...*]

« J'étais là-bas à Coïmbre, que je m'étais con-

(1) L'assassinat du Maître de Santiago, à l'Alcazar de Séville, en 1358, est raconté par Ayala au chapitre III de sa *Crónica.* Comme le remarque Menéndez Pelayo, le romance s'écarte sensiblement de la *Chronique,* dans les détails, et surtout à propos du rôle de Maria de Padilla. C'est dans la propre bouche de don Fadrique qu'il met le récit du meurtre. Le brusque et invraisemblable repentir du fratricide paraît être entièrement de son invention. Le même sujet a été traité par une foule d'auteurs, entre autres par Pérez de Montalbán, dans la première partie de la comédie *La puerta Macarena,* et par le duc de Rivas, dans les quatre romances de *El Alcazar de Sevilla.*

quise (1), lorsque me vint une lettre du roi don Pedro, mon frère, pour m'inviter aux tournois qui se préparaient à Séville. Moi, Maître sans bonheur, moi, Maître infortuné, je pris avec moi treize compagnons montés sur des mules, et vingt-cinq à cheval, tous avec des chaînes d'or et des pourpoints de brocart. Un voyage de quinze jours, je le fis en huit. A la traversée d'une rivière, que je passai à gué, ma mule tomba avec moi, je perdis mon poignard doré ; l'un de mes pages se noya, de ceux que j'aimais le mieux. Je l'avais élevé dans mes appartements ; je lui avais prodigué les preuves de mon affection. Après tous ces malheurs, j'arrivai à Séville. A la porte Macarena, je rencontrai un clerc, un clerc d'évangile (2) qui n'avait point encore chanté la messe. — « Que Dieu vous protège, Maître ! Maître, soyez le bienvenu ! Aujourd'hui un fils t'est né, aujourd'hui tu accomplis tes vingt et un ans. S'il te plaît, Maître, retournons, et allons le baptiser. Je serai le parrain ; toi, Maître, mon compère. » Alors parla le Maître ; écoutez bien ce qu'il a dit : « Ne me l'ordonnez point, seigneur ; mon père, veuillez ne point me l'ordonner, car je vais voir ce que me veut le roi don Pedro, mon frère. » Je piquai ma mule de l'éperon et j'entrai à Séville. Je n'y vis point la toile de la lice en place, ni aucun chevalier en armes. J'allai au palais du roi don Pedro, mon frère. Quand j'eus passé la porte, on la referma sur moi. On m'enleva mon épée, que j'avais à mon côté. On m'enleva la compagnie qui était venue avec moi. Les miens, à cette vue, me dirent que j'étais trahi, que je

(1) Ayala dit que D. Fadrique était à Jumilla (Murcie) qu'il venait de prendre. Peut-être y a-t-il dans le romance une simple confusion dans les noms.

(2) Un diacre.

devais sortir, et qu'ils me mettraient en sûreté. Moi, comme j'étais sans faute, je n'eus cure de rien ; j'allai à la salle (1) du roi don Pedro, mon frère : « Que Dieu vous protège, roi, et tous ceux qui sont avec vous! — Vous venez à la male-heure, Maître! Maître, soyez le mal venu! Vous ne venez jamais nous voir, si ce n'est une fois l'an, et la fois où vous venez, Maître, c'est par force et par ordre. Votre tête, Maître, est promise en étrennes (2). — Pourquoi cela, bon roi? Jamais je ne vous ai fait tort, ni ne vous abandonnai dans la bataille, quand vous luttiez avec les Maures. — Venez ici, mes portiers (3)! et faites ce que j'ai ordonné. » A peine avait-il dit, qu'on lui coupa la tête. A doña María sur un plat il l'envoya. Elle se mit à lui parler, comme s'il était vivant. Et voici les paroles qu'elle lui adressa : « Ici vous paierez, traître, le passé et le présent, et le mauvais conseil que tu donnas au roi don Pedro, ton frère. » Elle prit la tête par les cheveux et la jeta à un dogue. C'était le dogue du Maître ; il la porta sur l'estrade : aux aboiements qu'il poussa, tout le palais retentit. Alors le roi demanda : « Qui fait mal à ce dogue? » Tous les assistants attristés répondirent : « Il en a à la tête du Maître, votre frère. » Alors parla une tante à lui, qui était la tante des deux (4) : — « Combien vous fîtes mal, roi! roi, combien vous avez mal fait! Pour une mauvaise femme, vous avez tué un tel frère! » — Elle n'avait point fini de parler, que

(1) La salle actuelle du Maître, selon les uns ; le salon des Ambassadeurs, selon les autres.

(2) Voy. le romance suivant.

(3) Ayala distingue les *porteros* des *ballesteros* (arbalétriers) ou *maceros*, armés de masses d'armes.

(4) Doña Leonor de Aragón, tante du roi, assassinée en 1359.

déjà il se repentait. Il alla trouver Maria (1) et parla de la sorte : « Saisissez-la, mes chevaliers, et mettez-la-moi en sûreté; je lui donnerai tel châtiment que tous en entendront parler. » Dans un cachot très obscur il la mit en prison. Lui-même lui donne à manger, lui-même, de sa propre main. Il ne se fie à personne, si ce n'est à un page qu'il a élevé.

Cancionero d'Anvers.

36. — *Romance de l'étrenne* (2).

[*Mañanita de los Reyes...*]

Le matin du jour des Rois, la première fête de l'année, lorsque dames et demoiselles demandent au roi leurs étrennes, les unes lui demandaient de la soie, les autres un fin brocart, d'autres, des faveurs pour les amoureux. Doña María, au milieu d'elles, vient en pleurant, lui demander la tête du Maître, du Maître de Santiago. Le roi la lui accorde. Il mande le bon Maître. Serviteurs et pages sortent quand le Maître est entré. « Bienvenus

(1) Le texte paraît ici corrompu. Ce n'est point María mais Leonor que le sens exigerait. La reine d'Aragon ayant été plus tard victime elle-même de son neveu, l'imagination populaire a pu relier entre eux deux événements indépendants l'un de l'autre. Il faudrait, en ce cas, modifier ainsi ce passage : « A peine eut-elle parlé qu'elle eut lieu de s'en repentir. Il marcha sur elle... etc. »

(2) Version populaire asturienne du sujet précédent, recueillie par Juan Menéndez Pidal, dans sa *Colección de los viejos romances que se cantan por los Asturianos,...* 1885. Le rapprochement nous a paru intéressant entre ces deux textes imprimés à trois siècles d'intervalle l'un de l'autre.

soyez-vous, seigneurs! — Maître, mal venu soyez-vous' car aujourd'hui votre tête est promise en étrenne. — Que celui qui a promis ma tête prenne garde à la sienne, car têtes de Maîtres ne se donnent pas en étrennes. J'ai villes et cités et frères de Santiago à mes ordres. Ces villes, ni le roi ni la reine ne me les ont données, je les ai gagnées de mes mains. » — Ainsi parla le Maître de Santiago, tandis qu'au milieu des pages du roi il entrait au palais. Et il en aurait dit plus long sans crainte, car c'était un homme plein de sens, mais, comme il montait l'escalier, on lui coupa la tête. Aussitôt on la porte au roi, lequel, quoiqu'il fût son frère, la fit mettre sur un plateau pour présenter son étrenne : « Portez-la à Doña Maria, » dit-il à ses serviteurs. Doña María, à cette vue, fut grandement émerveillée, car le roi aimait le Maître, et le présent était d'importance. Elle la prit par les cheveux, et lui donna un soufflet. « Tu me payes maiutenant, chien, pour maintenant et pour jadis, quand tu m'appe'ais p... du roi don Pedro, ton frère! » Elle la prit par les cheveux et la lança au dogue. C'est le dogue du Maître : il la reconnaît bien. Il la prit entre ses crocs et la porta en terre sainte : avec ses pattes il creuse la fosse et y enterre la tête. Le roi don Pedro le vit bien de l'endroit où il se promenait : bien l'aperçut ce bon roi qui donnait de telles étrennes. Il se met au balcon et demande : « A qui est ce dogue? — Ce dogue est au Maître, au Maître de Santiago, et pour lui rendre ce qu'il lui doit, il pleure, comme vous voyez. — Ah! malheureux et misérable que je suis, ah! malheureux et infortuné! Si un dogue agit ainsi, que doit faire un frère ? » — Le bon roi ne peut dormir, le malheureux ne peut reposer, car au milieu de la nuit le Maître l'a appelé. Il le voit tout sanglant, sans tête,

sur son cheval. Il le voit tout sanglant, menaçant sa poitrine. Le bon roi ne peut dormir; il est étendu tout éveillé, car au milieu de la nuit, doña Maria l'a appelé. Il la voit lançant la tête au dogue. Doña María de Padilla vole à travers les airs : à cause de ses crimes ni Dieu ni le diable ne veulent d'elle (1).

37. — Romance de doña Blanca de Bourbon (2).

[*Doña Maria de Padilla...*]

« Doña Maria de Padilla, ne soyez pas triste, non ! Si je me suis marié deux fois (3), je le fis par amour pour vous, et par dédain pour doña Blanca de Bourbon. J'envoie l'ordre à Medina qu'on me brode une bannière : elle sera couleur de sang et brodée de larmes. Cette bannière, doña Maria, on la fait pour l'amour de vous. » — Il manda Alonso Ortiz (4), homme plein d'honneur et voulut l'envoyer à Medina, pour terminer l'ouvrage. Alonso Ortiz répondit : « Cela, seigneur, je ne le ferai point, car qui tue sa reine est traître à son roi. » — Le roi, sans répondre mot, rentra dans sa chambre. Il fit quérir deux massiers (5), qu'il choisit lui-même. Ceux-ci

(1) Une tradition andalouse en a fait la reine des sorcières et des bohémiennes.

(2) Blanche de Bourbon, fille de Pierre, duc de Bourbon, épousa D. Pedro le 3 juin 1353. Abandonnée aussitôt par le roi, que dominait Maria de Padilla, elle fut reléguée successivement à Arévalo, à Tolède, à Sigüenza, à Jérez, puis à Medina Sidonia, et, selon la tradition, assassinée en 1361. — Sur sa mort, voy. Ayala, XII[e] année, chap. III.

(3) Du vivant de Blanche, répudiée, le roi avait épousé doña Juana de Castro, qu'il abandonna aussitôt.

(4) En réalité, Iñigo Ortiz de Estúñiga.

(5) Un seul, selon Ayala, Juan Pérez de Rebolledo.

allèrent vers la reine qu'ils trouvèrent en prière. Dès que la reine les vit, elle tomba comme morte, mais après être revenue à elle, elle fit effort et leur dit : « Je sais pourquoi vous venez, amis, mon âme l'a deviné ; ce qui est décrété ne se peut éviter, non ! O Castille ! que t'ai-je fait ? Certes, point de trahison ! O France, mon doux pays ! O ma maison de Bourbon ! Aujourd'hui j'achève mes seize ans, et je meurs en ma dix-septième année (1). Le roi ne m'a point connue, je m'en vais avec les vierges. Doña María de Padilla, je te le pardonne ; c'est pour t'enlever souci que le roi, mon seigueur, agit ainsi. » — Les massiers la pressent ; elle demande confession. Elle leur pardonne, et se remet à prier. Ils la frappent à coups de masses, et ainsi mourut l'infortunée (2).

Silva de 1550. TIMONEDA, *Rosa española.*

ROMANCES DE LA FRONTIÈRE

38. — Romance de Baeza (3).

[*Cercada tiene á Baeza...*]

Il tient assiégée Baeza, ce capitaine Audalla Mir, avec

(1) Elle avait exactement vingt-cinq ans.

(2) Le romance, comme la chronique d'Ayala, traduit la sympathie générale pour Dª Blanca. Mais, dès la fin du siècle, d'autres romances, et même certain historiens (Gracia Dei, Garibay, etc.) soupçonnent ou accusent la reine d'avoir eu de D. Fadrique, frère adultérin du roi, un fils, Alonso Enríquez, souche des Almirantes de Castille.

(3) « Il n'y a pas de doute, dit Menéndez Pelayo (*Antol.*,

quatre-vingt mille fantassins, et cinq mille cavaliers. Avec lui marche ce traître, le traître Pero Gil (1). Le roi maure Mohamed (2) fit sonner le clairon. Par la porte de Bedmar il commence à l'assiéger. On approche les échelles de la muraille : on commence à s'en rendre maître. Une tour est prise ; les défenseurs ne peuvent résister. Alors, de la calonge (3), on vit sortir les écuyers : Ruy Fernández (4), ce hardi capitaine, est à leur tête. Il se précipite sur Audalla, et commence à le frapper. Il lui coupe la tête : les autres se mettent à fuir.

ARGOTE DE MOLINA, *Nobleza de Andalucia.*

39. — Romance de la prise d'Antequera (1410) (5).

[*De Antequera partió el moro...*]

Le Maure est parti d'Antequera, trois heures avant le jour, avec des lettres en main, où l'on demandait du

XII, p. 170), que ce romance ne fut composé en 1368. » Lui-même cependant en avait d'abord douté, et d'autres avec lui. Ils pensaient qu'il s'agissait, non du siège de 1368, mais de celui de 1407. Si la première hypothèse est vraie, comme l'admet M. Pidal, nous aurions ici le plus ancien romance *suelto* connu.

(1) Ce Pero Gil ne serait autre que le roi Don Pedro Ier, que ses ennemis voulaient faire passer pour bâtard de don Juan Alfonso de Albuquerque.

(2) Mohamed V, roi de Grenade, allie de don Pedro.

(3) *Calonje* ou *calongía*, maison des chanoines.

(4) Ruy Fernández de Fuenmayor, surnommé depuis *El de los Escuderos.*

(5) La prise d'Antequera (prov. de Málaga), en mai 1410,

secours. Elles étaient écrites avec du sang, mais non par manque d'encre. Le Maure qui les portait avait cent vingt ans. Sa barbe était blanche ; son crâne était luisant; il portait sur la tête un turban (1) qui valait un grand prix. La Mauresque qui l'avait brodé était son amie. Un bonnet sur la tête, avec des franges de fine soie. Il montait une jument, car il ne voulait pas de cheval. Il allait seul avec un petit page, pour lui tenir compagnie, non par manque d'écuyers, car il en avait beaucoup en sa maison. On lui dressa sept embuscades avec force cavaliers, mais la jument était légère, et elle échappait à tous. Par les champs d'Archidona il allait criant : « O bon roi, si tu savais ma triste ambassade, tu t'arracherais les cheveux et ta belle barbe ! » Le roi, qui le vit venir, sortit pour le recevoir avec trois cents cavaliers, la fleur du pays mauresque : « Sois le bienvenu, Maure, et que ta venue soit heureuse ! — Qu'Allah te protège, roi, ainsi que toute ta compagnie ! — Dis-moi, quelles nouvelles m'apportes-tu d'Antequera, ma bonne ville ? — Je te les dirai, bon roi, si tu m'assures la vie sauve. — Je te l'assure, si tu n'as point commis trahison. — Qu'Allah ne permette jamais que je fasse si grande félonie ! Mais sache ta royale Altesse ce que déjà tu devrais savoir, que cette ville d'Antequera se voit grandement pressée, et que l'infant don Fer-

eut un grand retentissement à cette époque. Archidona, citée plus loin, est à peu de distance de cette ville, sur la route de Grenade.

(1) *Toca llevaba tocada.* Sur la *toca* cf. Rom. 90 [Wolf] : « *una toca en su cabeza, que nueve vueltas le daba, los cabos eran de oro, de oro y seda de Granada,* — un turban sur sa tête, qui faisait neuf tours ; les franges en étaient d'or, d'or et de soie de Grenade. » — La *toca* ici paraît s'enrouler autour de l'*alhaleme* ou coiffe.

nando (1) la tient assiégée. Il l'assaille furieusement, sans répit ni jour ni nuit. Pour nourriture, tes Maures mangent du cuir de bœuf bouilli. Bon roi, si tu ne la secours, bientôt elle sera perdue. » — Le roi, en entendant cela, était anéanti de chagrin. Avec de grandes démonstrations de douleur, il verse des larmes abondantes; il déchire ses vêtements, tant était grand son désespoir. Personne ne le consolait, car il ne voulait point l'être. Mais plus tard, quand il fut revenu à lui, il s'écriait à haute voix : « Sonnez mes clairons, mes trompettes d'argent fin ! Réunissez mes cavaliers, tous ceux de mon royaume, qu'ils aillent, avec mes deux frères (2), à Archidona, ma bonne ville, pour secourir Antequera, la clef de mes États. » — Anisi, sur cet appel, se réunit force gent mauresque ; à quatre-vingt mille fantassins monta le secours envoyé, avec cinq mille cavaliers, les meilleurs qu'il avait. Près de la Bouche-de-l'Anesse (3) il établit son quartier général, en vue de celui de l'Infant, lequel prenait déjà ses dispositions, confiant dans la grande victoire que Dieu allait lui donner sur cet ennemi. Sa troupe était bien disposée. Ce fut le jour de la Saint-Jean que se donna cette bataille (4), si vaillamment livrée par les nôtres que pour cent vingt morts ils tuèrent quinze mille ennemis. Après cette bataille, la ville fut battue par les bombardes, les machines, et un grand château de bois, grâce auquel les tours qui la défendaient furent conquises. Alors les Maures livrèrent l'alcazar, à condition que

(1) Régent du royaume pour son neveu, D. Juan II. Il fut dès lors connu sous le nom de Fernando *El de Antequera*, et devint bientôt roi d'Aragon, par le compromis de Caspe.

(2) Sidi Ali et Sidi Ahmed.

(3) *La Boca del Asna*, lieu-dit qui m'est inconnu.

(4) En réalité le 10 mai 1410.

l'Infant les enverrait libres avec leurs biens dans la ville d'Archidona, ce qui s'accomplit entièrement. Et ainsi fut gagnée Antequera, à la gloire de sainte Marie!

Cancionero d'Anvers.

40. — Romance d'Abenámar (1).

[*Abenámar, Abenámar...*]

« Abenámar, Abenámar, Maure de la Morérie, le jour où tu naquis il y eut de grands prodiges. La mer était calme, la lune était en son plein ; Maure qui naît sous un tel signe ne doit pas mentir. » Alors répondit le Maure ; écoutez ce qu'il dit : « Je te dirai la vérité, seigneur, dût-il m'en coûter la vie, car je suis fils d'un Maure et d'une captive chrétienne. Quand j'étais enfant et petit, ma mère me le disait, de ne point faire de mensonge, car c'est grande vilenie. C'est pourquoi, interroge, roi : je te dirai la vérité. — Je te suis reconnaissant, Abenámar, de ta courtoisie. Quels sont ces châteaux ? Qu'ils sont hauts et comme ils brillent ! — C'est l'Alhambra, seigneur, et l'autre, la mosquée ; les autres, les Alijares (2), travaillés à merveille. Le Maure qui les construisait gagnait cent doubles par jour, et le jour où

(1) La tradition populaire veut que le matin même de la victoire de la Higueruela (1er juillet 1431), le prince grenadin Jusef Aben Alhamar montra, d'une colline de la Sierra Elvira, au roi D. Juan II, son allié, le panorama de Grenade. En réalité, l'entrevue du roi et d'Aben Almaul (plus tard Yuçuf IV) eut lieu le mercredi 27 juin 1431. C'est elle qui donna lieu à ce précieux romance.

(2) La grande mosquée, de même que les Alijares, ont disparu, mais le Généralife et les Tours Vermeilles existent encore.

il ne travaillait point, il en perdait tout autant. Cet autre, c'est le Généralife, jardin qui n'a point son pareil, et celui-là, les Tours Vermeilles, château de grand prix. » Alors parla le roi don Juan ; écoutez bien ce qu'il disait : « Si tu voulais, Grenade, je me marierais avec toi. Je te donnerais en arrhes et en dot Cordoue et Séville. — Je suis mariée, roi don Juan, je suis mariée, et non pas veuve. Le Maure qui me possède me veut grand bien (1) ».

PÉREZ DE HITA, *Historia de los Bandos*, etc.

41. — Romance d'Alora (2).

[*Alora, la bien cercada...*]

Alora, la ville aux forts remparts, toi qui es assise au bord de la rivière (3), le capitaine t'investit, un dimanche matin : de fantassins et d'hommes d'armes son camp était bien garni ; avec sa forte artillerie il te fit une brèche. Vous auriez vu Maures et Mauresques s'enfuir tous au château. Les Mauresques portaient leurs vêtements, les Maures la farine et le blé, les petites Mauresques de quinze ans portaient l'or fin et les petits Mauricots les raisins secs et les figues. Au-dessus de la muraille flottait leur étendard déployé. Entre deux

(1) On sait que ce romance a été traduit librement par Chateaubriand, dans *le Dernier Abencérage.*

(2) Alora, près de Málaga, fut assiégée en mai 1434, par l'*adelantado*, ou capitaine de la frontière, Diego Gómez de Ribera, qui y mourut. Juan de Mena (*Labeinto*, str. 190) fait allusion aux chansons populaires sur cet événement, et joue sur le mot d'*adelantado*, qui a le sens qu'avait jadis chez nous le mot de *marquis.*

(3) Le Guadalhorce.

créneaux était resté un Maure, avec une arbalète armée et un carreau qu'il y avait mis. Il criait à haute voix, et tous l'entendaient : « Trêve, trêve, capitaine ! Le château se rend à toi ! » Le capitaine lève sa visière, pour voir qui parlait ainsi. L'autre lui décoche sa flèche au front : elle ressortit par la nuque. Pablo le dégagea des rênes, Jacobillo (1) le prit entre les bras. Ils avaient été tous les deux en sa maison depuis leur enfance. Ils le portèrent aux médecins pour voir s'ils le sauveraient. Aux premiers mots, en guise de testament, il leur dit qu'il se recommandait à Dieu, et, sur ce, il rendit l'âme.

Manuscrit du XVIe *siècle.*

42. — Romance du roi maure qui perdit Alhama (2).

[*Paseábase el rey moro...*]

Le roi maure (3) se promenait par la ville de Grenade, depuis la porte d'Elvira jusqu'à celle de Vivarambla. — Hélas ! mon Alhama ! — Une lettre lui arriva, annonçant

(1) Deux serviteurs de l'*adelantado.*

(2) Alhama, dans la plaine ou *Vega* de Grenade, au sud-ouest de cette ville, fut prise le 28 février 1482. Selon Pérez de Hita, ce romance aurait été primitivement un thrène arabe, si douloureux pour les Maures qu'il fut interdit de le chanter. Peut-être en a-t-il survécu le refrain : *Ay de mi Alhama !* En revanche, *les jeux sanglants de Mars* sont évidemment d'un poète érudit. Dans une *serranilla* ou villanelle andalouse, anterieure à la prise de Grenade, on trouve également, après chaque dizain, un refrain analogue : *Si! ganada es Antequera !*

(3) Le sultan Muley Hacen.

qu'Alhama était prise. Il jeta la lettre au feu, et tua le messager. — Hélas! mon Alhama! — Il descend de sa mule et monte à cheval. Par la côte du Zacatin il monta à l'Alhambra. — Hélas ! mon Alhama ! — A peine fut-il à l'Alhambra, qu'aussitôt il ordonnait de sonner ses trompettes et ses clairons d'argent. — Hélas ! mon Alhama ! — Et ordonnait que les tambours appelassent en hâte aux armes, afin que ses Maures l'entendissent, ceux de la plaine et ceux de Grenade. — Hélas! mon Alhama ! — Les Maures, en entendant la trompette qui les appelle aux sanglants combats de Mars, un à un, deux à deux, se réunissent en grande armée. — Hélas! mon Alhama ! — Alors parla un vieux Maure; il s'exprima ainsi : « Pourquoi nous convoques-tu, roi, pourquoi cet appel? » — Hélas! mon Alhama ! — « Il faut que vous sachiez, mes amis, une nouvelle malheureuse : d'audacieux Chrétiens nous ont enlevé Alhama. » — Hélas ! mon Alhama ! — Alors parla un alfaquí (1), à la barbe rude et blanche : « Tu le mérites bien, bon roi ! Bon roi, tu l'auras bien mérité. » — Hélas ! mon Alhama! — « Tu as massacré les Abencérages, qui étaient la fleur de Grenade. Tu as accueilli les renégats (2) de Cordoue la renommée. » — Hélas! mon Alhama ! — « Pour cela tu mérites, roi, double peine, que tu te perdes, toi et le royaume, et qu ici se perde Grenade. » — Hélas! mon Alhama!

Cancionero d'Anvers.

(1) Un prêtre maure.

(2) Les Venegas, qui étaient d'origine chrétienne et ennemi des Abencérages.

43. — Romance du Maître de Calatrava (1).

[*Ay Dios, qué buen caballero...*]

Ah Dieu! quel bon chevalier que le Maître de Calatrava! Oh! comme il court bien contre les Maures par la *Vega* de Grenade, avec trois cents chevaliers, tous portant la croix rouge depuis la porte du Pin (2) jusqu'à la sierra Nevada! Contre cette porte d'Elvira, il jeta sa lance ; la porte était de fer : elle fut percée de part en part et nul Maure assez vaillant ne se présenta pour lui demander raison. Albayaldos (3) l'apprend dans ses terres où il était : il arme caravelles et galères et par mer conduit une grande armée. Le roi Chico (4) de Grenade sort à sa rencontre : « Soyez le bienvenu,

(1) Selon Menéndez Pelayo (*Antol.* XII, p. 216 ; mais cette hypothèse est aujourd'hui abandonnée), il s'agirait de D. Rodrigo Téllez Girón (1466-82), fils de D. Pedro, également grand maître de Calatrava.

(2) Une autre version (Wolf, n. 88) dit : *Desde la puerta de Elvira..*, une autre : *Desde la puerta de Quiros.* (*Ibid.*, nº 88 *b.*), une dernière enfin : *Desde la puente de Pinos...* (*Ibid.*, nº 89), c'est-à-dire Pinos Puente, actuellement station près de Grenade. Je suppose que c'est ce *puente de Pinos*, devenu *Fuente del Pino,* qui apparait dans le *Dernier des Abencérages*, comme le lieu de la rencontre entre le Grand Maître et Albayaldos. Je n'ai d'ailleurs pas trouvé trace de la porte *du Pin,* mais il a pu y avoir à Grenade une porte de Pinos. Et c'est peut-être ce qui expliquerait la variante de 88 *b* : *Las puertas eran de pino...* (et non *de fer*), ce qui rabaisserait singulièrement l'exploit du Grand Maître.

(3) Personnage inconnu dans l'histoire.

(4) Abou-Abdallah (Boabdil), connu sous le surnom de *el rey chico,* ou le petit roi.

Albayaldos; que votre arrivée soit heureuse! Si vous venez gagner une solde, je vous la donnerai double, et si vous venez chercher femme, je vous en donnerai une très belle. — Merci, bon roi, pour une faveur si grande; mais je ne viens pas pour une femme, car la mienne me suffit; je viens parce qu'on m'a dit, là-bas où j'etais, que ce maudit Maître tient Grenade assiégée, et, pour te servir, bon roi, j'amène toute cette armée. —C'est vrai, répondit le roi Maure, on t'a dit la vérité: il n'est point de Maure par ici qui l'attende face à face, sauf le brave Escado (1), qui était gouverneur d'Alhama, et pour une fois qu'il sortit contre lui il en coûta cher à Grenade! il avait avec lui vingt mille hommes et pas un ne revint. Et lui, sur sa jument, s'échappa grièvement blessé. — Oh! malheur à Mahomet, là où l'on dit qu'il était, lorsqu'un frère à scapulaire (2) jeta sa lance dans Grenade. Si tu me donnais, bon roi, les braves soldats dont tu disposes, les cavaliers de Jaen, les fantassins de ta maison, ce maudit Maître, je te l'amènerais à Grenade. — Tais-toi, tais-toi, Albayaldos; ne parle pas ainsi, dit un Maure, car le Maître est redoutable dans les batailles, et s'il te rencontre en campagne, il te fera trembler la barbe. » Albayaldos lui fit une

(1) *Benecendo* (ou *Ben Ecendo*) dans Timoneda. J'ignore quel est ce personnage. Les romances d'Alhama ne nomment pas le gouverneur ou *alcaïde* qui perdit la ville. D'ailleurs, il semble que nous nous trouvions en présence de deux personnages différents, car le romance *Moro alcaïde* (Wolf, 84 *a*) dit que la ville fut prise tandis que l'alcaïde était à Antequera, aux noces de sa sœur, et ne parle pas de la bataille à laquelle celui-ci fait allusion.

(2) *Fraile capilludo* (lire *freile* ou *freire*). Les chevaliers des Ordres militaires, dits *freiles*, portaient une sorte de scapulaire (*capilleta*, selon Durán).

réponse injurieuse : « Si ce n'était pour le roi, je te donnerais un soufflet! » — « Ce soufflet, Maure, serait bien vengé, car j'ai trois fils gouverneurs. J'ai l'un à Guadix, l'autre à Baza (1) et le troisième à Lorca (2), cette ville très renommée. A moi, parce que je suis vieux, l'on m'a donné Alhama. Vois par là, chien Maure, si je serais bien vengé de ton soufflet. » — Le bon roi les mit en paix, et personne ne dit mot, sauf Albayaldos, qui demanda permission d'accomplir sa promesse avec sa seule troupe. Par les champs de Jaen, il enlevait tous les troupeaux, force vaches, force brebis, avec le pâtre qui les gardait, beaucoup de jeunes chrétiens, beaucoup de jolies chrétiennes. Au passage d'une rivière, au bord de l'eau, un berger lui échappa, de ceux qu'il menait prisonniers. Aux portes de Jaen celui-ci criait au Maître : « Où donc es-tu, Maître? Qu'est devenue ta noble compagnie? Aujourd'hui tu perds toute ta gloire, et Albayaldos se la gagne. » Le Maître l'a entendu, du palais où il était : « Tais-toi, tais-toi, berger, ne parle pas ainsi, car si je perds ma gloire aujourd'hui, demain je la regagnerai. Aux armes, mes chevaliers! que tout homme s'élance aux armes! » — Quand il fut en rase campagne, il encourageait les siens. A la descente d'une vallée, par-dessus une colline, il vit s'avancer Albayaldos. Le Maître, à cette vue, parla de la sorte : « Sus à eux, mes chevaliers! que pas un ne nous échappe! » Il éperonne son cheval et serre fortement sa lance. Le premier qu'il trouva il l'étendit mort. Au milieu de cette mêlée il rencontra Albayaldos. Sous le

(1) Baza ne fut conquise que le 4 décembre 1489. La musique nous a conservé un beau romance sur ce siège. Voy. le nº 330 du *Cancionero musical* de Barbieri.

(2) Lorca n'était plus aux Maures. Peut-être faut-il lire ici *Loja*, dont le fameux Aliatar fut alcaïde.

coup violent du Maître, Albayaldos s'évanouit. Il tombe mort de son cheval et ce fut ainsi qu'il termina sa vie. Quand les siens virent cela, chacun se mit à fuir.

Manuscrit du XVI*e siècle.*

44. — Romance du soupir du Maure (1).

[*Desde una cuesta muy alta...*]

Du haut d'une côte très élevée, Grenade apparaissait aux yeux. [Boabdil] se retourna pour contempler Grenade, et parla de la sorte : « O Grenade illustre, ma consolation et ma joie ! O mon haut Albaïcin, et ma riche Alcaycería (2). O mon Alhambra, mes Alijares, ma Mosquée si précieuse ! mes bains, mes jardins, mes ruisseaux, où j'aimais me délasser ! Qui m'a séparé de vous que je ne reverrai plus jamais ? Maintenant je te contemple de loin, ô ma cité ! mais bientôt je ne te verrai plus, car je m'éloigne de toi. O roue de la fortune, bien fol est qui se fie à toi ! Car hier j'étais un roi renommé, et aujourd'hui je n'ai plus rien à moi ! » Sans cesse, en son triste cœur, il pleurait sa couardise, et en parlant ainsi, il tombait défaillant. Sa mère (3) avait pris les devants avec le reste des cavaliers. En voyant le cortège arrêté, la reine fit halte, et, ne sachant ce qui se passait, en demanda la cause. Un vieux Maure lui répondit, res-

(1) On connaît la tradition de l'adieu de Boabdil à Grenade, lorsqu'il l'aperçut pour la dernière fois, d'un tournant de la route de l'Alpujarra, encore nommé *El suspiro del Moro.*

(2) L'ancien bazar mauresque, ou *alcaïcería*, incendié en 1483.

(3) Aïxa, femme de Muley Aboul Hassan, supplantée par l'esclave Zoraïda (Isabel de Solis).

pectueux et courtois : « Ton fils pleure Grenade, et le chagrin l'afflige. » — La reine mère répondit, et s'exprima de la sorte : « Il est juste que comme une femme il pleure en mortelle douleur celui qui, comme chevalier, n'a point défendu son royaume. »

Pliego suelto du XVIe siècle, de la Bibliothèque de Cracovie, cité par Menéndez Pelayo.

45. — *Romance de don Alonso de Aguilar* (1).

[*Estando el rey don Fernando...*]

Le roi don Fernando était à la conquête de Grenade, avec de vaillants capitaines de la noblesse d'Espagne, tous armés de riches et fortes armures. Le roi les mande dans sa tente un lundi au matin. Quand il les vit réunis, il leur parla de la sorte : « Quel sera le chevalier qui, pour accroître son renom et montrer sa grande vaillance, gravira la sierra demain ? » Ils se regardent l'un l'autre, mais personne ne répond, car l'entreprise est périlleuse, et beaucoup plus encore le retour. De la peur qu'ils ont la barbe leur en tremble. Don Alonso se

(1) M. Pidal (*Rev. de Filol. esp.*, t. II, 4, 1915) a montré comment ce romance, rappelant un fait d'armes du 18 mai 1501, fut confondu par les *romancistas* avec un autre sur la rencontre survenue, en 1448, en un autre point de la sierra Bermeja et dont deux capitaines, Sayavedra et Ordiales, avaient été les héros. Ce dernier fait inspira le romance *Río Verde, rio verde....* Cette confusion explique la contamination des textes. — On connaît d'autre part l'elégie (ce n'est pas un romance : Hélas ! Sierra Bermeja, Pour mon malheur je t'ai connue...) que l'on chantait « sur l'air des Commandeurs de Cordoue ».

leva, celui que l'on nomme d'Aguilar (1) : « Moi, bon roi, je monterai là-haut : dès maintenant je m'y engage. Une entreprise telle que celle-là m'était réservée, à moi. Je veux mourir, ou vaincre cette gent payenne. Et si Dieu me conserve la vie, l'injure sera vengée. » Il s'arma aussitôt en présence du roi, de ses armes précieuses, s'élança sur un grand cheval, embrassa son écu, et prit en sa main une grosse lance à deux fers (2). Don Alonso

(1) Frère aîné de Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine.

(2) Qu'était-ce au juste que cette « lance à deux fers » ? M. Ducamin (*Rom. escog.*, p. 55, note 2) entend par là une lance avec fer de rechange, que l'on portait dans un étui. Je crois plutôt qu'il s'agit d'une lance ferrée par les deux bouts. La pointe inférieure servait soit à ficher la lance en terre (*Hinquedes la lanza en tierra... Rom. de las señas del esposo*), soit à achever l'adversaire blessé, sans être obligé de revenir sur lui, manœuvre difficile avec des lances d'une telle longueur (*Lleva una lanza con dos fierros, Qu'al que hiere luego mata... Chanson de Si ! ganada es Antequera*). Abindarraez, dans la nouvelle faussement attribuée à Villegas, a aussi une lance à deux fers, et Lope de Vega explique (dans *El Remedio de la desdicha*, v. 1497) : *Una lanza de dos hierros, Que los estremos se igualen,* c'est-à-dire dont les extrémités sont égales. Un autre Maure des romances, Azarque, le Grenadin (DURAN, I, n. 22), a de même *Una lanza con dos hierros, Entrambos de agudo temple*, l'un et l'autre très pointus. — On s'en servait, même dans les jeux de cañas : « *Pondré en la lanza dos hierros : el uno tocará siempre el arena, barriéndola en la carrera con las banderetas verdes, y el otro tendrá atravesado par la mitad del cuerpo un Cupido desnudo* » (*Prado de Valencia,* II, p. 143, ed. H. Mérimée). Grenade était renommée pour la trempe des fers de lance ; aussi la lance à deux fers apparaît-elle souvent dans les romances mauresques. M. le baron de la Vega de Hoz (*Glosario de voces de armeria,* 1912, p. 592)

s'en va plein de vaillance. Sa force inspirait la terreur. Avec lui marchent ses chevaliers, toute sa noble compagnie. Entre Maures et Chrétiens s'engage une cruelle bataille. Les Maures, qui sont nombreux, malmènent les Chrétiens. Ceux-ci fuient sur un plateau. Don Alonso les admoneste et les interpelle de la sorte : « Revenez, revenez, chevaliers, revenez à la bataille ! Bien qu'ils soient nombreux, couard est celui qui faiblit. Souvenez-vous de la grande valeur des gens de Castille. Mieux vaut mourir ici, les armes à la main, que de vivre sans honneur une vie honteuse. En mourant nous vivrons, car notre los vivra ; si la vie finit bientôt, l'honneur survit longtemps. » En entendant ces paroles, tous reprenaient grand courage : ils moururent en vaillants : pas un seul n'en réchappa vivant. Seul demeure don Alonso, qui, brandissant sa lance, se jette parmi les Maures avec une rage toujours croissante. Il en tue beaucoup, il en blesse d'autres grièvement. Les Maures font cercle autour de lui avec des cris et des clameurs. Il a tué tant de Maures que leurs corps lui font un rempart. Ils l'entourent de tous côtés, et lui font de mortelles blessures. Il a le corps transpercé de sept coups de lance. Don Alonso gît à terre, mort : son sang arrose le sol. Il y avait là, toute en larmes, une captive chrétienne, qui, lorsqu'il était tout petit, l'avait nourri de son lait. Elle se tenait près du corps, se déchirant le visage et, à force de pleurer, elle tombe pâmée. Quand elle revint à elle, elle prend don Alonso entre ses bras, baise le corps inanimé, le baigne de ses larmes, tord ses blanches

dit : « Selon les uns, cette lance avait le talon pointu ; selon d'autres, le fer en était renforcé de manière à présenter quatre tranchants ou fils. » Mais cela n'aurait toujours fait qu'un seul fer.

mains, lève les yeux au ciel. Les cris qu'elle poussait fendent les airs: ses plaintes pitoyables percent les cœurs: « Don Alonso, don Alonso! Que Dieu pardonne à ton âme! car les Maures t'ont tué, les Maures de l'Alpujarra (1). Il ne se tient pas pour un vrai Maure, celui qui ne t'a point donné un coup de lance. Que tous pleurent comme moi; qu'ils pleurent ta mort prématurée; que le roi don Fernando te pleure, et ta vie si mal terminée; qu'Aguilar et Montilla (2) pleurent un tel seigneur qu'on leur massacre; que tous les chrétiens pleurent une perte si digne de pitié; que le grand capitaine pleure une perte si cruelle, car il est juste que la mort d'un tel frère lui arrache des gémissements et des plaintes. C'est ta valeur sans mesure qui a causé une telle mort. Que les braves le prennent pour modèle s'ils aspirent à une noble renommée, car il est mort en preux, et non dans les plaisirs, parmi les dames. Il est mort en chevalier, en tuant la gent payenne. » Et en prononçant ces mots elle perd de nouveau connaissance. Survint un vieux Maure, à la barbe longue et blanche: « Qu'Allah ne permette pas, dit-il à haute voix, qu'on te fasse d'autre offense! » Il prit en main son cimeterre, et lui coupa la tête. Il la prit par les cheveux et la porta à son roi, en disant: « Un si bon chevalier, si brave et si renommé, ne doit pas, après sa mort, souffrir nouvel

(1) Quelques romances transportèrent le lieu de la rencontre de la sierra Bermeja à la sierra Nevada et à l'Alpujarra. D'autres la situent plus exactement sur les pentes de la première, au fort de Calalui, à l'ouest du río Verde. Voy. MENDOZA, *Guerre de Grenade*, IV, 9.

(2) Deux villes de la province de Cordoue, à quelques kilomètres l'une de l'autre, et qui appartenaient à la famille des Fernández de Aguilar. A Montilla naquit le grand capitaine.

affront. » Le roi maure, en le voyant, éprouva un grand chagrin. Il manda chercher le corps à l'endroit où il était tombé, et l'envoya au roi Fernando, avec la tête coupée. Le roi se réjouit de recouvrer le cadavre, car s'il est mort en cette rencontre, sa renommée vole en tout lieu.

Pliego suelto du XVI[e] siècle.

II. — ROMANCES HISTORIQUES D'AUTRES PAYS

46. — Romance de la duchesse de Bragance (1).

[*Lunes se decia, lunes...*]

C'était un lundi, oui, un lundi (2), trois heures avant le jour. Le duc de Bragance disputait avec la duchesse. Le duc, plein de colère, disait ainsi : « Vous êtes une traîtresse, duchesse, traîtresse, menteuse et méchante ! Oui, je sais que vous m'avez fait trahison et félonie. — Je ne suis pas traîtresse, duc ; il n'y en a pas eu dans mon lignage. » Mais lui, en entendant cette réponse, mit la main à l'épée. La duchesse, de toutes ses forces, écartait l'arme de ses deux mains « Lâche cette épée, duchesse, elle te couperait les mains ! — Fussent-elles

(1) Selon Wolf et Durán, les acteurs de ce drame seraient D. Juan de Portugal, duc de Bragance, fils du roi D. Pedro et d'Inès de Castro, et sa femme doña Maria Téllez, que le premier assassina effectivement, à l'instigation de doña Léonor, la propre sœur de María. — M. Menéndez Pelayo, au contraire, assure qu'il est ici question de doña Léonor de Mendoza (fille de D. Juan de Guzmán, duc de Medina Sidonia) et de D. Jaime, duc de Bragance, qui, par jalousie, tua sa femme, en 1513.

(2) On sait qu'en Espagne le lundi, et surtout le mardi, passaient, comme chez nous le vendredi, pour des jours de mauvais augure, *dias aciagos*. Cf. A. Castro, notes aux vers 25 et 32 de son édition de *Cada cual lo que le toca*, de Rojas Zorrilla.

coupées, duc, il ne m'importe nullement. Et d'ailleurs, voyez le sang qui teint ma chemise. Au secours, mes chevaliers! Au secours, par courtoisie! » — Personne ne bougea de ceux dont elle demande l'aide, car ils étaient tous Portugais, et nul ne l'entendait, sauf un petit page, qui la servait à table. « Lâche la duchesse, duc, car elle ne t'a rien fait! » — Le duc, furieux, poursuit le page et lui coupe la tête, quoiqu'il ne le méritât pas. Le duc revient vers la duchesse et l'apostrophe de nouveau : « Vous mourrez, duchesse, avant que le jour ne soit arrivé. — Je suis entre tes mains, duc, fais de moi ce qu'il te plaît. J'ai un père et des frères qui te réclameront justice, et quoiqu'ils soient en Espagne, ils en seront bien informés. — Point de menaces, duchesse! Je m'entendrai avec eux. — Laissez-moi me confesser, duc, et mettre en ordre mon âme! — Confessez-vous à Dieu, duchesse, à Dieu et à sainte Marie. — Voyez, duc, ces petits enfants, qu'il y a entre vous et moi. — Ne les pleurez pas davantage, duchesse, je les élèverai moi-même. » Le duc brandit son épée, et frappa la duchesse; il l'atteignit à la tête; elle tomba morte à ses pieds. Quand il la vit morte, et qu'il tourna la tête, il vit que ses deux petits enfants (1) étaient là, dans le lit où il couchait lui-même, qui riaient et jouaient à qui mieux mieux avec leurs jouets. Quand il les vit jouer ainsi, il poussa de tristes plaintes et, les larmes aux yeux, il leur parlait et leur disait : « Mes fils, vous voilà donc sans mère, et c'est moi qui l'ai tuée! Je l'ai tuée sans qu'elle le méritât, dans la fureur où j'étais (2). Où iras-tu, mal-

(1) D. Teodosio et doña Isabel, si l'on accepte la thèse de Menéndez Pelayo.

(2) « Le caractère du duc était singulier, plein de contra-

heureux duc? Et que sera ta vie? Comment Dieu te pardonnerait-il si grand péché? (1).

TIMONEDA, *Rosa española.*

47. — *Romance du prince de Portugal* (2).

[*¡ Ay, ay, ay! qué fuertes penas...*]

Ay, ay, ay! quel grand chagrin! ay, ay, ay! quelle grande douleur! La reine conversait, dans son palais royal, avec l'infante de Castille, princesse de Portugal. — Ay, ay! etc... — Alors arriva un chevalier qui pleurait à chaudes larmes. « Je vous apporte une nouvelle, Madame, douloureuse à dire ! — Ay, ay ! etc... — Ay! Elle ne vient point d'un royaume étranger, elle est d'ici, de Portugal : votre prince, Madame, votre prince royal... — Ay, ay! etc. — est tombé de cheval, et va rendre l'âme. Si vous voulez le voir vivant, il n'y a pas de temps à perdre! — Ay, ay !... etc. — Là se trouve le roi son père, qui est tout désespéré. Toutes les dames

dictions et d'inconséquences. » Fernando PALHA, cité par MENÉNDEZ PELAYO.

(1) En réalité, il se remaria, sept ans après, avec doña Juana de Mendoza.

(2) Le prince de Portugal, Alfonso, qui avait épousé doña Isabel, fille ainée des Rois Catholiques, mourut à seize ans, d'une chute de cheval, en 1491. Selon Milá et Pidal, ce romance est une forme abrégée et popularisée du romance composé par Fray Ambrosio Montesino (*Cancionero espiritual*, 1508). La musique de ces vers devint très populaire. Elle nous a été conservée par un manuscrit de Paris, publié par Gaston Paris, avec la notation de A. Gevaert, dans *Chansons du* XVe *siècle*, Paris, 1875. — Cf. *Rev. de Filol. espan.*, 1918, cuad. 2°, articles de Rafael Mitjana, et note de Federico Ruiz Morcuende.

pleurent, les mariées et les demoiselles. Ay, ay! quel grand chagrin! ay, ay! quelle grande douleur!

[Publié par G. PARIS, *Romania*, nº 3, p. 373.]

48. — *Romance de la reine de Naples* (1).

[*La triste reina de Nápoles...*]

La triste reine de Naples s'en va seule, sans compagnie. Elle s'en va, pleurant et criant, où elle puisse conter ses malheurs. « Ah! si j'aimais la tristesse, si je haïssais la joie! Mes yeux savent tout ce que j'ai versé de larmes! J'ai pleuré le roi, mon mari, ce que j'aimais le plus au monde. J'ai pleuré le prince don Pedro, qui était la fleur de Castille. J'ai versé pleurs sur pleurs, sans trouver de consolation un seul jour. Et tandis que j'étais à pleurer ainsi, il me vint la nouvelle que ce bon roi de France me réclamait mon royaume. Je montai à une tour, la plus haute que je trouvai. Je vis venir sept galères, qui accouraient à mon secours. Avec elles venait un chevalier, l'almirante de Castille. Bienvenu sois-tu, chevalier, bénie soit ta venue! »

Cancionero de Romances.

(1) Des trois versions de ce romance, nous choisissons celle qui nous paraît la plus ancienne. Sur le sujet, voy. Benedetto CROCE, *La Corte delle tristi regine a Napoli* (1894). Il s'agit de Jeanne d'Aragon, sœur de Fernando de Aragon, le Roi Catholique, et femme de Fernando I de Naples. Au lieu de *Príncipe don Pedro*, une autre version porte : *Principe don Juan*, fils des Rois Catholiques mort en 1497. Le roi de France est Charles VIII, prétendant au trône de Naples, et le chevalier envoyé au secours de la reine est Gonzalo de Córdoba, le grand capitaine. Il semble bien que cette version, d'inspiration plutôt populaire, soit d'une date assez rapprochée des événements.

III. — ROMANCES CARLOVINGIENS ET CHEVALERESQUES

49. — Romance du roi Marsin, ou de Roncevaux (1).

[*Ya comienzan los Franceses...*]

Déjà commencent les Français à lutter avec les Maures, et les Maures étaient si nombreux qu'ils ne les laissaient pas souffler. Alors parla Baldovinos ; écoutez bien ce qu'il va dire : « Hélas, mon compagnon don Beltran (2), la bataille tourne mal pour nous ; plutôt de soif que de faim, je suis sur le point de rendre l'âme à Dieu ; mon cheval est fatigué, et plus encore mon bras qui tient l'épée. Demandons à don Roldan qu'il sonne une bonne fois le cor ; l'empereur l'entendra, qui passe les ports d'Espagne. Car mieux vaut son secours que tous nos efforts. » Don Roldan l'entendit, de la mêlée où il se trouvait. « Ne me le demandez point, mes cousins,

(1) Ce romance n'était connu jusqu'ici que par un court fragment (*Primavera*, n° 183). Comparé avec la *Chanson de Roland*, et le *Roncesvalles*, publié par M. Pidal (*Rev. de Filología*, t. IV, 1917, liv. 2), il peut servir à montrer les relations entre l'épopée (française et espagnole) et le *Romancero*. — Selon M. Pidal, il dériverait d'un poème espagnol très analogue au *Roncesvalles* d'une part, et au remaniement rimé du *Roland* de Châteauroux et Venise, VII.

(2) Beaudouin et Bertrand ne figurent pas dans le *Roland* français.

car on me l'a déjà demandé (1) ; demandez-le plutôt à don Renaldos, pour qu'il ne me le reproche pas ; qu'il ne me le reproche point en ville, ni non plus en France, ni à la cour de l'empereur, assis à sa table ; car je préférerais être mort que souffrir un tel affront. » Don Renaldos l'entendit, qui était en pleine mêlée. Il se mit à dire les paroles que voici : « Oh ! malheur aux Français de France la patrie, qui pour si peu de Maures veulent faire sonner le cor ! Si la fureur me prend qui a coutume de me prendre, de tous ceux-ci et d'autant d'autres encore, je ne donnerai pas seulement un fétu. » Sur ce, la fureur le prend qui le prenait d'ordinaire : il entre au milieu des Maures, comme le moissonneur par les blés. Il abat les têtes, comme poires d'un poirier. En amont de Roncevaux les Maures s'en vont fuyant. Alors survient un chien de Maure, que sa mère enfanta en la male heure. « A la rescousse, Maures, à la rescousse (2) ! et que la rage vous emporte ! Vous êtes cent contre un, et vous fuyez devant eux. Oh ! malheur au roi Marsin, qui vous fait donner la solde ; malheur à la reine mauresque qui vous la fait payer ; malheur à vous, Maures, qui venez la gagner ! » Quand les Maures ouïrent cela, ils firent de nouveau volte-face, et après maintes charges et retraites, les Français s'en vont fuyant. De son mieux les encourage l'archevêque Turpin : « Retournez, Français, retournez au combat avec courage. Mieux vaut mourir avec honneur, que vivre déshonorés (3). » — Maintenant les Français reviennent avec courage au combat. Ils massacrent tant de Maures qu'on ne saurait

(1) Sans doute Olivier.

(2) Le texte : *alcaria* (algara ?) d'un mot arabe signifiant attaque.

(3) Cf. Chanson de Roland : « *Mielz vueil murir qu'a huntage remaigne.* »

le dire. En amont de Roncevaux le roi Marsin s'en va fuyant, monté sur un zèbre (non qu'il manque de chevaux); du sang qu'il perd les herbes sont teintes. Les cris qu'il pousse s'élèvent jusqu'au ciel. « Je te renie, Mahomet, et de même tout ce que j'ai fait pour toi (1). Je t'ai fait un corps d'argent, des pieds et des mains d'ivoire, et pour te mieux honorer, Mahomet, je te fis une tête d'or. Je t'ai offert soixante mille cavaliers. Ma femme Abrayma (2) la Mauresque t'en offrit trente mille ; ma fille Mataleona (3), quinze mille. De tous ces guerriers, Mahomet, me voici seul ici, et même mon bras droit, Mahomet, je ne l'ai plus : le paladin Roland l'enchanté me l'a coupé. S'il n'eût pas été enchanté, il ne m'aurait pas échappé de la sorte. Eh bien, je m'en irai à Rome, car je veux mourir chrétien. Il sera mon parrain, ce paladin Roland, et c'est cet archevêque Turpin qui me baptisera. — Mais non, pardon ! Mahomet, c'est la douleur qui m'a fait parler. Je ne veux pas aller à Rome : j'aurai soin moi-même de mon salut. »

Manuscrit gothique de la *Bibl. nacional.*
MENÉNDEZ PELAYO. *Antologia*, tome IX, p. 245.

50. — Romance de don Beltrán (4).

[*Por la matanza va el viejo...*]

A travers les cadavres va le vieillard, à travers les cadavres, droit devant lui. Il a les bras fatigués à force

(1) Cf. *Chanson de Roland*, v. 2580-91.

(2) Abrayma mora, Bramimonde dans *Roland.*

(3) Le *Roland* ne connaît qu'un fils de Marsile, nommé Corsaleon.

(4) Épisode de la « quête des morts » de Roncevaux, in-

de retourner les morts. Il a vu tous les Français, mais il n'a pas vu don Beltrán. Sept fois l'on tire au sort qui retournera le chercher, et l'on use trois fois de ruse et quatre fois de méchanceté : les sept fois le sort tomba sur le bon vieillard, son père. Il tourne donc bride, et il revient le chercher, la nuit par les chemins, le jour par les broussailles. A l'entrée d'une prairie au sortir d'un terrain sablonneux, il aperçut un Maure qui veillait près des créneaux. Il l'interpella en arabe, car il savait bien la langue. « Un chevalier aux armes blanches, l'as-tu vu passer par ici ? Si tu le retiens prisonnier, Maure, on t'en donnera son poids d'or, et si tu l'as tué, donne-le-moi pour l'enterrer, car le corps sans l'âme vaut peu d'argent. — Ce chevalier, l'ami, dis-moi, à quoi le connaîtrai-je? — Blanches sont ses armes et son cheval est alezan ; sur la joue droite il a une marque que lui fit, quand il était tout petit, un épervier. — Ce chevalier, l'ami, est étendu mort dans ce pré, les pieds dans l'eau, le corps sur le sable. Il reçut sept coups de lance, qui l'ont percé de part en part. »

Cancionero d'Anvers.

connu du *Roland* français, qui n'a que la quête des pairs (*éd. Stengel*, v. 2177, 59.) Almeida Garret a publié une variante portugaise de ce romance, sur l'authenticité de laquelle Menéndez Pelayo émet quelque doute (*Antol.*, X, 240-41).

51. — *Romance de doña Alda* (1).

[*En Paris está doña Alda...*]

A Paris se trouve doña Alda, l'épouse de don Roland. Trois cents dames sont avec elle qui lui tiennent compagnie. Toutes ont même vêtement, toutes mêmes chaussures ; toutes mangent à la même table et toutes partagent le même pain, sauf doña Alda, qui était leur maîtresse. Cent d'entre elles filent l'or, cent tissent la soie ; les cent autres jouent des instruments, pour délasser doña Alda. Au son des instruments doña Alda s'est endormie. Elle a un songe, un songe de grande tristesse. Elle se réveilla épouvantée, en proie à une peur terrible. Elle poussait de si grands cris qu'on les entendait dans la cité. Alors parlèrent ses demoiselles ; écoutez bien ce qu'elles vont dire : « Qu'est-ce donc, ma dame ? Qui donc vous a fait mal ? — J'ai fait un rêve, mes demoiselles, qui m'a donné grand chagrin. Je me voyais dans la montagne, en un lieu désert ; du haut des monts très élevés je vis un vautour prendre son vol. Derrière lui s'élance un petit aigle qui le presse terriblement. L'autour en grande détresse se réfugia sous mon bliaut ; l'aigle furieux l'en vint tirer. De ses serres il lui arrache les plumes, de son bec il le met en pièces. » Alors parla sa femme de chambre ; écoutez bien ce qu'elle va dire : « Votre songe, ma dame, je puis bien vous l'expliquer :

(1) On connaît le court épisode d'Alde dans le *Roland* (3705 et suiv.). Notre texte provient sans doute du remaniement du *Roland* rimé (Cf. Pidal, *op. cit.*, p. 183 et suiv.). Comparer le romance fragmentaire recueilli à Salonique (dans R. Gil, *Romancero judéo-español*, Rom. LI).

l'autour, c'est votre époux, qui vient d'outre-mer (1); l'aigle, c'est vous-même avec qui il doit se marier, et cette montagne, c'est l'église où l'on doit vous marier. — Si vous dites vrai, ma femme de chambre, je vous le veux payer. » Le jour suivant, au matin, on lui apporte une lettre du dehors : elle était noire par dedans, teinte de sang par dehors : son Roland était mort, à la retraite de Roncevaux.

Cancionero de Romances de 1550.

52 et 53. — Les romances de Gaiferos (2).

I

[*Estábase la condesa...*]

La comtesse était assise sur son estrade, des ciseaux d'or à la main : tout en faisant la toilette de son fils, elle lui adressait des paroles, des paroles de grande tristesse. Ces paroles étaient telles qu'elles faisaient pleurer l'enfant. « Dieu te donne barbe au menton, et te rende vaillant ! Dieu te fasse heureux aux armes, comme le paladin Roland, pour que tu venges, mon

(1) Roland, dans le poème français rimé, est censé être, en ce moment, à guerroyer en Babylonie.

(2) Ce personnage ne serait autre que le fameux duc d'Aquitaine Waifre (Waifarius), d'origine mérovingienne, qui guerroya contre Pépin le Bref et fut tué en 769. Il figure déjà dans le *Roland*, mais sa légende poétique reste obscure. Elle a abouti, en Espagne, à une dizaine de romances (sans compter ceux de Moriana et de Julianesa qui s'y rattachent). Il y est représenté comme l'un des pairs de Charlemagne, neveu de Roland et époux de la belle Mélisandre, qu'il va délivrer de sa captivité à Sansuena, chez les Sarrasins.

fils, la mort de ton père. On l'a tué traîtreusement pour épouser ta mère. On me fit de riches noces, où Dieu ne fut pour rien. On me tailla riches vêtements : la reine n'en a point de tels. » Quoique bien jeune, l'enfant la comprit, et don Gaiferos répondit (écoutez bien ce qu'il va dire) : « Oui, je le demande aussi au Dieu du ciel et à sainte Marie, sa mere. » — Le comte l'avait entendu dans le palais où il était : « Taisez-vous ! Taisez-vous, comtesse ! méchante bouche menteuse ! Ce n'est point moi qui ai tué le comte, et je ne l'ai point fait tuer. Mais tes paroles, comtesse, c'est l'enfant qui me les paiera ! » Il fit venir des écuyers, serviteurs de son père, pour qu'ils emportent l'enfant, qu'ils l'emportent pour le tuer (1). La mort qu'il ordonna de lui donner, c'est pitié de l'entendre : « Coupez-lui le pied qu'on met à l'étrier, la main qui porte le faucon. Enlevez-lui les deux yeux, j'en serai plus rassuré : son doigt et son cœur, apportez-les-moi comme preuves. » — Déjà l'on emmène Gaiferos : on l'emmène pour le tuer. Les écuyers se consultent, car ils en ont pitié : « Que le Dieu du ciel nous assiste, et sainte Marie, sa mere ! Si nous tuons cet enfant, quelle récompense en aurons-nous ? » Ils en étaient là, et ne savaient que faire, lorsqu'ils virent venir une petite chienne de la comtesse mère. Alors parla l'un d'eux ; écoutez ce qu'il va dire : « Tuons cette petite chienne, pour nous mettre à l'abri ; enlevons-lui le cœur et portons-le à Galvan. Coupons le doigt de l'enfant : ce sera une preuve meilleure encore. » Déjà ils ont saisi Gaiferos, pour lui couper le doigt. « Venez ici, Gaiferos, et veuillez nous écouter. Quittez ce pays et n'y reparaissez plus jamais. » Et ils lui mon-

(1) Durán rapproche cette scène d'une scène analogue de la legende de Geneviève de Brabant.

traient le chemin qu'il devait suivre : « Vous irez, de pays en pays, jusqu'à celui qu'habite votre oncle (1). » Gaiferos désespéré s'en va de par le monde ; les écuyers s'en retournent auprès de Galvan. Ils lui remettent le doigt et le cœur, et disent qu'ils l'ont tué. La comtesse, en les entendant, commença à pousser des cris ; elle pleurait de ses yeux et fut sur le point d'expirer. Mais laissons la comtesse au milieu de ses grandes lamentations, et parlons de Gaiferos, du chemin qu'il suit, car de jour et de nuit il ne cesse de cheminer, jusqu'à ce qu'il arriva au pays où se trouvait son oncle. Alors il commença à parler et lui adressa ces mots : « Dieu vous garde, mon oncle ! — Mon neveu, soyez le bien venu ! Quelle est la cause de cette heureuse venue? Veuillez me la conter. — La cause de ma venue est triste et douloureuse. Car Galvan, plein de fureur, avait ordonné de me tuer. Mais ce que je vous demande, mon oncle, ce que je suis venu vous demander, c'est que nous allions venger la mort de votre frère, mon père, que l'on a tué traîtreusement pour que Galvan épousât ma mère. — Rassurez-vous, mon neveu, faites en sorte de vous rassurer, car la mort de mon frère, nous irons la venger. » Ils demeurèrent ainsi deux ans et même plus. Alors Gaiferos prit la parole et commença de la sorte :

Cancionero d'Anvers.

II

[*Vámonos, dijo, mi tío...*]

« Allons-nous-en, dit-il, mon oncle, à Paris, cette ville, déguisés en pèlerins, pour que Galvan ne nous recon-

(1) L'empereur Charlemagne.

naisse pas ; car, s'il nous reconnaissait, il nous ferait tuer. Par-dessus nos vêtements de soie mettons des vêtements de bure ; emportons nos épées pour plus de sécurité. Emportons aussi chacun un bourdon, pour rassurer les gens. » — Déjà nos pèlerins s'en vont ; ils marchent de nuit par les chemins, de jour par les halliers. Allant ainsi de journée en journée, ils arrivent à Paris. Ils trouvent les portes fermées et ne savent par où y entrer. Ils en font sept fois le tour, pour voir s'ils pourront entrer, et, au huitième tour, ils trouvent une poterne. Dès qu'ils se virent à l'intérieur, ils commencent à demander : ils ne demandent point une auberge, ni non plus l'hôpital (1), mais le palais où réside la comtesse. C'est là qu'ils vont demander. Ils virent que la comtesse y était, et commencèrent à lui dire : « Dieu te sauve, comtesse ! — Pélerins, soyez les bienvenus ! — Faites-nous donner l'aumône, par amour et charité ! — Allez avec Dieu, pèlerins ; je ne puis rien vous donner, car le comte m'a défendu d'accueillir les pèlerins. — Faites-nous l'aumône, madame ; le comte n'en saura rien. Puisse-t-on traiter de même Gaiferos au pays où il est ! » Dès qu'elle entendit nommer Gaiferos, elle commença à soupirer. Elle leur fit donner du vin, elle leur fit donner du pain. Ils en étaient là, quand le comte arriva. « Qu'est ceci, comtesse ? Et que faites-vous là ? Ne vous avais-je pas ordonné de ne point accueillir les pèlerins. ? » Il dit, et, levant la main, il lui asséna un coup de poing, qui fit tomber à terre ses dents menues. Alors parlèrent les pèlerins, et ils dirent ainsi : « Certes, pour sa bonne action la comtesse ne mérite point de châtiment. — Vous, les pèlerins, taisez-

(1) Les pèlerins étaient hébergés dans des hospices à eux destinés.

vous, si vous ne voulez avoir aussi votre compte. » — Gaiferos brandit son épée et lui en asséna un coup qui lui fit tomber à terre la tête de dessus ses épaules. Alors parla la comtesse en pleurant et avec grand chagrin. « Qui êtes-vous, pèlerins, qui venez de tuer le comte? » Alors le pèlerin répondit : « Je suis Gaiferos, madame, votre fils légitime! — Cela ne peut-être, non, ce n'est point la vérité, car j'en ai pour preuve le doigt et le cœur. — Le cœur que vous avez n'est point celui d'une personne. Le doigt est bien le mien, vous voyez qu'il me manque ici. » La comtesse, à ces mots, se mit à l'embrasser. Le chagrin qu'elle éprouvait se changea en joie.

Cancionero d'Anvers.

54. — Romance du pèlerin (1).

[*De Mérida sale el palmero...*]

De Mérida sort le pèlerin, de Mérida, cette cité. Il a les pieds nus, les ongles ensanglantés. Il porte une pèlerine en haillons, qui ne vaut pas un réal; par-dessous il en a une autre qui vaut bien une cité, car ni roi ni empereur n'en pourrait avoir une semblable. Il chemine tout droit vers Paris, cette cité ; il ne s'informe point des auberges et moins encore des hospices; il s'informe du palais où vit le roi Carlos. Un portier est à la porte; il se met à lui parler. « Dites-moi, portier, le roi Carlos,

(1) Ce romance, par le fond de l'intrigue et par certains détails, paraît apparenté d'assez près à ceux de Gaiferos. Dans le roman de chevalerie de *Enrrique fi de Oliva*, Enrrique, après avoir épousé Mergeline, fille de l'empereur de Constantinople, revient aussi à Paris, déguisé en pèlerin, et se fait reconnaître par sa mère, fille du roi Pépin.

où est-il? » — Le portier, en le voyant, s'étonne fort qu'un pèlerin si pauvre demande le roi. « Dites-le-moi, seigneur, et ne vous préoccupez point de cela. — Il est à la messe, pèlerin, là-bas, à Saint-Jean de Latran. Un archevêque dit la messe, un cardinal la préside. » En entendant ces mots, le pèlerin s'en va à Saint Jean. La porte franchie, vous verrez ce qu'il va faire. Il salua le Dieu du ciel, et sainte Marie, sa mère; il salua l'archevêque, il salua le cardinal, parce qu'il disait la messe, et non parce qu'il méritait plus. Il salua l'empereur et sa couronne royale. Il salua les douze, qui mangent à la même table. Il ne salua pas Olivier, ni non plus don Roldan, parce qu'un neveu qu'ils ont est au pouvoir des Maures, et que, pouvant le faire, ils ne vont pas le délivrer. Dès qu'Olivier s'en aperçoit et dès que s'en aperçoit Roldan, ils tirent tous les deux leurs épées et s'élancent sur le pèlerin. Le pèlerin, avec son bourdon, se défendait de son mieux. Alors parla le bon roi; écoutez bien ce qu'il va dire :

« Paix! paix! Olivier! paix! paix! don Roldan! Ou ce pèlerin est fou, ou il descend de sang royal. » Il le prit par la main et se mit à lui parler. « Dis-moi, le pèlerin, dis-moi la vérité, en quelle année et en quel mois as-tu passé la mer? — Au mois de mai, seigneur, je l'ai passée. Car j'étais un jour au bord de la mer, dans le jardin de mon père, pour m'y délasser. Les Maures m'enlevèrent et me transportèrent outre-mer. Ils me présentèrent à l'infante de Sansueña (1). Dès qu'elle me vit, l'infante s'enamoura de moi. La vie que je menai, roi, je vous la veux conter. Je mangeais à sa table, je dormais dans son lit. » — Alors parla le roi;

(1) La Sajonia, de la Chanson des Saxons, a été assimilée par les jongleurs espagnols à Zaragoza. Cf. *Quijote*, II, 26.

écoutez bien ce qu'il dit : « Une captivité comme la tienne, qui ne s'en accommoderait ? Dis-moi, le petit pèlerin, si j'allais, moi, la conquérir ? — N'y allez pas, le bon roi ; bon roi, n'y allez point ! Car Mérida est très forte ; elle se défendra bien contre vous. Elle a trois cents châteaux, c'est chose admirable, et le moindre d'entre eux se défendra bien contre vous. » — Alors parla Olivier, alors parla don Roldan : « Il ment, seigneur, le pèlerin; il ment, et ne dit pas la vérité ; car à Mérida il n'y a pas cent châteaux, ni même nonante, à mon avis, et ceux que Mérida peut avoir, il n'est personne pour les défendre ; ils n'ont point de seigneur et point de défenseurs. » Dès qu'il entendit cela, le pèlerin, ému de grande colère, leva sa main droite et donna un soufflet à Roldan. Alors parla le roi, furieux et très irrité. « Saisissez-le, mes justiciers, afin de le mettre à mort. » Au pied même du gibet, le pèlerin se mit à dire : « Malheur à toi, roi Carlos ! Dieu te veuille punir, car, pour un fils que tu as, tu le fais pendre. » La reine l'entendit : elle se mit à le considérer. « Lâchez-le, justicier, n'allez point lui faire de mal ; s'il est mon fils, nous allons bien le voir, car sur un côté du corps il a une tache très notable. » Aussitôt, on le saisit, on le conduit à la reine ; on lui enlève une pèlerine, qui ne valait pas un réal ; on lui en enlève une autre, qui valait une cité. On reconnaît l'infant, on reconnaît la tache. Les fêtes qui se firent, il n'est personne qui puisse les conter.

*Cancionero d'*Anvers.

55 et 56. — Romances de Moriana (1).

I

[Moriana en un castillo...]

Moriana dans un château joue avec le Maure Galvan. Ils jouent ensemble au trictrac pour se mieux distraire. Chaque fois que le Maure perdait, il perdait une ville; quand Moriana perd, elle lui donne sa main à baiser. Du plaisir que le Maure prend à ce jeu, il finit par s'endormir. Par les monts élevés apparut un chevalier : il vient pleurant et gémissant (ses ongles sont rouges de sang) pour l'amour de Moriana, fille du roi Morian. Les Maures l'enlevèrent le matin de la Saint-Jean, tandis qu'elle cueillait des roses et des fleurs dans le jardin de son père. Moriana leva les yeux et, en le voyant, le reconnut; les larmes qui coulent de ses yeux coulent sur le visage du Maure Le Maure se réveille en sursaut et commence à dire : « Qu'est-ce donc, ma dame? Qui vous a fait peine? Si mes Maures ont causé votre ennui, sur l'heure je les ferai mourir; ou si ce sont vos dames, je les ferai châtier durement; si ce sont les chrétiens, j'irai les conquérir. Ma parure sont les armes (2); mon

(1) Il y a trois romances de Moriana. A la place du troisième (défaite et mort de Galvan), nous donnons deux fragments qui paraissent se rattacher au sujet de Moriana, et qui pourraient servir — *mutatis mutandis* — à reconstituer ce thème chevaleresque. — Le deuxième romance n'est certes pas exempt de recherche littéraire, mais celle-ci est plus sensible encore dans le troisième, que nous supprimons.

(2) Ces quatre vers ne paraissent pas à leur place. Ils seraient mieux placés dans la bouche de l'époux (Voy. le fragment n° 58).

repos, la bataille; ma couche, les durs rochers; mon sommeil, la veille sans repos. – Non, les Maures n'ont point causé mon ennui, n'ordonnez point leur mort; bien moins encore mes dames méritent-elles châtiment à cause de moi; vous ne devez pas davantage aller conquérir les chrétiens. Mais de ma peine je veux vous dire le vrai motif. Par ces montagnes j'ai vu apparaître un chevalier, lequel, je le sais, est mon époux, celui que j'aime, mon grand amour! » — Le Maure leva la main et lui donna un soufflet. Ses dents blanches devinrent rouges de sang. Il ordonna à ses serviteurs de la mener, pour lui couper la tête, à l'endroit même où elle avait aperçu son époux. Au moment de mourir elle prononça ces mots : « Je meurs en chrétienne et aussi pour avoir révélé mon véritable amour pour mon époux légitime. »

II

[*Rodillada está Moriana...*]

Moriana est à genoux : on va lui trancher la tête. De ses yeux bandés elle ne cesse de pleurer : elle est là, pieds et mains liés : c'est une pitié de la voir! Ses cheveux d'or pur tombent jusqu'au sol : ses seins sans voile sont plus blancs que n'est le cristal. A voir en elle tant de beauté, le bourreau ressent un amour qu'il ne peut celer; il lui dit en langue arabe, car elle la connaissait bien : « Pardonnez-moi, Moriana; veuillez me pardonner, mais j'agis par ordre, madame, du roi des Maures, Galvan. Puissé-je trouver en mon âme un moyen de vous pouvoir délivrer, pour affranchir ainsi deux existences que je vois ici malheureuses! » — Moriana dit : « Maure, j'ai une prière à t'adresser : accomplis ton devoir sans tarder un instant. » Ils en

étaient là, quand l'époux apparut. Il frappa et massacra les Maures dont aucun n'osa l'attendre. Monté sur son cheval, il s'avança près d'elle. Le bourreau la délie et l'aide à monter à cheval et tous trois vont de compagnie sans rencontrer aucun ennemi. Ils allèrent se loger au château de Breña.

Manuscrit du XVIe siècle.
TIMONEDA, *Rosa de amores.*

57. — *Romance de Julianesa.*

[*¡ Arriba, canes, arriba !...*]

« Dehors ! chiens, dehors ! Que la male rage vous emporte ! Le jeudi, vous tuez le sanglier et le vendredi vous en mangez la chair ! — Hélas ! Il y a sept ans aujourd'hui que j'erre par cette vallée ! J'ai les pieds sans chaussure, les ongles ensanglantés. Je mange la chair crue, je bois le sang rouge, je cherche, malheureux ! Julianesa, la fille de l'empereur, que les Maures m'ont enlevée, le matin de la Saint-Jean, tandis qu'elle cueillait des roses et des fleurs dans le verger de son père. » — Julianesa l'a entendu ; elle est dans les bras du Maure. Les larmes de ses yeux coulent sur le visage du Maure.

Cancionero d'Anvers.

58. — *Fragment* (1).

[*Mis arreos son las armas...*]

« Ma parure sont les armes ; mon repos, la bataille ; ma couche, les durs rochers ; mon sommeil, la veille

(1) Ce fragment qui est intercalé dans le premier romance de Moriana, est précédé, dans le Livre de musique de *vihuela*

sans repos. Les retraites sont obscures, les chemins, à faire ; le ciel, toujours changeant, prend plaisir à me maltraiter. Allant de sierra en sierra, au bord de la mer, je cherche si par bonheur je trouverai par où passer à gué. Mais pour vous, ma dame, tout doit être enduré. »

Cancionero d'Anvers.

59. — *Romance de la mauresque Moraima* (1).

[*Yo m'era mora Moraima...*]

C'est moi la mauresque Moraima, la petite Mauresque au joli visage. Un chrétien vint à ma porte pour m'enjôler, la malheureuse ! Il me parla en arabe, car il le savait bien : « Ouvre-moi ta porte, Mauresque, et qu'Allah te garde de mal ! — Comment t'ouvrirai-je, pauvrette ? Je ne sais qui tu peux être. — Je suis le maure Mazote, le frère de ta mère. Je viens de tuer un chrétien. L'alcalde est à mes trousses. Si tu ne m'ouvres, toi, ma vie, tu me verras massacrer ici même. » — Quand j'entendis cela, la pauvre! je commençai à me lever. Je passai une chemise, ne trouvant point ma jupe. Je fus à la porte, et je l'ouvris toute grande...

*Cancionero d'*Anvers.

de Luis Millán (1536), des deux vers : « Le Maure se réveilla en sursaut et commença à pousser des cris... » Peut-être appartient-il au romance *A las armas, Moriscote*. Cf. Pidal, *Infantes*, 418, n. 3.

(1) L'un des très rares romances auxquels l'on pourrait, à la rigueur, chercher une origine arabe. Il paraît incomplet.

60. — *Romance de l'infant vengeur* (1).

[*¡ Helo, helo por do viene...*]

Le voici, le voici qui vient, l'infant vengeur, chevauchant à la genette sur un cheval rapide, son manteau enroulé au bras, le visage pâle, et, à la main, un épieu aiguisé. De la pointe de l'épieu on piquerait un ciron. Sept fois cet épieu fut trempé dans le sang d'un dragon, et autant de fois il fut affilé pour qu'il coupât mieux. Le fer fut fait en France, la haste en Aragon. Il allait affilant le fer sur les ailes de son faucon. Il allait chercher don Cuadros, don Cuadros le traître. Il alla le trouver là-bas, auprès de l'Empereur. Cuadros tient la vare dans la main, car il était grand justicier. Sept fois il se demanda s'il lui lancerait l'épieu ou non, et, à la huitième, il le lança. Au lieu d atteindre don Cuadros, il atteignit l'Empereur : il lui traversa le manteau et la tunique, qui était bleu-tournesol. Dans le sol de briques il s'enfonça plus d'une palme. Alors parla le roi ; écoutez bien ce qu'il dit : « Pourquoi m'as-tu tiré l'épieu, infant ? pourquoi me la tires-tu, traître ? — Que Votre Altesse me pardonne ; ce n'est point vous que je visais, non ; mais je visais le traître de Cuadros, cet hypocrite trompeur qui, de sept frères que j'avais, n'a laissé que moi. C'est pourquoi, devant toi, bon roi, je le défie ! » Tous répondent pour Cuadros, mais pour l'infant personne ne répond, non ! sauf une donzelle ; c'est la fille de l'Empereur, qui les prit par la main et les mit en champ clos.

(1) Ce vengeur de sept frères trahis fait songer à Mudarra, mais l'empereur, sa fille et l'énigmatique Cuadros ne permettent guère de s'arrêter à cette hypothèse.

A la première rencontre Cuadros tomba à terre. L'infant mit pied à terre, lui coupa la tête, la piqua à sa lance, et la présenta au bon roi. Ce que voyant, le roi le maria avec sa fille.

Cancionero d'Anvers.

61. — Romance de la belle Melisenda (1).

[*Todas las gentes dormian...*]

Tous les gens dormaient, tous ceux qui observent la loi de Dieu, mais elle ne dort pas, Melisenda, la fille de l'Empereur, car l'amour du comte Ayuelos ne lui permet pas de reposer. Elle s'élança de sa couche, telle que sa mère l'avait enfantée, revêtit une chemise, ne trouvant pas son bliaut, et se dirigea vers la salle où se trouvaient ses dames. Elle les toucha de la main et se mit à les appeler : « Si vous dormez, mes doncelles, si vous dormez, réveillez-vous ! Vous qui connaissez l'amour, vous me donnerez conseil ; vous qui ne le connaissez point, gardez-moi le secret, car l'amour du comte Ayuelos ne me laisse point reposer. » Alors parla une vieille, une vieille d'un grand âge : « Tandis que vous êtes jeune, ma fille, songez à prendre déduit, car si vous attendez la vieillesse, de vous ne voudra point un

(1) Melisenda, ou Mélisandre, fille de Charlemagne (Belissent, dans le poème de *Amis et Amiles*, du XIIIe siècle, source de ce romance), figure aussi, mais avec un rôle tout différent, dans les romances de Gaiferos. La popularité des romances de Melisenda est attestée par le chapitre 25 de la 2e partie du *Quijote*. Le nom de *Ayuelos* paraît la traduction de celui de Aiols, auquel arrive une aventure analogue. (Cf. PIDAL, *Romancero*, p. 31 : « romance de type carolingien très accusé, où ne manque ni le merveilleux, ni la passion érotique. »)

jouvenceau. » En entendant cela, Melisenda se met en chemin : elle va vers le palais où elle doit trouver le comte. Elle marche dans l'ombre des toits, pour que nul ne la reconnaisse. Elle rencontra Fernandinos, l'alguacil de son père. En la voyant s'avancer seule, celui-ci commença à se signer : « Qu'est cela, Melisenda, oui, qu'est-ce que cela peut être? Ou vous avez mal d'amour, ou vous devenez folle. — Non, je n'ai point le mal d'amour, et personne ne cause ma peine, mais quand j'étais jeunette, j'ai eu une maladie : j'ai promis de faire une neuvaine là-bas, à Saint-Jean de Latran : les dames y vont de jour, les doncelles y vont à cette heure. » Fernando, en entendant cela, ne répliqua mot. L'infante très irritée et voulant se venger de lui : « Prête-moi donc maintenant, Fernando, prête-moi ton poignard, car j'ai peur, j'ai peur des chiens de la rue. » Il prit le poignard par la pointe et le lui tendit par la poignée. Elle lui en donna un tel coup qu'il tomba mort à terre. Ainsi mourut Fernandinos, l'alguacil de son père ; mais elle poursuivit le chemin qui devait la mener vers le comte. Elle trouva les portes fermées, et ne savait par où entrer : par art d'enchantement elle les ouvre toutes grandes. Sept torches étaient allumées ; elle les éteignit toutes. Le comte s'était réveillé, pris d'une grande peur : « Ah ! que le Dieu du ciel m'assiste ! Et sainte Marie sa mère ! Si c'étaient mes ennemis, qui me viennent tuer ? Ou si c'étaient mes péchés qui me viennent tenter ? » La Melisenda discrètement commença à lui parler : « Non, ce ne sont pas tes ennemis qui te viennent tuer ; ce ne sont pas tes péchés qui te viennent tenter. C'est une petite Mauresque, une petite Mauresque d'outre-mer. Mon corps est aussi blanc que le fin cristal, mes dents sont menues, menues comme des morceaux de sel, ma

bouche est aussi rouge que le fin corail. » Alors parla le bon comte et voici ce qu'il lui répondit : « J'ai juré, et sur un missel, qu'à toute femme qui me solliciterait jamais je ne me refuserai, sauf à la Melisenda, la fille de l'Empereur. » — Alors la Melisenda commença à l'embrasser et [dans les ténèbres de la nuit] se livra, aux jeux de Vénus. Quand vint le matin, aux premières lueurs de l'aube, il fit ouvrir les fenêtres afin de voir la petite Mauresque. Il vit que c'était Melisenda, et il se mit à lui parler de la sorte : « Madame, bien mieux eût été que je me tuasse cette nuit, plutôt que d'avoir commis un si grand péché ! » — Il alla trouver l'Empereur, afin de lui tout conter : les genoux à terre, il se mit à lui parler : « Je vous apporte une nouvelle très douloureuse à dire. Mais voici mon épée, vous pourrez donc vous venger sur moi. Car, cette nuit, Melisenda est entrée en mon palais. Les sept torches qui y brûlaient, elle les a toutes éteintes. Elle me dit qu'elle était une petite Mauresque, petite Mauresque d'outre-mer, et qu'elle venait pour dormir et prendre déduit avec moi. Et alors moi, malheureux, je la laissai dormir à mes côtés ! » Alors parla l'Empereur et il lui fit cette réponse : « Ote, ôte de là ton épée, car je ne te veux pas de mal... Mais si tu la veux, comte, tu l'auras pour femme. — Volontiers, dit le comte, cela me plaît, en vérité ! Pour ce que Votre Altesse me mande, me voici à vos ordres. » On fit venir un archevêque pour les marier et l'on célébra de riches fêtes avec grande solennité.

Texte de M. PIDAL (*El Romancero español*, p. 25) d'après un ms. du XVI[e] siècle (Cf. *Antologia*, n° 198).

62. — *Romance de Bélerma* (1).

[*¡ Oh Belerma! oh Belerma...*]

« O Bélerma, ô Bélerma ! pour mon malheur tu naquis. Je t'ai servie sept ans, sans rien obtenir de toi, et maintenant que tu m'aimais, je meurs dans ce combat (2). Non, je ne suis pas peiné de ma mort, quoique celle-ci m'appelle bien tôt! Mais ce qui me peine, c'est de ne plus te voir et de ne plus te servir. O mon cousin Montesinos ! ce que j'implore de vous c'est que, lorsque je serai mort et que mon âme s'arrachera de mon corps, vous portiez mon cœur là où Bélerma se trouvera. Servez-la à ma place, comme je l'attends de vous ; rappelez-lui ma mémoire deux fois chaque semaine, et dites-lui de se souvenir combien cher elle me coûta. Donnez-lui toutes mes terres, celles dont j'étais seigneur. Puisque je la perds, que tout mon bien soit à elle. Montesinos! Montesinos ! grande douleur me cause ce coup de lance. Mon bras éprouve cruelle souffrance ainsi que la main qui tenait l'épée. Grandes sont mes blessures ; mon sang coule à flots ; les extrémités sont déjà froides, mon cœur défaille. Ah ! les yeux qui nous virent partir jamais plus ne nous reverront en France ! Embrassez-

(1) On sait que Durandal, l'épée de Roland, finit par se transformer en chevalier. Sa légende est mêlée à celle de Gaiferos, et surtout à celle de Montesinos. Les romances de Durandarte, à en juger par les imitations et les gloses, furent des plus populaires. Elles inspirèrent (avec celles de Montesinos) le chapitre XXIII de la 2e partie du *Don Quichotte*, où « la petite dague » n'est pas oubliée, et fut parodiée par Góngora.

(2) Roncevaux.

moi, Montesinos, car voici que mon âme m'échappe. Mes yeux n'y voient plus, ma langue s'embarrasse. Je vous donne toutes mes charges, c'est à vous que je les transmets. — Que le Seigneur en qui vous croyez entende vos paroles! » Mort est étendu Durandarte au pied d'une haute montagne. Montesinos le pleure, qui assista à sa mort. Il lui ôte son heaume, il dénoue son épée ; il creuse une fosse avec une petite dague. Il lui arrache le cœur, comme il l'a juré, pour le porter à Bélerma, selon l'ordre reçu. Les paroles qu'il lui adresse lui sortent du fond de l'âme : « O mon cousin Durandarte, mon cousin bien-aimé! épée jamais vaincue ! vaillant entre les vaillants ! Celui qui vous a tué, mon cousin, pourquoi m'a-t-il laissé vivant! »

Cancionero d'Anvers.

63. — Romance du comte Claros (1).

[*Media noche era por filo...*]

Il était tout juste minuit; les coqs se mettaient à chanter. Le comte Claros, tourmenté d'amour, ne pouvait reposer. Il poussait de grands soupirs que sa passion lui arrachait et son amour pour Clariñana ; il ne pouvait goûter le repos. Quand vint le matin, quand l'aube parut, il s'élança de sa couche, impétueux comme l'épervier. Il va criant par le palais et commence à appeler : « Debout,

(1) Le nom de Claros, fils de Renaud de Montauban, et celui de Clariñana, fille de Charlemagne, sont purement imaginaires. Mais ce romance, comme celui de Gerineldo, paraît inspiré par la légende des amours d'Eginhard et d'Emma, fille de l'empereur. Ce romance, déjà très populaire à la fin du XVe siècle, a été souvent glosé, commenté et imité.

mon chambrier ; donne-moi mes vêtements et mes chaussures. » Le chambrier s'empressa de tout lui donner. Il lui donna ses chausses de pourpre, ses brodequins de cordouan, son justaucorps de soio, doublé de taf etas rayé, un riche manteau d'un prix inestimable : il avait trois cents pierres précieuses autour du collet. Il lui amène un superbe cheval, qui n'avait point son pareil à la cour (la selle et le frein valaient bien une cité), avec trois cents grelots autour du poitrail. Cent étaient d'or, cent de cuivre et cent d'argent, pour harmoniser les sons. Il se dirige vers le palais, vers le palais du roi. Il y va trouver l'infante Clariñana que trois cents dames entouraient et accompagnaient. Si jolie est Clariñana, qu'elle rond tout le monde amoureux. Le comte Claros, à sa vue, met aussitôt pied à terre. A genoux sur le sol, il se met à lui parler : « Que Dieu protège Votre Altesse! — Comte Claros, soyez le bienvenu! » Les paroles qu'elle lui adresse ensuite étaient bien faites pour l'enamourer. « Comte Claros, comte Claros, seigneur de Montalvan, vous voilà bien galant pour combattre avec les Maures! » Le comte Claros lui répondit ainsi : « Non, mais plutôt pour servir les dames. Si je vous avais, cette nuit, ma Dame, à ma volonté, le lendemain matin je combattrais contre cent Maures, et si je ne les vainquais pas tous, vous pourriez me faire mettre à mort. — Taisez-vous, Comte, taisez-vous, et n'allez point vous vanter. Celui qui veut servir les dames parle d'ordinaire de la sorte, mais quand il entre dans la bataille, il sait bien trouver quelque excuse. — Si vous ne me croyez pas, Madame, on me verra à l'œuvre. Sept ans sont passés depuis que j'ai commencé à vous aimer, que je ne dors pas la nuit, et ne puis me délasser le jour. — Toujours vous vous êtes piqué, comte, de vous jouer des dames. Mais laissez-moi aller

au bain, et quand j'en serai sortie, je serai à vos ordres. » Le bon comte lui fit la réponse que voici : « Vous savez bien, Madame, que je suis un vrai chasseur : le gibier que j'ai sous la main, jamais je ne le lâche. » Il la prend par la main et ils vont dans un verger. A l'ombre d'un cyprès, sous un rosier, ils échangent des baisers comme font les amants (1). Mais la fortune jalouse qui fait succéder la peine au plaisir, fit que par là passa un chasseur, qui n'aurait pas dû y passer, précédé d'une chienne, que male rage eût dû emporter! Il vit le comte Claros prendre ses ébats avec l'infante. Quand le comte l'aperçut, il se mit à l'appeler : « Viens ici, chasseur, et que Dieu te garde de mal : de tout ce que tu as vu, tu nous garderas le secret. Je te donnerai mille marcs d'or, et plus, si tu désires plus. Je te marierai avec une damoiselle qui est ma cousine germaine, et te donnerai en arrhes et en dot la ville de Montalvan. De son côté, l'infante te peut donner beaucoup plus encore. » Le malheureux chasseur ne voulut pas les écouter. Il alla au palais où demeure le bon roi. « Dieu te garde, roi, ainsi que ta couronne royale! Je t'apporte une nouvelle qui te donnera douleur et peine ; car il ne vous sied plus de porter couronne ni de chevaucher sur votre destrier ; vous pouvez ôter la couronne de votre front si vous devez supporter une telle honte. J'ai trouvé l'infante avec Claros de Montalvan, qui échangeaient leurs baisers dans votre verger royal, comme font les amants. » Le roi, très irrité, ordonna de tuer le chasseur, pour avoir eu l'audace de lui porter une telle nouvelle. Il ordonna d'appeler ses alguacils sur l'heure et sans retard, et d'armer cinq cents hommes

(1) Nous atténuons quelque peu la liberté du texte en ce passage.

qui l'accompagneraient, pour se saisir du comte. Il fit fermer les portes de la cité. Ils le rencontrèrent à la porte du palais, et l'emmenèrent prisonnier sous bonne escorte, fers aux pieds, qui pesaient bien un quintal, et menottes aux mains. C'était pitié de le voir! Il avait une chaîne au cou, et ce collier était de fer. On le monta sur une mule, pour lui infliger plus de honte, et on l'enferma dans une tour très obscure. Les clefs de la prison, le roi voulut les garder, afin que, sans sa permission, nul ne pût lui parler. Pour lui intercédaient tous les grands qui étaient à la cour ; pour lui intercédaient Olivier et Roland, et les douze pairs de France, leur pays. Des nonnes de Sainte-Anne et celles de la Trinité portaient un crucifix pour supplier le bon roi. Avec elles vont un archevêque et un prélat et un cardinal. Mais le roi, très irrité, ne voulut rien entendre. Au contraire, telle était sa colère qu'il convoqua ses grands, et quand ils furent réunis, il leur tint ce discours : « Mes amis et mes enfants, voici pourquoi je vous ai mandés. Vous savez comment j'ai élevé le comte Claros, seigneur de Montalvan, jusqu'à ce qu'il eût l'âge d'homme. Je lui ai conservé les terres que son père lui avait léguées, ce père qui n'aurait pas dû mourir, Renaud de Montalvan. Pour le faire plus puissant, moi-même lui ai donné du mien. Je l'ai fait gouverneur de mon royaume légitime. Lui, pour me récompenser, — voyez ce qu'il osa faire! — il voulut forcer l'infante, ma fille légitime. Un homme qui commet un tel crime, quelle peine mérite-t-il? » Tous dirent d'une voix : « Il faut lui couper la tête. » La sentence ainsi portée, le bon roi vint la signer. Ce que voyant, l'archevêque alla parler au roi, et lui demanda comme une grâce, la permission de voir le comte et de lui annoncer sa mort. « J'y consens, dit le roi, j'y consens bien volontiers, mais à la condi-

tion que vous irez seul, avec ce petit page, auquel je puis bien me fier. » — L'archevêque s'éloigne et va à la prison. Les gardes, en le voyant, le laissent entrer et avec lui allait le petit page qui l'accompagnait. Quand il vit le comte prisonnier et malheureux, ce fut pitié d'entendre les paroles qu'il lui adressait : « J'ai grande pitié de vous, comte ; je n'en saurais avoir davantage, car les fautes d'amour sont dignes de pardon. Pour vous j'ai supplié le roi, il n'a jamais voulu m'entendre ; au contraire, il a décidé que l'on vous couperait la tête. Je vous le disais, neveu, de renoncor aux amours, et que celui qui courtise les femmes en est mal récompensé : elles sont cause qu'il doit mourir pour elles ou souffrir dans les prisons. » Le bon comte répondit avec un courage admirable : « Taisez-vous, pour Dieu ! mon oncle, et n'allez point m'irriter. Qui n'aime pas les femmes ne peut point se dire homme ; toute la vie qui me reste, je veux la leur consacrer. » Le petit page prit la parole et s'exprima de la sorte : « Comte, on vous appellera toujours fortuné pour avoir souffert si noble mort. J'éprouve pour vous, comte, plus d'envie que de chagrin et de peine. Je préférerais être à votre place qu'à celle du roi qui vous fait mettre à mort. Puisse si noble mort m'être réservée ! Celui qui n'on sait profiter accuse la fortune trompeuse. C'est vous, comte, qui devez courir vers l'échafaud. Si la sentence n'est pas rendue, c'est vous qui devez la signer. » Le comte, en entendant ces mots, lui répondit ainsi : « Pour Dieu je te demande, page, par amour de charité, d'aller trouver la princesse de ma part et de supplier Son Altesse qu'elle daigne assister à mon supplice, afin qu'à l'heure de la mort, je puisse la contempler. Si mes yeux l'aperçoivent, mon âme ne souffrira point. » Le petit page part aussitôt et s'en va, pleurant de ses yeux, au

point d'étouffer. Il rencontra la princesse ; écoutez ce qu'il va lui dire : « Maintenant, il est temps, Madame, d'apporter le remède au mal, car votre cher comte est conduit à l'échafaud. » A ces mots l'infante tomba à terre comme morte : dames, duègnes ni damoiselles ne la peuvent faire revenir à elle ; enfin arriva sa nourrice, celle qui l'avait élevée. « Qu'est cela, infante, qu'y a-t-il donc? — Ah! malheur à moi, l'infortunée! je ne sais ce qui arrive, mais si l'on me tue le comte, je resterai désespérée. — Allez vous-même, ma fille, allez l'empêcher ». Déjà l'infante part et s'éloigne. Elle s'en va sur la place du marché où l'on doit l'exécuter. Elle vit se dresser l'échafaud où l'on doit le décapiter : dames, duègnes et damoiselles sortent pour le voir. Elle vit venir les hommes d'armes qui le conduisent au supplice, précédés des hérauts qui proclament son crime. La foule était si pressée qu'elle ne pouvait passer. « Écartez-vous, hommes d'armes, faites-moi tous place! Sinon!... par la vie d'un roi! je vous fais tous tuer! » Les gens, en la reconnaissant, lui font place, jusqu'à ce qu'arrive le comte, auquel elle commença à parler. « Courage! courage, le bon comte! et n'allez point vous laisser abattre. Quand même j'y perdrais la vie, la vôtre doit être sauvé. » — L'alguacil, en entendant ces mots, s'éloigne et va au palais où se trouve le bon roi. « Que Votre Altesse monte à cheval, vite et sans tarder. L'infante est venue pour nous enlever le comte. Elle ordonne de tuer les uns et de pendre les autres. Si Votre Altesse ne nous vient en aide, je n'y puis porter remède. » Le bon roi, en entendant cela, sort aussitôt et s'en va au marché où il trouva le comte. « Qu'est cela, l'infante? Oui, que faites-vous là? La sentence que j'ai prononcée, vous voulez la révoquer? Je jure par ma couronne, par ma couronne royale, que si j'avais un héritier qui dût

hériter de moi, vous et le comte Claros, je vous ferais brûler vifs! — Tuez-moi donc, mon père, oui, vous me pouvez tuer, mais je supplie Votre Altesse de vouloir bien se rappeler les services passés de Renaud de Montalvan, qui mourut dans les batailles pour la gloire de votre couronne. Pour les services du père, vous devez récompenser le fils, et ne pas le mettre à mort pour écouter les traîtres qui le détestent. Car sa mort sera cause que vous-même me ferez perdre ma bonne renommée. Je supplie donc Votre Altesse de bien vouloir prendre conseil, car les rois ne doivent pas juger avec colère. Le comte est du lignage le plus noble du royaume ; il est des Douze qui à votre table partagent le pain. Ses amis et ses parents vous voudraient du mal ; ils vous feraient la guerre ; votre royaume serait perdu. » Le bon roi, en entendant ce discours, se mit à interroger ses gens. « Je vous demande conseil, mes amis, veuillez me donner votre avis. » Aussitôt tous se réunirent à l'écart pour tenir conseil. Le conseil qu'ils lui donnèrent fut de pardonner, pour éviter maux et discordes et maintenir la bonne renommée de la princesse. Tous signent la sentence de pardon ; le bon roi vint la signer. Ils lui conseillèrent aussi et ils vinrent lui présenter le conseil, puisque l'infante aimait le comte, de la marier avec lui. Alors on donna l'ordre d'ôter les fers au comte : l'archevêque descend de sa mule pour le marier. Il leur prit les mains et les unit ainsi. Les douleurs et les peines se changèrent en plaisir.

Cancionero d'Anvers.

64. — *Romance du marquis de Mantoue* (1).

[*De Mantua salió el Marqués...*]

De Mantoue sortit le marquis, le Danois Urgel le loyal ; il va en quête de gibier sur le rivage de la mer. Avec lui vont ses chasseurs menant des oiseaux de proie ; avec lui vont ses piqueurs et les chiens de chasse... Le soleil allait disparaître ; la nuit tombait, quand le bon marquis de Mantoue se trouva seul dans une forêt si épaisse qu'il ne pouvait cheminer. A force d'aller de côté et d'autre, il s'était beaucoup éloigné. Il avait fait tant de tours et de détours qu'il ne savait plus où il était. La nuit était très noire ; il commença à tonner fortement ; au ciel, des nuages épais, des éclairs ininterrompus. Le marquis, en se voyant dans cette situation, prit son olifant : trois fois, pour appeler ses piqueurs, il sonna du cor. Mais les piqueurs étaient loin : le son du cor se perdit sans résultat... Il entendit un grand cri plein d'angoisse et de souffrance. Le marquis en fut troublé, et frissonna d'horreur... Il s'approcha de l'endroit d'où la voix était sortie : au pied de chênes élevés il aperçut un chevalier, revêtu de toutes ses armes, mais sans estoc ni poignard. Il était étendu sur le sol et ne cessait de pousser des plaintes, si tristes qu'elles arrachaient des larmes au marquis : « Où es-tu, ma Dame, que tu n'as point souci de mon mal ? De mes

(1) Les romances du marquis de Mantoue se rattachent indirectement aux aventures d'Ogier le Danois et à la *Guerre des Saxons*. La légende, entièrement espagnolisée, devint populaire (Voy. CERVANTES, *Quijote*, I, 5). Le présent romance remonterait en substance au XV[e] siècle. Il est fort long ; nous n'en donnons ici que l'essentiel.

moindres blessures tu avais d'ordinaire compassion, et maintenant, à mes blessures mortelles tu restes indifférente... Mais ma douleur me fait déraisonner : tu ignores mon malheur, mon angoisse mortelle... O ma femme et ma dame! il sera inutile de m'attendre : jusqu'au jour du jugement, nous ne nous reverrons plus. O mon cousin Montesinos, ô infant don Merian! Finie la compagnie qui nous unissait! N'espérez plus me revoir : vous me chercheriez en vain... O valeureux don Renaud! O Roland, le bon paladin! O brave don Ogier! O don Richard de Normandie! O empereur Charlemagne, mon bon seigneur naturel, si tu savais ma mort, comme tu la vengerais!... O triste reine, ma mère, Dieu veuille te consoler! Le voilà brisé, ce miroir où tu aimais à te contempler... O noble marquis de Mantoue, mon oncle et mon seigneur, où êtes-vous que vous n'entendez pas ma plainte douloureuse! Vous m'aviez légué vos États et fait votre héritier, mais c'est vous qui serez le mien, quoique plus vieux que moi... » Le marquis, tout troublé, n'en put écouter plus long : « Qu'avez-vous, chevalier? Dites-le moi. Êtes-vous blessé à mort? Souffrez-vous de quelque autre mal? » En entendant ces mots, le chevalier essaya de soulever la tête. Il crut que c'était son écuyer, et lui dit : « Que dis-tu, mon ami? M'amènes-tu à qui me confesser? Mon âme m'échappe ; ma vie s'achève ; de mon corps je n'ai cure, mais mon âme voudrais sauver. — Je ne suis point votre écuyer, et n'ai jamais mangé votre pain ; je suis un chevalier, qui par hasard passais par ici... — Grand merci, seigneur, pour votre bon vouloir : mon mal est grave et mortel ; il est sans remède. J'ai reçu vingt-deux blessures et chacune d'elles est mortelle. On m'a tué par trahison, sans raison ni motif... Qui que vous soyez, chevalier, veuillez porter la nouvelle de ma mort à

Paris, la cité, et si vous ne pouvez à Paris, portez-la à Mantoue : la peine que vous prendrez vous sera bien payée, et si vous ne voulez être payé, on vous en sera reconnaissant. » Quand le marquis ouit ces mots, il resta sans parole, puis il tomba à terre ; il jeta son épée, il commença à s'arracher la barbe. Au bout d'un long moment, il se leva et s'approcha du chevalier pour lui ôter ses armes. Quand il lui eut enlevé son heaume, il se prit à le regarder : il était couvert de sang, d'une pâleur mortelle : il ne pouvait le reconnaître. Avec un linge il lui essuya la face. Il l'embrassait sur la bouche, sans cesser de pleurer. Les paroles qu'il disait, c'est pitié de les redire. « O mon neveu Valdovinos, mon bon neveu légitime ! Qui vous a mis en cet état ? Qui vous a conduit ici ? Qui est celui qui vous a tué, et m'a laissé vivant ? Mieux eût valu ma mort que la vôtre à votre âge ! Vous ne me reconnaissez pas, neveu ? Pour Dieu ! parlez-moi ; je suis le marquis de Mantoue, celui que vous appelez votre oncle... Ah ! neveu ! désormais je ne veux plus de la vie. Viens, ô mort, hâte-toi ! Qui portera cette nouvelle, si amère, si douloureuse, à votre mère désolée ? » Il parlait ainsi, pleurant de ses yeux, sans pouvoir se consoler... « Ne pleurez pas, Seigneur, mon oncle. Pour Dieu ! ne pleurez pas, vous redoublez ma peine, et je souffre au fond de l'âme. Ce que je vous recommande, c'est de prier pour moi, et de ne point m'abandonner en cette solitude... Je vous confie ma mère : tâchez de la consoler ; je crains bien que ma mort ne soit aussi la fin de sa vie. Je vous confie ma femme ; veillez sur elle ; le plus grand chagrin que j'éprouve, c'est de ne pouvoir lui parler. » — Ils en étaient là, quand son écuyer revint : il amenait un ermite... Tandis que Valdovinos se confessait, les affres de la mort commencent à le tourmenter ; la douleur

était telle qu'il poussa un grand cri. Il appela son oncle le marquis et lui dit : « Adieu ! adieu ! mon bon oncle, que Dieu vous garde ! Moi, je quitte cette terre pour aller rendre mes comptes. Ce que je vous ai recommandé, ne l'oubliez pas ! Donnez-moi votre bénédiction et votre main à baiser. » Bientôt il perdit la parole et la connaissance. Ses dents se serrèrent, il tourna les yeux, et quelques instants plus tard Valdovinos expira.

[Le marquis, l'écuyer et l'ermite décident de porter le corps jusqu'à l'ermitage. Chemin faisant, l'écuyer raconte au marquis comment Carloto, fils de l'empereur, tua traîtreusement son maître en cette forêt.]

Dès qu'ils arrivèrent à l'ermitage, ils dépouillent le corps de Valdovinos de ses armes. Il avait reçu quinze coups de lance ; chacun d'eux était mortel ; de la moindre de ces blessures nul n'eût réchappé. Quand le marquis le vit de la sorte, il fut transpercé de douleur ; au bout d'un grand moment il poussa un profond soupir. Il entra dans la chapelle, s'agenouilla, mit la main sur la pierre consacrée de l'autel, aux pieds du crucifix, et faisant serment, il commença à dire : « Je jure par le Dieu tout-puissant, par sainte Marie, sa mère, par le saint Sacrement que l'on a coutume de célébrer ici, de ne jamais peigner mes cheveux blancs, ni de couper ma barbe, ni de revêtir d'autres vêtements, ni de changer ma chaussure, ni d'entrer en des lieux habités, ni de quitter mon armure, si ce n'est une heure, pour laver mon corps, ni de manger sur une nappe, ni de m'asseoir à table, jusqu'à ce que j'aie tué Carloto, par œuvre de justice ou en combat singulier, ou de mourir dans l'entreprise en maintenant la vérité, et, si l'on me refuse justice, je jure de guerroyer contre

la France avec mes états et en personne, ou, en poursuivant la guerre, de mourir et de vaincre sans faire la paix. Et par ce même serment, je jure de ne pas enterrer le corps de Valdovinos jusqu'à ce que sa mort soit vengée. . »

Cancionero d'Anvers.

65. — *Romance de Gerineldo* (1).

[*Levantóse Gerineldo...*]

Gerineldo se leva, laissant le roi endormi : il alla trouver l'infante dans la chambre du château où elle était. « Ouvrez-moi, dit-il, ouvrez-moi, ma dame au corps joli. — Qui êtes-vous, le chevalier, vous qui frappez à ma porte? — Je suis Gerineldo, ma dame, votre ami si chéri. » Il la prit par la main, la conduisit vers le lit, et au milieu des baisers et des caresses, Gerineldo s'endormit. Le roi s'était réveillé, tout effrayé par un songe ; trois fois il l'appela, mais jamais il ne reçut de réponse : « Gerineldo, Gerineldo, mon joli écuyer, si tu me prépares trahison, tu me traites en ennemi. Ou tu dors avec l'infante, ou tu m'as vendu le château. » — Il prend son épée en sa main, et s'en va enflammé de colère. Il s'en va jusqu'au lit où il vit Gerineldo. Il voulait le tuer, mais il l'avait élevé dès l'enfance. Il prit alors l'épée ; entre les deux il la posa, afin qu'en s'éveillant Gerineldo vît qu'il était découvert. L'infante se réveilla

(1) Le sujet de ce romance et de ceux du comte Claros est tiré de la légende des amours supposés d'Eginhard, secrétaire de Charlemagne, et d'Emma, fille de l'Empereur. — Cf. Otto HANS, *La tradition d'Eginhard et Emma dans la poésie romancesca de la péninsule Hispanique*, in *Modern Lang. Notes*, 1892.

et reconnut l'épée. « Éveillez-vous, Gerineldo, car voici que vous êtes découvert : l'épée de mon père, je l'ai bien reconnue ! »

Pliego suelto de 1537. — *Antologia*, t. VIII, nº 161.

66. — Romance de Rose fleurie (1).

[*En Castilla está un castillo...*]

En Castille est un château qui se nomme Rochefroide : le château se nomme la Roche et la fontaine, la Froide. Le pied de la muraille est d'or et les créneaux sont d'argent fin. Entre créneau et créneau est une pierre de saphir. Elle resplendit la nuit autant que le soleil à midi. A l'intérieur était une demoiselle que l'on nomme Rose fleurie. Sept comtes la demandent en mariage, et trois ducs de Lombardie. Elle les dédaigne tous, si grande est sa fierté ! Elle s'enamoura de Montesinos, qu'elle connaissait par la renommée, et non pour l'avoir vu. Les choses étant ainsi, une nuit Rose fleurie poussa un cri. Un serviteur l'entendit, qui dormait dans l'appartement. « Qu'y a-t-il, ma dame ? Qu'est-ce donc, Rose fleurie? Ou vous avez mal d'amour, ou vous êtes folle et sans raison. — Non, je n'ai point mal d'amour, ni ne suis folle sans raison. Mais

(1) Les détails de ce romance ne sont pas tous de pure imagination. Dans la *dehesa* de Montiel, on montrait encore, au temps de Philippe II, les ruines d'un château de Rochafrida au pied duquel était la source de Fonte-frida, et, dans les environs, la grotte de Montesinos, popularisée par Cervantes. Quant à Montesinos, dont le nom est si purement espagnol, sa légende paraît, en quelques-uns de ses éléments tout au moins, dérivée de la *Chanson d'Aiol* (Cf. G. PARIS, *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 212 et suiv.).

portez-moi cette lettre en France la bien pourvue. Remettez-la à Montesinos, qui est ce que j'aime le plus au monde. Dis-lui qu'il vienne me voir à la Pâque fleurie. Je lui livrerai ce corps que voici, le plus joli qu'il y ait en Castille, sauf celui de ma sœur (que le feu la consume!). Et s'il veut de moi davantage, je lui donnerai beaucoup plus : je lui donnerai sept châteaux, les meilleurs qu'il y ait en Castille. »

Cancionero d'Anvers.

67. — Romance de Rosa fresca.

[Rosa fresca, rosa fresca...]

« Rose fraîche, rose fraîche, si jolie et si aimée, lorsque je vous avais dans mes bras, je ne sus point vous servir, non! Et maintenant que je vous servirais, je ne puis vous avoir, non! — A vous fut la faute, ami, à vous, mais à moi, non! Vous m'envoyâtes une lettre par l'un de vos serviteurs, et au lieu de prendre la réponse, il me raconta autre chose : que vous étiez marié, ami, là-bas, au pays de Léon, que vous aviez une belle femme et des fils comme des fleurs. — Celui qui vous l'a dit, Madame, ne vous a pas dit la vérité, non! Car jamais je ne suis allé au pays de Castille, ni là-bas à celui de Léon, sauf quand j'étais petit et ne savais rien de l'amour. »

Cancionero général de Toledo, 1527.
Cancionero d'Anvers.

68. — *Romance de Fontefrida* (1).

[*Fonte-frida, Fonte-frida...*]

Fonte-frida, Fonte-frida, Fonte-frida si aimée, où tous les oiselets vont chercher consolation, sauf la tourterelle, qui est veuve et affligée. Près d'elle vint à passer le traître rossignol ; les mots qu'il lui adresse sont pleins de trahison : « Si tu voulais, madame, je serais ton serviteur. — Va-t'en d'ici, ennemi, méchant, faux, trompeur ; car je ne me pose plus sur la branche verte, ni dans le pré fleuri. Si je trouve l'eau claire, elle est trouble quand je la bois ; je ne veux point de mari, pour n'avoir pas d'enfants, non ! Je ne veux pas de plaisir avec eux et moins encore de consolation. Laisse-moi, triste ennemi, méchant, faux, trompeur. Je ne veux pas être ton amie, ni me marier avec toi, non ! »

Cancionero d'Anvers.

69. — *Romance de la lavandière.*

[*Yo me levantara, madre...* (2)]

Je me suis levée, mère, le matin de la Saint-Jean. J'aperçus une demoiselle près du rivage de la mer. Elle

(1) J'ignore quelle est la *Fontefrida* où se passe cette fable de la tourterelle et du rossignol. On sait que la tourterelle, dans les contes populaires et le folk-lore, personnifie l'amour fidèle. Le rossignol y tient plutôt l'emploi d'amoureux que celui de séducteur et de traître, qu'on lui donne ici.

(2) Quoique cette chanson de lavandière se trouve, sous le nom d'Alcaudete, dans un *pliego* imprimé en 1530, son

est seule pour laver, seule pour tordre, seule pour étendre le linge sur un rosier. Tandis que la lessive sèche, la jeune fille chante une chanson.

Chanson.

Où donc, mes amours, où donc, où donc irai-je vous chercher?

Reprise du romance.

Tout le long, le long du rivage, elle allait chantant sa chanson, un peigne d'or dans ses mains pour peigner ses cheveux : « Dis-moi, toi, le marin, et que Dieu te garde du mal, les as-tu vus, mes amours, les as-tu vus passer? »

ALONSO DE ALCAUDETE.

70. — Romance de la petite infante de Castille (1).

[*A cazar va el caballero...*]

Le chevalier va à la chasse comme d'habitude. Ses chiens étaient fatigués; il avait perdu son faucon.

caractère populaire me semble évident, ainsi que l'adaptation des vers à la musique.

(1) Parmi toutes les versions de ce romance, nous choisissons celle du *Cancionero* d'Anvers. Mais nous y introduisons [entre crochets] certaines variantes signalées par M. Pidal (*Romancero esp.*, p. 122, 123), et qui se trouvent également chez les juifs du Maroc, et les paysans de Burgos ou des îles Açores. M. Pidal y voit la preuve que souvent la tradition populaire est restée plus fidèle au texte primitif que les plus anciens rédacteurs. Ce thème de *l'occasion perdue* est extrêmement répandu dans tout le folk-lore européen.

[Quand la nuit le surprit, dans une sombre montagne où la neige tombe à gros flocons, ainsi que la pluie fine et froide], il s'appuya contre un chêne d'une hauteur merveilleuse. [Son tronc est d'or, ses branches d'argent fin]. Sur la branche la plus haute, il vit que se tenait une petite infante. La chevelure de sa tête couvrait tout ce chêne [et la lumière de ses yeux illuminait toute la forêt]. « Ne t'effraie point, chevalier, et n'aie point si grande peur. Je suis la fille du roi et de la reine de Castille. Sept fées m'ont prédit (j'étais au bras de ma nourrice) que je devais errer sept ans, toute seule en cette montagne. Aujourd'hui se terminent les sept ans, ou demain, dans la journée. Pour Dieu ! je te demande, chevalier, de m'emmener en ta compagnie, comme ta femme, si tu veux, sinon, comme ton amie. — Attendez-moi, Madame, jusqu'à demain, dans la journée. J'irai prendre conseil d'une mère que j'ai. » La jeune fille lui répondit par les paroles que voici : « Oh! malheur au chevalier qui laisse seulette la jeune fille ! » Il va prendre conseil, et elle reste dans la montagne. Sa mère lui conseille de la prendre pour amie. Quand revint le chevalier, il ne la trouva plus dans la montagne.

Il vit qu'on l'emportait au milieu d'une grande troupe de chevaliers. Le chevalier, à cette vue, tomba à terre. Quand il revint à lui, il prononça ces mots : « Chevalier qui perd telle occasion, mérite une grande punition. Moi-même je serai l'alcalde, et je serai mon propre juge : qu'on me coupe pieds et mains et qu'on me traîne par la ville ! »

Cancionero d'Anvers.

71. — *Romance du pèlerin et du chevalier qui a perdu son amie* (1).

[*En los tiempos que me vi...*]

Dans le temps où je me vis le plus joyeux et le plus fortuné, je partis de Burgos pour aller à Valladolid. Je rencontrai un pèlerin ; il m'interpella et me dit : « Où vas-tu, infortuné, où vas-tu, malheureux? O pauvre chevalier, en male heure je t'ai connu! Ton amoureuse est morte, morte! Je l'ai vue ; le brancard sur lequel on la porte, je l'ai vu recouvrir de noir ; les répons qu'on lui chante, j'ai aidé à les chanter. Sept comtes la portaient, plus de mille chevaliers (suivaient) ; ses dames pleuraient et disaient au milieu de leurs pleurs : Malheureux le chevalier qui a fait une telle perte! » — En entendant ces mots, je tombai à terre, comme mort.

(1) Ce romance pourrait, entre cent autres, servir de preuve à la singulière survivance dans la mémoire populaire des vieux thèmes. M. Rodríguez Marin, en 1880, en recueillait, à Osuna, une jolie version andalouse, et Menéndez Pelayo nous dit avoir entendu chanter le suivant, à Madrid, dans les rondes enfantines, à la mort de la reine Mercedes, première femme d'Alphonse XII :

« Où vas-tu, roi Alfonsito ? Où vas-tu, infortuné que tu es ? — Je vais chercher Mercedes, car hier soir je ne l'ai pas vue. — Merceditas est morte, morte, et je l'ai vue. Quatre comtes la portaient par les rues de Madrid. Ils la portaient à l'Escorial, et là ils l'enterrèrent, dans une bière fourrée de cristal et d'ivoire. Le drap qui la recouvrait était bleu et cramoisi, avec des houppes d'or et d'argent, et des œillets par milliers. Elle est morte, la fleur de Mai ! Elle est morte, la fleur d'Avril ! Elle est morte, celle qui régnait à la cour de Madrid ! »

Pendant deux heures je restai sans connaissance. Quand je repris mes sens, j'allai à l'endroit de la sépulture, et, les yeux baignés de larmes, je m'écriai en pleurant : « Reçois-moi, ma dame, reçois-moi auprès de toi! » Près du tombeau j'entendis une voix triste : « Vis, vis, mon amoureux, vis, puisque je suis morte. Dieu te donne bonne chance à la guerre ainsi que dans tes amours! La terre dévore mon corps, et mon âme souffre pour toi. »

MENÉNDEZ PELAYO, *Antologia*, X, p. 362, d'après un *pliego* gothique de la B. N. de Madrid.

72. — Romance du comte Olinos et de Blanche-Fleur (1).

[*¿ Quién se dol del conde Olinos?...*]

Qui a pitié du comte Olinos, lequel, enfant, passa la mer? Il mène son cheval boire, une nuit de lune. Tandis que le cheval boit, il lui chante cette chanson : « Bois, bois, mon cheval! Dieu te garde de mal, des

(1) Forme asturienne de la tradition, si répandue dans la Péninsule et hors d'elle, et que nous retrouvons dans la *Magali* de Mistral. — Comparez la chanson normande assonancée recueillie par Beaurepaire : « *Sur la tombe du garçon. — On y mit une épine, — Sur la tombe de la belle — On y mit une olive. — L'épine crut si haut — Qu'elle embrassa l'olive...* » Ce romance (conservé sous une foule de formes diverses en Portugal, dans les Asturies et parmi les Juifs d'Orient) remonterait, selon Menéndez Pelayo, aux romans de la Table Ronde et plus particulièrement à celui de Tristan et Yseult (*Antol.*, X, 75). Cf. Rodolfo GIL, *Romanc. judeo-español*, Rom. II et p. 63.

périls de la terre et des flots de la mer, des châteaux d'En-haut, où l'on me veut grand mal. » La reine des Maures l'entend des hautes tours où elle se tient. « Écoutez, mes demoiselles, vous qui dormez, réveillez-vous, et vous entendrez la sirène, comme elle chante par la mer. » La plus petite répondit (mieux lui aurait valu se taire) : « Ce n'est pas la sirène, ce n'est point sa chanson ; c'est le comte Olinos, qui vient se marier avec moi. » La reine, en entendant cela, ordonna de les tuer tous les deux. « Si c'est le comte Olinos, ma fille, j'ordonnerai de le tuer. — Si l'on tue le comte Olinos, il faudra me tuer aussi. » L'un mourut à minuit ; l'autre, quand le coq chanta. L'on enterra l'un dans le chœur, et l'autre au pied de l'autel. D'elle naquit une verte olivette; de l'autre un vert olivier naquit. L'un croît, l'autre croît aussi : tous les deux de la même façon. Quand le vent soufflait d'en haut, tous les deux venaient s'embrasser ; quand le vent soufflait d'en bas, tous les deux venaient s'enlacer. La reine, qui s'en aperçoit, les fait couper tous les deux. D'elle naquit une fontaine, de lui naquit un gros ruisseau. « Que celui qui souffre du mal d'amour, vienne se baigner ici ! » La reine, en entendant cela, vint s'y baigner, elle aussi. « Arrête, reine, arrête, ne viens pas me souiller ! Quand j'étais Blanche-Fleur, tu me fis tuer ; quand j'étais la verte olivette, tu me fis couper ; maintenant je suis claire fontaine, tu ne peux me faire mal ; je dois couler pour tous, mais pour toi je me sécherai. »

Recueilli par D. JUAN MENÉNDEZ PIDAL, *op. cit.*

73. — Romance de la petite infante de France.

[De Francia partió la niña...]

De France est partie la jeune fille, de France la bien pourvue. Elle allait à Paris, où elle avait père et mère. Elle se trompe de route, elle se trompe de chemin. Elle se met sous un chêne pour attendre compagnie : elle voit venir un chevalier, qui fait route vers Paris. La jeune fille, dès qu'elle le vit, lui parle de la sorte : « S'il te plaît, chevalier, prends-moi en ta compagnie. — Il me plaît, dit-il, ma dame ; il me plaît, dit-il, ma vie ! » Il descend de cheval, pour lui faire courtoisie. Il mit la jeune fille en croupe, et monta en selle. Au milieu du chemin, il lui parlait d'amour. La jeune fille, en l'entendant, lui répondit hardiment : « Paix ! paix ! chevalier, ne faites point telle vilenie. Je suis fille d'un lépreux et d'une lépreuse : l'homme qui me toucherait deviendrait lépreux. » Effrayé, le chevalier ne répondit mot, et en entrant à Paris, la jeune fille se mit à rire. « De quoi riez-vous, ma dame ? De quoi riez-vous, ma vie ? — Je ris du chevalier et de sa grande couardise. Tenir la fille dans la campagne et lui faire courtoisie ! » Tout honteux, le chevalier lui dit ces mots : « Revenez, revenez, ma dame ! j'ai oublié quelque chose. » La jeune fille, qui était avisée, lui dit : « Non, je ne reviendrai point, et reviendrais-je, personne ne me toucherait. Je suis fille du roi de France et de la reine Constantine. A l'homme qui me toucherait il lui en coûterait très cher. »

Cancionero de romances.

74. — *Romance du comte Arnaldos* (1).

[*¡ Quien hubiese tal ventura...*]

Que n'ai-je eu le bonheur, sur les eaux de la mer, qu'eut le comte Arnaldos, le matin de la Saint-Jean ! Un faucon sur le poing, il s'en allait à la chasse : il vit venir une galère, qui se dirigeait vers la terre. Les voiles étaient de fin taffetas, les agrès de soie. Le marin qui la dirige allait chantant une chanson, qui rendait la mer calme, et faisait tomber les vents; les poissons qui nagent dans le fond, elle les fait nager à la surface, et les oiseaux qui volent, elle les fait se poser sur le mât. [« Galère, ah ! ma galère, Dieu te garde de tout mal, des périls du monde sur les flots de la mer, des bas-fonds d'Almería, du détroit de Gibraltar, du golfe de Venise, des bancs de Flandre, et du golfe du Lion, où d'ordinaire on court péril. »] Alors parla le comte Arnaldos; écoutez bien ce qu'il va dire : « Par Dieu, je te prie, marinier, dis-moi maintenant cette chanson. » Le marinier lui répond, et voici la réponse qu'il lui fait : « Je ne dis point cette chanson, si ce n'est à qui vient avec moi. »

Concionero de romances. Le *Cancionero* d'Anvers supprime les vers entre crochets, c.-à-d. la chanson du marin.

(1) Sur ce romance, dont les remaniements sont très nombreux, et dont la version complète n'a été conservée que par les Juifs du Maroc, voyez M. Pidal, *Poésie populaire et poésie traditionnelle*, Oxford, 1922.

75. — Romance de don Duardos et de Flérida (1).

[*En el mes era de abril...*]

C'était au mois d'avril, un jour avant mai, lorsque les lys et les roses étalent à l'envi leur allégresse, dans la nuit la plus sereine que le ciel pouvait former. La belle infante Flérida allait partir. Dans le jardin de son père elle disait aux arbres : « Jamais plus, ma vie durant, je ne reverrai, même un seul jour, ni n'entendrai les rossignols chanter dans la ramure. Adieu donc, vous qui restez, flots glacés ; adieu à vous, mes fleurs, vous qui étiez ma gloire! Je m'en vais aux terres lointaines, puisque le bonheur m'appelle là-bas. Si mon père me cherche, dites-lui que l'amour m'entraîne et que la faute n'est pas à moi : il est tellement irrité contre moi que sa dureté m'y a forcé. Je suis triste, et ne sais où je vais, et personne ne me l'a dit. » Alors parla don Duardos : « Ne pleurez plus, ô ma joie! car dans les royaumes d'Angleterre, il est des eaux plus transparentes et de plus beaux jardins. Ils sont à vous, ma dame! Vous aurez trois cents demoiselles de haut lignage ; d'argent sont les palais pour votre seigneurie ; émeraudes et hyacinthes brodent les tapisseries ; les chambres sont dallées d'or fin de Turquie, avec des inscriptions d'émail, qui content ma vie et les grands chagrins que vous me causâtes un jour, lors de mon dur combat avec Primaléon. Madame, c'est vous qui m'avez

(1) Ce romance, qui par son sujet se rattache au cycle de Palmerin d'Angleterre, se trouve à la fin de la tragi-comédie de *Don Duardos*, de Gil Vicente.

tué, car, pour lui, je ne le craignais pas. » Flérida, en écoutant ces mots, séchait ses larmes. Et ils s'en allèrent vers les galères que don Duardos avait préparées. Elles étaient au nombre de cinquante, et toutes s'avançaient de conserve. Au doux bruit des rames, l'Infante s'endormit dans les bras de don Duardos, car elle était toute à lui. Sachent donc tous ceux qui sont nés cette mienne sentence : « Contre la mort et l'amour nul ne peut rien ! »

GIL VICENTE, *Cancionero de romances.*

76. — Romance de Tristan et d'Yseult (1).

[*Ferido está don Tristán...*]

Don Tristan est blessé d'un mauvais coup de lance. Le roi son oncle le lui a donné par jalousie qu'il éprouvait de lui. Le fer a pénétré dans le corps ; la haste tremble au dehors. La reine Iseo le va visiter, pour son grand malheur. Ils restent embrassés bouche contre bouche, aussi longtemps qu'une messe chantée. L'un pleure, et l'autre pleure : le lit est baigné de leurs larmes. Et là naît une plante, que l'on appelle le lys. Toute femme qui en mange, aussitôt se sent enceinte. La reine Iseo en a mangé pour son grand malheur.

Cancionero d'Anvers.

(1) Ce romance, d'une forme si condensée, est l'un des rares emprunts du *Romancero* au cycle breton.

IV. — ROMANCES MAURISQUES

77. — Romance du prisonnier maure délivré (1).

[*Entre los sueltos caballos...*]

Parmi les chevaux sans cavaliers des Cenetes (2) vaincus qui sur le champ de bataille cherchaient entre le sang rouge l'herbe verte, ce fameux Espagnol d'Oran prend un cheval errant, aux fiers hennissements, aux épais fanons, afin d'y monter et d'y faire monter avec lui un Maure qu'il a fait prisonnier, capitaine de cent Cenetes. Ils montent tous les deux sur le rapide coursier qui, piqué par quatre éperons, semble emporté par quatre vents. L'Arabe chemine tout triste, et, le plus doucement qu'il peut, il étouffe des soupirs brûlants et verse des larmes amères. L'Espagnol, étonné de voir, chaque fois qu'il se retourne, pleurer si tendrement celui qui si durement combattait, lui demande, avec des paroles courtoises et délicates, la cause de ses soupirs, si cette cause peut être dite. Le captif obéit, comme il le devait, et satisfait une curiosité inspirée par la pitié. « Tu es vaillant, capitaine, dit-il, et courtois non moins que vaillant : ton épée et ta politesse m'ont fait deux fois ton prisonnier. Tu me demandes la cause de mes ardents soupirs : je dois te répondre, en songeant à ce que je suis et à ce que tu es. Je suis né aux Gelves, l'année même qui y vit votre

(1) Ce romance est un remaniement de l'histoire de la belle Jarifa et de l'abencerrage Abindarraez.

(2) L'une des tribus les plus belliqueuses de la Berbérie.

désastre (1), d'une noble Berbère et d'un Turc pourfendeur d'ennemis. Je fus élevé à Tlemcen, auprès de ma mère et de mes parents, après la mort de mon père, capitaine de trois vaisseaux corsaires. Près de ma maison vivait (pour que je n'allasse pas chercher la mort bien loin) une dame du lignage des nobles Melioneses, belle entre toutes les belles et cruelle entre toutes les cruelles, fille enfin de ces sables qui engendrent des serpents. Telle était sa beauté qu'on eût trouvé plus aisément des œillets sur ses deux lèvres que dans les deux mois fleuris d'été. Chaque fois que je la contemplais, le soleil illuminait son front entouré d'autant de rayons que sa tête a de cheveux (2). Nous grandîmes ainsi et, dès notre jeunessse, l'Amour perça nos cœurs de flèches bien différentes : sa flèche d'or forma dans mes entrailles de doux liens et de tendres nœuds, tandis que sa flèche de plomb fit éclore dans les siennes des germes d'indifférence et de dédain. Mais elle finit par se rendre à la raison et sa voix me demanda d'oublier sa dureté pour ne me souvenir que de sa beauté. A peine voyais-je adoucir la cruauté de ce serpent que tu me fis prisonnier : juge si j'ai raison de me désespérer ! Voilà, Espagnol, la cause qui provoque mes larmes : vois s'il est juste que je pleure tant de maux à la fois. » Le capitaine, touché de ses larmes, réfrène son rapide coursier pour mettre aussi un frein (3)

(1) Les îles de Gelves, sur la côte d'Afrique, où les Espagnols, sous les ordres de García de Toledo et de Pedro Navarro, éprouvèrent une défaite sanglante, le 18 août 1510.

(2) Ce qui veut dire, je crois, en style moins gongorisant, que ses yeux illuminaient, comme un soleil, son front entouré de cheveux blonds, semblables à des rayons dorés.

(3) « *Parando el veloz caballo... Que paren sus males quiere.* »

à tant de douleur. « Valeureux Maure, dit-il, si tu adores comme tu le confesses, et si, comme tu le dis, tu aimes, c'est une heureuse souffrance que la tienne ! Qui donc, en voyant tes prouesses, aurait pu croire qu'une âme si tendre se cachât dans une poitrine si dure et si virile ? Si tu es captif de l'amour, tu peux dès à présent t'en retourner chez toi, car l'on me réclamerait comme un vol (1) ce que j'ai pu prendre pour un heureux hasard. Et je ne veux pas que, pour ton rachat, ta dame m'envoie ni les tapis les plus fins ni la pourpre la plus brillante. Va-t'en sous la garde de Dieu, souffre et aime, et si tu aimes, tu vivras. Seulement, quand tu la verras, je te demande de te souvenir de moi. » Il descend de cheval, le Maure en descend après lui, et, se prosternant à terre, lui baise le pied. « Puisses-tu vivre mille ans, lui dit-il, noble et vaillant capitaine! Tu gagnes plus (de gloire) en me délivrant que tu n'en as gagné en me captivant. Qu'Allah demeure avec toi et te donne toujours la victoire, pour que tu accroisses ton renom par tes exploits sans pareils (2). »

GONGORA (*Obras de...*, Brusselas, 1659, p. 288).

78. — *Romance de Gazul.*

[*Sale la estrella de Venus...*]

L'étoile de Vénus apparaît au moment où le soleil se couche; l'ennemie du jour (la nuit) déploie son noir

(1) L'édition de 1659, souvent reproduite, porte : *me pedirán por voto*, ce qui me paraît incompréhensible. Je lis, avec Menéndez Pelayo : *por robo.*

(2) L'édition de Bruxelles de 1659 a interverti l'ordre de plusieurs quatrains. Je l'ai rétabli, d'après le sens et la suite nécessaire des idées.

manteau. Au même moment, un valeureux Maure, semblable à Rodamonte, sort furieux de Sidonia et traverse la plaine de Jérez d'où le Guadalete entre dans la mer d'Espagne et où le port de Santa María reçoit son nom illustre. Désespéré, il chemine. Quoique de noble lignage, sa dame ingrate l'a congédié, parce qu'on dit qu'il est pauvre, et elle épouse, ce soir même, un Maure laid et sot, parce qu'il est alcaïde à Séville de l'alcazar et de la tour (1). Il exhale ses tendres plaintes d'un affront si cuisant, et à ses paroles répondent les doux échos de la *Vega*. « Zaïda, dit-il, plus terrible que la mer qui engloutit les vaisseaux, plus dure et inexorable que les entrailles de la montagne, comment permets-tu, cruelle, après tant de faveurs, que des dépouilles de mon âme s'orne la main d'un autre ? Est-il possible que tu entoures de tes bras l'écorce d'un chêne, et laisses l'arbre, qui est tien, dépouillé de fruits et de fleurs ? Tu oublies ton cher Gazul, tu oublies trois années d'amour, et livres ta main à Albenzaïde que tu connais à peine ? Tu oublies un pauvre très riche, et choisis un riche très pauvre, puisque tu préfères les richesses matérielles à celles de l'âme. Qu'Allah permette, ô mon ennemie, que cet époux t'abhorre et que tu l'adores, que tu soupires de jalousie, que tu pleures son absence, que tu ne dormes plus la nuit, que tu ne reposes plus le jour, qu'il te dédaigne dans sa couche, que tu l'irrites à sa table, que dans les fêtes et les joutes il ne porte pas tes couleurs et ne permette même pas que, pour les voir, tu te mettes à la fenêtre, et qu'il dédaigne aux jeux de lances, pour te causer plus de chagrin, le tur-

(1) La tour nommée plus tard *la Giralda*. Anachronisme. Au temps des guerres de Grenade, Séville était depuis longtemps conquise.

ban que tu lui tisses et les manches que tu lui brodes et qu il se pare de celles de son amie, ornées du chiffre de son nom : qu'il donne à cette dernière ses captifs quand il reviendra de la guerre. Puisses-tu, dans la bataille contre les chrétiens, le voir mort à ton grand effroi ! Plaise à Allah qu'il en soit ainsi, puisque tu lui donnes ta main ! Mais si tu dois le haïr, puisses-tu le garder longtemps, ce qui est la plus grande malédiction que l'on puisse te souhaiter. » Sur ce, il arrive à Jérez, au milieu de la nuit. Il trouva le palais plein de lumière et de bruit, les Maures de la frontière s'empressaient de toutes parts avec des torches enflammées et de riches vêtements de circonstance. Il s'avança au-devant du marié, se dressa sur les étriers, et lui jetant sa lance, le transperça de part en part. Grande rumeur sur la place ; le Maure dégaina son épée et, à travers la foule, s'en retourna vers Sidonia.

Romancero general.

79. — Romance de Zulema.

[*Aquel valeroso Moro...*]

Ce valeureux Maure, foudre dela cinquième sphère(1), ce nouvel Apollon dans la paix, ce nouveau Mars dans la guerre, celui qui laissa le souvenir de mille exploits divers, faits à la pointe de sa lance avant que le duvet ombrageât sa lèvre, cet homme si renommé dans le monde par son courage et sa force que ses mêmes ennemis le bénissent et le craignent, celui pour qui il faut

(1) La cinquième sphère du cercle est, pour Dante comme pour Juan de Mena, celle de Mars.

que la renommée, célébrant ses prouesses, se munisse de plus d'ailes et de langues, Zulema enfin, le vaillant, fils de ce fort Zulema, qui laissa dans la grande Toledo un renom et une mémoire éternelle, sans autres armes que sa grâce, mais par là même plus redoutable encore, alla assister certain jour aux fêtes d'Avila, vêtu lui-même de fête. A sa vue, la place tout entière s'émeut et se réjouit, car c'était chose nouvelle que de voir le Maure à une fête. Les capitaines (1) le convient à prendre place sur l'estrade royale, quoiqu'ils craignent qu'à eux tous il ne porte ombrage. Les dames, en bénissant à l'envi sa venue et sa présence, lui font place au fond de leurs cœurs. Mais enfin Zulema s'assied parmi les *alcaïdes*, qui le furent ce jour-là du fort des forts (2). Soudain, plus léger que le vent, plus rapide que la comète, on lance dans l'arène un taureau du renommé Jarama (3), à l'aspect sauvage et féroce, à l'œil torve et superbe, au large mufle, à la puissante encolure, à la corne redoutable, au poil noir. Presque tous lui quittent la place : seuls, quelques cavaliers, tout en le redoutant, l'attendent. Ils veulent éprouver contre lui la fortune, mais elle leur fut adverse (4), car chaque fois qu'il s'élance contre eux, le taureau les maltraite et les renverse ; ils n'osent regarder les dames, tant ils sont honteux, mais celles-ci ont les yeux fixés sur un autre

(1) *Adalifes* (ou *adalides*) = *caudillos*, les chefs de guerre.

(2) L'*alcaïde* est le gouverneur d'un château, d'une place forte, d'une prison. De là le jeu de mots.

(3) Sur les bords du Jarama, on élevait des taureaux de combat, réputés pour leur férocité.

(4) Ici, comme un peu plus loin, jeu de mots sur le double sens de *suerte* qui signifie d'une façon générale fortune, et, dans la tauromachie, diverses façons d'attaquer le taureau.

ennemi encore plus fier (1). Toutes regardent Zulema ; l'une d'elles qui, malgré son voile, l'emporte sur les autres comme le clair soleil sur les étoiles, lui fait signe du fond de l'âme, dont les yeux sont les truchements, de les dédommager de tant de maladresses par quelque beau coup de fortune. Le Maure bénit la sienne, et se réjouit de l'occasion qui s'offre de témoigner ses sentiments à la belle Mauresque. Il s'élance aussitôt de l'estrade, que dis-je? il vole plutôt qu'il ne s'élance, car l'Amour lui prête ses ailes pour une prouesse où il a sa part. A ce moment, le taureau foulait un homme aux pieds et le fauve, que l'homme a su dompter, est maître à son tour de l'homme. Zulema, à pied, court le délivrer et, malgré les cris de l'assistance, il n'hésite pas, il sait que sa victoire est certaine. Face à face avec le taureau, de sa droite indomptable, il escrime le cimeterre aigu, et lui fait mille blessures. Le taureau recule ; l'homme qu'il tenait à terre se sauve ; la foule crie, le taureau mugit, Zulema l'attend de nouveau. Une seconde fois il s'avance contre lui ; mais, mieux encore que la première fois, il frappe en plein le fauve, qui inonde l'arène du sang de ses veines. Il brame, il mugit, il gratte le sol, il souffle, il tourne en cercle, il frappe du sabot, il fixe de nouveau son adversaire et montre qu'il en a peur. Une troisième fois il fonce sur lui, lançant par la gueule une écume blanche et rouge, mêlée de la bave de sa rage et du sang. Mais le Maure, impatienté de cette agonie, lui fait, d'un coup assuré, une large blessure, par où entre la mort. La foule redouble ses clameurs, le taureau tombe mort. Les plus braves envient Zulema ; les plus belles l'applaudissent. Les

(1) « *Otra fiera más fiera... miran* ». Jeu de mots bien difficile à rendre.

Azarques et les Vanegas (1) l'accueillent et l'embrassent. Les dames lui offrent, avec leurs cœurs, leurs félicitations. La renommée embouche sa trompette et s'envole en fendant les airs ; Apollon prend sa plume, moi je me tais, et sa gloire commence.

Romancero general.

80. — Romance de Zaide.

[*Mira, Zaide, que te aviso...*]

« Prends garde, Zaide, je t'avertis de ne plus passer par ma rue, ni de ne plus parler à mes femmes, ni d'entrer en rapports avec mes captifs, ni de t'informer de ce que je fais, ou des visites que je reçois, ou des fêtes qui me plaisent, ou des couleurs que je préfère. Suffit que celles qui me montent au visage soient de ton fait, honteuse que je suis d'avoir aimé un Maure si maladroit. Je l'avoue, tu es vaillant, tu pourfends, tu brises, tu démolis, tu as massacré plus de chrétiens que tu n'as de gouttes de sang ; tu es un galant cavalier, tu sais danser, chanter, jouer de la guitare ; gentilhomme, bien élevé, tout ce qu'on peut imaginer ; blanc, blond à souhait, d'illustre lignage, le coq de toutes les disputes, la grâce de toutes les galanteries ; je perds beaucoup si je te perds, je gagne beaucoup si je te garde ; si tu étais né muet, j'aurais pu t'adorer. Mais je me résous à te quitter pour l'inconvénient que voici : tu es trop prodigue de ta langue ; les libertés que tu prends me sont désagréables ; qui voudra te souffrir devra te mettre une forteresse dans le cœur, un geôlier sur les lèvres. Grand est sur les dames le pouvoir des galants

(1) Deux des plus nobles familles mauresques.

de ta façon! Car elles les aiment pleins de feu, capables de pourfendre et de mettre en pièces. Et par là-dessus, ami Zaide, si tu leur donnes quelque festin et leur offres le régal de tes faveurs, tu prétends qu'elles mangent et se taisent. Il m'a coûté cher le festin que tu m'as offert! Trop heureux Zaide, si tu avais su me garder comme tu as su me conquérir! Mais tu n'étais pas plus tôt hors des jardins de Tarfé, que tu te vantais déjà de ton bonheur et de mon malheur. L'on m'a dit même qu'à un mauricot de bas étage tu montras la tresse de cheveux que j'avais mise sur ton turban. Je ne te demande pas de me la rendre, ni non plus que tu la gardes. Mais je veux que tu saches, Maure, que c'est pour mon malheur que tu la portes. — Et l'on m'a dit aussi que tu as provoqué ton confident pour avoir dit la vérité. Plût au ciel qu'elle n'eût pas été la vérité! Je ris sans en avoir envie. Quelle plaisante sottise! Tu ne gardes pas ton secret, et tu veux qu'un autre le garde? Non, je n'admets point d'excuse. Une seconde fois je t'avertis : ce sera la dernière que tu me vois et que je te parle. » — Ainsi dit la sage Mauresque à l'altier Abencerrage, et en le congédiant, elle ajoute : « Que celui qui fait de même, paye de même ! »

PÉREZ DE HITA *Hist. de los bandos,* etc.

81. — Commentaire burlesque du précédent (1).

[*Háganme vuestras mercedes...*]

Que vos Grâces me fassent celle de me tirer d'embarras, s'il est parmi vous tous quelqu'un qui connaisse le

(1) Les détails mêmes de cette parodie attestent la vogue du romance précédent.

Maure Zaide. Qu'il me dise, par sa vie! quelle figure il a et quelle taille, car j'ai grand désir de le voir et de lui parler. Et qu'il me dise pourquoi il n'est petit ni grand qui mille fois ne l'avertisse « de ne point passer par sa rue ». A peine le jour paraît-il, qu'en préparant ses sirops, le pharmacien l'avertit « de ne point passer par sa rue ». Le tailleur, en sa boutique, n'a pas plutôt l'aiguille en main, qu'il avertit le malheureux Maure « de ne point passer par sa rue ». Le foulon, tout en pressant ses draps et ses cordillas, l'avertit, comme les autres, « de ne point passer par sa rue ». Le pilote, le marin, dont le navire prend le large, l'avertit, au milieu de la mer, « de ne point passer par sa rue ». Parfois le voyageur, à cent lieues de chez lui, l'avertit « de ne point passer par sa rue ». A l'intérieur de sa boutique le charcutier, tout en hachant sa viande, l'avertit « de ne point passer par sa rue ». Jusqu'aux marchands de beignets, quoiqu'ils soient de sa race (1), l'avertissent, au milieu de leur friture, « de ne point passer par leur rue ». Les servantes, tout en récurant leurs assiettes et leur vaisselle, l'avertissent à grands cris « de ne point passer par leur rue ». Ni femme, ni enfant, ni homme, pourvu qu'ils aient une bouche et sachent parler, qui ne l'avertissent mille fois « de ne point passer par leur rue ». — Qu'a-t-il donc, cet infortuné Maure? A-t-il la gale, pour qu'on veuille ainsi l'exiler de tout lieu habité? Il a beau donner une excuse, qui aurait pu le disculper, au sujet de la tresse de cheveux qu'il s'était mise au turban, et de la confidence qu'il fit dans les jardins de Tarfé, il ne réussit pas à écarter les menaces de la foule. Où donc ira-t-il, le malheureux, puisqu'il n'y a pas place pour lui

(1) C'étaient, presque tous, des maurisques andalous.

ici-bas? J'ai idée et je crains qu'il n'aille se désespérer. Que ce pauvre Maure obtienne la fin de son exil, car, à se venger des malheureux, on ne goûte qu'une malheureuse vengeance.

Romancero general.

V. — ROMANCES DIVERS, ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES

82. — Romance du « malchanceux ».

[Parióme adrede mi madre...]

Ma mère me mit au monde exprès; plût au ciel qu'elle ne m'eût pas enfanté, quoique la nature, quand cela arriva, fût de plaisante humeur ! Deux liards de lune éclairaient la terre : comme c'était moi qui naissais, elle ne voulut pas arriver jusqu'au quart (*cuarto*) (1). Je naquis tard, parce que le soleil eut honte de me voir, dans une nuit ni froide ni chaude, ni claire, ni comme le jaune (d'un œuf) (2). Un mercredi et un mardi bataillèrent entre eux : ni l'un ni l'autre jour ne voulant se prêter à ma venue au monde. Je naquis dans le signe de la Balance, très enclin donc à tout peser, au point que, pour mes amours, je ne me fie qu'aux matrones revendeuses. Le Lion m'a donné ses fièvres quartes (3), le Scorpion sa langue, la Vierge, le désir d'en trouver au moins une, le Bélier, sa patience. Mes parents moururent bientôt : Dieu les conserve au ciel, pour qu'ils ne reviennent point ici-bas procréer d'autres enfants ! Depuis lors, les constellations m'ont fait un sort tel, qu'il peut

(1) Jeu de mots sur *maravedis* (liards) et *cuartos* (à la fois monnaie et quartiers de la lune). Le cuarto valait quatre maravedis.

(2) *Noche... entre clara y entre yema*, plaisanterie intraduisible, comme bien d'autres de Quevedo.

(3) Le signe du Lion (du 20 août), époque où les fièvres sont fréquentes.

servir d'encre, tant il est noir. Car mon sort est si malheureux qu'il n'est chose, bonne ou mauvaise, qui, pour peu que je la veuille de taille, ne m'arrive de revers (1). Je suis l'infaillible remède de la stérilité, car il suffit qu'ils me lèguent leur fortune pour que les ménages sans enfants obtiennent du ciel mille fils, qui m'enlevent l'héritage. Veut-on que les aveugles y voient? On n'a qu'à m'exposer au pilori; mais pour que tous deviennent aveugles, je n'ai qu'à me promener en voiture ou en chaise à porteurs (2). Comme une statue miraculeuse, on me porte en procession par les villages, bien couvert, si l'on désire le soleil, tout nu pour qu'il pleuve. Quand on m'invite, ce n'est pas à des banquets ni à des fêtes, mais à la première messe d'un prêtre, pour que je lui offre mon étrenne. La nuit, on me prend pour ceux que l'on guette afin de leur donner la bastonnade, et l'on m'étrille de la sorte sans que j'aie rien fait. Pour tomber, la tuile attend que je passe. Les coups de pierre m'atteignent toujours, les remèdes seuls ne me réussissent jamais. Si je veux emprunter à quelqu'un, il me répond si sèchement qu'au lieu de me prêter, à moi, c'est moi qui dois lui prêter patience. Pas de sot qui ne m'interpelle, pas de vieille qui ne m'adore, pas de pauvre hère qui ne me sollicite, pas de riche qui ne m'offense. Il n'est point de chemin où je ne fasse fausse route, pas de jeu où je ne perde, pas d'ami qui ne me berne, pas d'ennemi que je ne me fasse. Je ne trouve pas d'eau dans la mer, mais j'en trouve au cabaret : mon vin, comme mes plaisirs, sont toujours noyés. Je ne veux point prendre

(1) *De tajo... de revés*, termes d'escrime.

(2) Les voitures étant encore peu communes au début du XVII[e] siècle, on était très fier de se faire voir en équipage au *Prado*.

métier ; car, j'en suis sûr d'avance, si je vends des chaussettes, tout le monde ira nu-pieds. Si j'étudiais la médecine, profession d'ordinaire si avantageuse, plutôt que de se faire soigner par moi, il n'y aurait plus personne malade. J'ai voulu me marier l'autre année, pour mettre en paix ma conscience, et, en plus d'une femme horrible, on me donnait le diable en dot. Si, pour vivre aux dépens de ma tête, je prétendais être cornu, j'ai si peu de veine que ma femme deviendrait une sainte. J'ai toujours eu pour voisins de mauvais ménages qui se querellaient, des maréchaux ferrants matineux, des forgerons qui me réveillaient. Si je sors avec un feutre bien chaud, la chaleur embrase la terre, et si je prends mon parasol, la Providence décide qu'il pleuvra. Parlé-je à quelque femme pour lui dire mille tendresses, elle me demande le denier à Dieu, ou me dit adieu (1), ce qui pour moi revient au même. Chez moi, la moindre piqûre est une déchirure, le moindre bain, une noyade (2), le moindre bâillement est de faim, toute couleur, celle de la honte. Sur ma poitrine l'insigne d'un Ordre serait aussitôt déchiré, et n'importe quelle commanderie (3) ne me vaudrait pas un simple baisemain. Pour que ne se trouvent plus chez eux ceux qui jamais n'en sortent, il suffit que je les cherche : ils seront aussitôt dehors. Qui veut mourir sans que poison ou peste y soient pour quelque chose, n'a qu'à former le projet de me faire largesse : il ne vivra pas une heure et demie. Enfin, l'influence funeste de mon étoile est telle qu'elle a forcé mon humilité à

(1) *O me pide ó me despide.*

(2) *Ahorro, cualquier limpieza* (autres textes : *aorro*), ce qui me paraît inintelligible. Je lis *ahogo.*

(3) Au titre de commandeur d'un Ordre militaire étaient attachées des rentes importantes.

adorer ton orgueil, et en voyant que ma malchance ne me permettait pas d'être, comme d'autres, ton prétendant, j'en vins à être ton *pretenmuelas* (1)... » — Ainsi chantait Fabio, sous le balcon grillé d'Aminta, laquelle, lui a-t-on dit, ne se souvient même pas de l'oublier.

QUEVEDO, (*Thalia*, LIV).

83. — Les deux chemins (2).

[*En un valle muy obscuro...*]

Dans une vallée très ténébreuse et déserte, je me trouvai un matin, au lever du soleil. Fatigué de la route, je m'assis sur la froide terre. Mon cœur était plein de soucis. J'aurais voulu rencontrer quelqu'un qui m'eût consolé et appris où j'étais. Ne sachant que faire, ni de quel côté me diriger, je m'endormis en songeant à mon triste sort, car je tombais de fatigue. Je vis alors s'avancer vers moi une Dame dont le visage resplendissait, et telle que je n'en avais jamais vu. Elle était richement vêtue d'or et de soie. Elle tenait une harpe à la main et elle chantait en s'en accompagnant... Des jeunes filles, admirablement belles, la suivaient, couronnées de fleurs : c'était un plaisir de les voir. Arrivée près de moi avec si charmante escorte, la Dame me dit : « Que fais-tu là si triste, jeune homme? Dis-moi, où vas-tu? Qui t'a conduit vers ces lieux où personne ne vient? Tu t'es trompé de chemin. Lève-toi, suis-moi, je te conduirai là où tu te reposeras et où ta vie

(1) Calembour énorme sur preten*diente* et preten*muelas*, en face duquel le traducteur préfère s'avouer vaincu.

(2) Cette allégorie pourra donner une idée d'une très abondante section du *romancero*, destinée à commenter les enseignements de la doctrine et de la morale chrétiennes.

s'écoulera au milieu des plaisirs. Aie foi en mes promesses. Derrière la vallée où nous sommes, tu verras ma demeure, la plus fraîche, la meilleure qu'il y ait au monde : tu y verras des vergers pleins de fleurs, de fruits sans nombre et merveilleux. L'eau circule sur le sable fin, et tous ceux qui en boivent se sentent pleins de joie. Le chant des rossignols égaie ceux qui sont tristes. Tu trouveras là tout ce que tu peux souhaiter, et, si cela ne suffit point, ces jeunes filles te serviront à ta guise. Tout cela sera à toi, si tu me sers, et nul, de ceux qui l'ont fait, ne s'en est repenti. » Désireux de sortir de cette triste vallée, je suivis la Dame et ses compagnes. Alors m'apparut une plaine tapissée de fleurs et fraîche à merveille : au fond se dressait une montagne escarpée et dont la vue était effrayante. A ses pieds deux chemins s'ouvraient : l'un conduisait à la demeure de la Dame, l'autre à la montagne. Je m'arrêtai, frappé de l'aspect si différent des deux routes. Je vis alors descendre de la montagne une vieille toute ridée. Elle s'appuyait sur un bourdon; elle était vêtue de haillons et s'avançait en marmottant. La belle Dame se tourna vers moi; elle parut fâchée de me voir arrêté. Elle me prit par la main, et me dit : « Pourquoi regarder cette maudite vieille? Allons, ne t'arrête point; suis ce chemin : il est large et plaisant. Laisse l'autre chemin : il est étroit et désert. » Sur ce, la vieille arriva. Sa voix était rauque et tremblotante, ses pas, lents. Un voile noir la couvrait jusqu'aux yeux. Elle faisait peine à voir, tant elle était triste et baignée de larmes. Elle s'assit, ne pouvant plus se tenir debout. et me dit : « Dès que je t'ai vu venir vers cette montagne en compagnie de cette belle Dame, j'ai eu pitié de toi, et j'ai voulu t'avertir, car je connais sa ruse et sais qu'elle perd tous ceux qui l'écoutent. Fuis le chemin

où elle veut t'entraîner : il est périlleux, quoiqu'il soit séduisant. Ne te fie pas à ses promesses traîtresses, car ses joies seront pour toi une source de larmes. Défie-toi de sa jeunesse : aie foi en ma vieillesse, et suis mon chemin. Tu graviras la montagne : elle est rude et fatigante; tu n'y trouveras de repos qu'au sommet. Mais si tu es assez vaillant pour surmonter tous les obstacles et toutes les souffrances, tu recevras la divine récompense promise à la vertu. Tu verras alors les champs d'éternelle allégresse, qui ne périt point comme celle qu'éprouvent ceux qui, séduits par celle-ci, se précipitent par le large chemin du vice, lequel devient ensuite si étroit qu'ils ne peuvent plus revenir sur leurs pas. Je t'ai dit où est le bien, et où est le mal. Crois-moi, je ne te trompe pas. Tu hésites, je le vois : elle est belle, je suis laide; sa route est large, la mienne, étroite; la sienne, plaisante, la mienne, telle que je te l'ai dépeinte. Mais, si tu réfléchis, tu verras qu'en fin de compte ce qui est triste devient joyeux, et triste ce qui causait allégresse : suis donc maintenant celle que tu préfères. » Elle dit, et s'en alla vers sa montagne. Entre les deux, je restais indécis, le cœur plein d'émoi : ma jeunesse ne savait discerner le meilleur parti. Enfin je me décidai, quand le soleil était déjà au milieu de sa course. Je me dirigeai tout droit vers la montagne. Je rejoignis bientôt la vieille, et, en sa compagnie, je reconnus qu'elle avait dit vrai. Les fatigues ne manquèrent point, ni les souffrances. Le chemin était rude; je fis des chutes nombreuses. La vieille me relevait, m'encourageait : « Nous approchons, disait elle, ne t'effraie pas, persévère comme tu as commencé. » Je redoublai d'efforts, et enfin, après mille fatigues, nous arrivâmes bientôt au sommet. Alors, plein d'allégresse, j'ouvris les yeux, et je vis des merveilles que je ne saurais

décrire. Mon cœur était joyeux, mon âme, pleine de félicité. De là-haut, j'aperçus l'extrémité de l'autre route, où geignait la foule de ceux qu'avait trompés la Dame qui m'avait voulu séduire.

SEPULVEDA.

84. — *Romance du vieux soldat.*

[*Mirando estaba el retrato...*]

Un pauvre vieux soldat contemplait le portrait du roi Philippe III, où ce dernier était représenté revêtu de son armure. Il ne le contemplait que d'un œil, bien qu'il eût voulu le faire avec cent, mais une balle lui avait enlevé l'œil gauche dans la Frise. Un coup de mousquet l'avait privé de sa jambe droite, car s'il était parti avec sa juste paire de membres, ils n'étaient plus, quand il revint, qu'en nombre impair (1). Il rapportait en Espagne tant de tuyaux de fer-blanc, où étaient roulés ses états de services, qu'il ressemblait à un orgue. Tout attendri, il pleurait à la vue de son roi. A genoux devant lui, il disait : « A Saint-Quentin votre père, devant Rome votre aïeul, à la bataille navale votre oncle (2) m'ont vu au milieu de mille périls. Je vous ai aperçu plusieurs fois en peinture, mais je l'avoue, ce qui vous va le mieux, c'est un vêtement d'acier. Vos ornements les plus riches ce sont de vieux soldats. Oh! comme vous iraient bien les manches des arquebusiers ! Les armes vous embellissent : aussi je me figure que le grand sépulcre du Christ attend, en votre personne, un second Godefroi. Si les Espagnols vous voyaient ainsi, en rase campagne, ils trouveraient

(1) *Llevó sus miembros pares, y trajo nones.*
(2) D. Juan d'Autriche, à Lépante.

le monde trop étroit. Donnez à la Renommée matière à chanter vos exploits : qu'elle n'ait plus toujours à la bouche les César et les Pompée. Je viens pour que vous me régliez mon compte, et ce sera tôt fait, car pour l'autre vie mon compte est déjà à moitié réglé. Nous allons demandant l'aumône par vos royaumes, saint roi, nous qui, pour vous avoir défendu, n'avons plus que la peau et les os. Je puis vous parler ainsi, Sire, parce que vous n'êtes là qu'en peinture et sans portiers, car si pour vous je n'ai point craint les lances, je crains celles de vos gardes. » — Sur ce, survint un alguazil, qui lui mit la main au collet et l'envoya en prison comme vagabond et mendiant. J'ai vu cela, et j'oserai le dire : on a fait de la pauvreté un crime. Songez-y, roi, dans votre intérêt, si celui du pauvre vous demeure indifférent.

Primavera y flor de Romances.

85. — *Romance de l'Amour et de la Mort.*

[*Topáronse en una venta...*]

L'Amour et la Mort se rencontrèrent un jour dans une auberge, après le coucher du soleil, à l'heure où la nuit tombait. La Mort allait à Madrid; l'Amour, aveugle, à Séville. Ils étaient à pied, et portaient sur leur dos leur précieux ballot. Sans doute, pensai-je, ils fuient la justice, car l'un et l'autre gagnent leur vie à donner la mort. Ils s'assirent tous les deux, et l'Amour regarda la Mort. En la voyant si laide, il ne put se retenir de rire et, tout en riant, il finit par lui dire : « Madame, que vous dirai-je ? Jamais de la vie je n'ai vu une s belle laide ! » Sur quoi la Mort, piquée, mit une flèche à son arc ; Cupidon en mit une autre au sien, en recu-

lant de quelques pas. L'aubergiste, une grosse lance (1) en main, s'interposa entre eux. La paix faite, ils dînèrent de compagnie. Ils durent coucher à la cuisine, car il n'y avait point de lit dans l'auberge : l'aubergiste n'en possédait pas. Ils donnent leurs arcs, leurs flèches et leurs carquois à Marina, une fille qui servait les hôtes de l'auberge. Il ne faisait pas encore jour quand l'Amour prit congé. Il réclame ses armes à l'hôtelier et lui paye ce qu'il devait. L'hôtelier, au lieu des siennes, lui donne celles de la Mort. L'Amour se les jette sur l'épaule, et, sans y faire plus d'attention, se met en chemin. Alors la Mort s'éveille, triste, maigre, maussade, Elle prend les armes de l'Amour, et, à son tour, chemine. Et depuis lors l'Amour tue, avec sa flèche, des jeunes gens dont nul n'a plus de vingt-cinq ans, et les vieillards que la Mort avait coutume de tuer, maintenant elle les rend amoureux, grâce aux flèches qu'elle leur décoche. Voyez comme va maintenant le monde : tout y est bouleversé. L'Amour, au lieu de donner la vie, tue ; la Mort, au lieu de tuer, donne la vie.

Flor de Romances.

86. — Romance de la mort de Léandre et de Héro.

[El cielo estaba nublado...]

Le ciel était nuageux, la lune voilait sa lumière ; les vents étaient si violents que la mer causait épouvante. Alors la belle Héro se sentit pleine d'effroi. Elle attend Léandre, celui qu'elle aime plus qu'elle-même. Elle se

(1) *Un lanzón*, sans doute une de ces lances courtes à gros fer dont se servaient les gardes champêtres, à l'époque des vendanges.

met à la fenêtre de la tour qu'elle habite. Elle lève les yeux au ciel, pour voir le temps qu'il faisait : sombre, ténébreuse lui parut la nuit. Les éclats du tonnerre lui causent une grande frayeur : son cœur se brise de l'effroi qu'elle ressent Une torche servait de signal, mais le vent la rendait inutile; elle l'éleva deux ou trois fois : trois fois elle tomba à terre, et elle y vit un triste présage. D'une voix douce, elle disait ainsi : « O dieux! qu'est-ce là ? Pourquoi me ravissez-vous mon bonheur? Tristes destinées, en ces fâcheux présages vous montrez votre cruauté ! » Au milieu de ces lamentations minuit arrivait. Héro, en proie à la fatigue, ne dormait point cependant : pleine d'angoisse, elle attendait que vînt le jour. Elle regarda au pied de la tour, pour voir si elle apercevait quelque chose. Elle vit une masse sur le sable, mais ne la reconnaissait point. Son cœur l'avertissait : mais elle ne voulait point le croire. En la fixant avec plus d'attention, elle la reconnut clairement. Elle reconnut que c'était Léandre, l'objet de son tourment. Son cœur se serre, son âme veut s'échapper : la couleur de son frais visage prend une teinte terreuse; de temps en temps elle tordait ses mains délicates, et au milieu de tels tourments elle perdait mille fois connaissance. Quand elle reprenait ses sens, oh! quelles lamentations elle poussait! Elle maudissait son destin et la vie qui lui restait. Elle parle à ce cadavre, comme s'il était vivant : « Dis-moi, cadavre, où est l'âme qui te faisait compagnie? Où est la foi que tu me juras? Pourquoi as-tu fui la mienne? O mon féal amant, en qui vivait loyauté, je ne veux vivre sans toi, car cette vie serait une mort. Accueille-moi près de toi, et que je repose ainsi! » En prononçant ces mots, elle se précipita de la tour.

Silva de romances, 3e partie.

87. — *Romance de Don Juan ou le Galant et la tête de mort* (1).

[*Pa misa diba un galan...*]

A la messe allait un galant, par le chemin de l'église. Il n'y allait pas pour la messe, ni pour l'écouter avec attention ; non, il y allait pour regarder les dames, les jolies et les jeunes. Au milieu du chemin il rencontra une tête de mort ; il la regarda longtemps, et lui donna un grand coup de pied. Elle remuait les mâchoires comme si elle riait. « Tête de mort, je t'invite à ma fête cette nuit. — Ne plaisante pas, seigneur; j'accepte, j'irai. » Le galant stupéfait revint chez lui. Tout le jour il fut préoccupé, jusqu'à la nuit. Quand cette dernière arriva, il ordonna de préparer le repas. Il n'avait pas encore mangé une bouchée que l'on frappa à la porte. Il ordonna à l'un de ses pages d'aller voir qui était là. « Demande à ton maître, page, s'il se souvient de sa promesse. — Dis-lui que oui, page ; qu'elle entre et soit la bienvenue. » Il lui offrit un siège d'or, et et elle s'y assit. Il lui offre force mets : d'aucun elle ne goûta. « Je ne viens pas pour te voir, ni pour goûter à ton festin. Je viens pour t'inviter, à minuit, à l'église. »

(1) Quoique les chansons populaires, qui constituent actuellement le riche folk-lore poétique des diverses régions de la péninsule, restent en dehors de notre plan, nous faisons exception pour ce romance, recueilli dans la montagne de Burgos, par D Juan Menéndez Pidal, et imprimé dans l'*Antologia* (X, 207), parce que c'est « l'unique forme populaire trouvée jusqu'à présent en Espagne de la fameuse et universelle légende portée au théâtre par Tirso de Molina, dans le *Burlador de Sevilla* ».

— A minuit, les coqs chantent au dehors ; à minuit, ils se dirigent vers l'église.

Au milieu de l'église il y a une fosse ouverte. « Entre, entre, seigneur, entres-y sans peur ; tu y dormiras avec moi, tu prendras part à mon repos. — Non, je n'y entrerai pas, Dieu ne me l'a pas permis. — N'était parce qu'il y a un Dieu, et que tu en appelles au nom de Dieu, et n'était pour ce reliquaire, suspendu à ta poitrine, tu y serais entré vivant, de gré ou de force. Retourne chez toi, vilain, et de mauvais pays, et quand une autre fois tu trouveras une tête de mort, fais-lui la révérence, récite-lui un *Pater noster*, et jette-la dans la fosse, comme tu voudrais que l'on te fît, quand tu sortiras de cette terre. »

MENÉNDEZ PELAYO, *Antologia*, X, p. 209,
d'après D. JUAN MENÉNDEZ PIDAL.

VI. — ROMANCES VULGAIRES

88. — *Romance de Pedro Salinas* (1).

[*Escúchenme los valientes...*]

Ecoutez-moi, les vaillants, vous qui vous dites fiers et vous piquez de courage, vous qui, les armes à la main, parcourez, comme d'horribles bêtes fauves, les villes et les routes. Faites taire votre arrogance, tandis que je vais vous parler du plus valeureux garçon qui soit né ici-bas.

Dans la cité de Jaen, chef-lieu du district, naquit Pedro Salinas de pères nobles et riches. On l'éleva avec soin : il eut beaucoup de serviteurs ; et dans toute la ville ce don Pedro était très renommé pour sa générosité et ses bonnes manières. Il avait vingt-quatre ans accomplis, quand son père mourut et lui laissa la disposition de sa fortune. Il était un jour dans sa maison. Entre un homme éploré qui lui dit : « Seigneur don Pedro, je viens vous demander votre aide : les gardes du fisc m'ont enlevé sur le chemin quatre charges de lard que je portais, et ils sont à mes trousses pour me prendre, c'est certain. » Sur ce, il regarde vers la porte et voit entrer l'administrateur, très fier, avec les gardes, pour le saisir. Don Pedro, très poli, lui dit : « Seigneur, ce pauvre homme est venu

(1) Ce fragment de romance suffit à donner une idée des romances dits *vulgaires*, et particulièrement de ceux de « valientes » et bandits, qui groupent un auditoire nombreux autour des aveugles, qui ont la spécialité de les chanter sur les places publiques. Ce romance remonte à la seconde moitié du XVIII[e] siècle.

réclamer mon aide ; je dois donc le protéger, et c'est pourquoi je vous supplie de lui rendre ce qu'il portait et de lui délivrer un laissez-passer. Voici quatre doublons, pour que vous n'y perdiez rien. Pour moi, je vous serai toujours reconnaissant de la grande faveur. »

L'administrateur fit signe aux gardes, et leur dit : « Entrez, et enlevez-moi le coupable, car je n'admets pas de caution. » En voyant cette grossièreté, Salinas resta tout confus ; il passa, sans qu'on le vît, dans sa chambre, prit une bandoulière qu'il se mit et se hâta de charger de sept balles son tromblon au canon évasé (1). Puis, se plantant en face d'eux, il leur parla ainsi : « A quiconque me manquera de respect, je saurai infliger le châtiment mérité. » Il fit feu, et la charge partit avec une telle violence, qu'elle abattit quatre gardes, et l'administrateur, — ce qui fait cinq. Les autres, en voyant ce massacre, tirèrent sur lui, mais sa fortune était telle qu'aucune balle ne l'atteignit. Il tira deux pistolets, en prit un dans chaque main, fit feu, atteignit en plein cœur deux de ses adversaires. Sur quoi, les autres s'enfuirent, abandonnant les charges de lard. Salinas les remit à leur possesseur, et lui dit de s'enfuir. Lui-même l'accompagna à cheval jusqu'à la route... etc.

DURAN, n° 1339.

(D'après une feuille volante sans lieu ni date.)

(1) Le *trabuco naranjero* est un fusil au canon court et gros, et si évasé du côté de la gueule qu'on y pourrait faire entrer une orange.

89. — Romance du meunier d'Arcos (1).

[*Galanes enamorados...*]

... Un jeune homme d'Arcos de la Frontera loua certain moulin, et prit à son service un meunier pour moudre le grain. En même temps il se maria avec la fille d'un jardinier, jolie à souhait. Le jour, il allait à son moulin; la nuit, il rejoignait sa femme pour ne pas la laisser seule. Mais, afin de ne pas la déranger, il fit faire une seconde clef, pour ouvrir la porte de la rue quand il revenait au logis. L'administrateur du Dépôt central des grains avait l'habitude de faire la tournée des moulins pour se pourvoir de farine en cas d'inondation. Ce fut une occasion pour lui de voir notre meunière. C'était un homme distingué dont elle s'énamoura. Ils furent vite d'accord, mais elle lui dit que son mari passait d'ordinaire les nuits avec elle. L'administrateur lui répondit qu'il s'arrangerait pour qu'il ne les passât plus. Sur quoi, ils se quittèrent très contents, en attendant la nuit. Alors l'administrateur envoya un muletier porter une charge de douze boisseaux au moulin : il fallait à toute force que la farine fût au dépôt avant le jour. Le brave muletier arriva au moulin sur le coup de l'Angélus. On se mit aussitôt à l'ouvrage, mais le jeune mari

(1) Ce romance peut donner une idée des contes populaires andalous. Nous le choisissons cependant moins pour son mérite que parce qu'il a inspiré à Pedro de Alarcón son charmant *Sombrero de tres picos* (Le tricorne). Les versions de cette « historieta » ou « relación » sont nombreuses; l'une des plus répandues est connue sous le nom de *El molinero y la corregidora*. — Nous supprimons tout ce qui nous a paru inutile ou trop « *verde* ».

était fort ennuyé de ne pouvoir rentrer ce soir-là au logis. Son employé l'ayant assuré qu'il en viendrait tout seul à bout, alors même qu'arriverait une seconde charge, il prit le chemin d'Arcos. Cependant l'administrateur, très impatient d'aller retrouver sa meunière, trouvait les heures lentes. Au coup des Ames du purgatoire, il fit seller son cheval : il avait, disait-il, affaire aux champs. En partant, il dit à un nègre qui lui servait de valet : « Quand je reviendrai, ouvre-moi sans tarder. » Il piqua des deux, arriva à la maison dont la meunière lui ouvrit aussitôt la porte. Il attacha sa monture dans la cour et alors commença la fête. Quand ils furent endormis, le meunier arriva, tira sa clef, et ouvrit. En voyant le cheval dans la cour, il conçut quelque soupçon, et se dit à lui-même : « M'est avis qu'on me joue un vilain tour; l'oiseau doit être déjà au perchoir. S'il en est ainsi, nous allons passer une belle nuit ! » Alors, avec précaution et adresse, il écarta les rideaux et vit que dans son propre lit dormait l'administrateur à côté de sa chère et belle épouse. Il prit les vêtements du premier, sortit dans la cour, quitta les siens et revêtit les autres. Puis il fit un paquet de ceux qu'il avait quittés et les déposa sur le siège, près du lit. Il détacha le cheval de l'intrus qu'il remplaça par le sien et, furieux, s'élança au triple galop. Arrivé au logis de l'administrateur, il frappa. Le valet ouvrit, croyant avoir affaire à son maître, dont il reconnaissait le cheval et le vêtement. Notre homme monta l'escalier ; toutes les portes étaient ouvertes : il n'eut pas besoin de les ouvrir. Il entra dans la chambre de la dame qui dormait comme une bienheureuse, et prit place à côte d'elle. Elle se réveilla, mais, croyant que c'était son mari, elle lui laissa carte blanche, et il goûta à la fois le plaisir de la vengeance et celui de la nouveauté.... Mais revenons à l'administrateur. A peine

réveillé, il voulut savoir l'heure, et chercha sa montre dans la poche de sa veste : ce n'était pas la sienne! « M'amie, dit-il, lève-toi. Quelle est cette veste ? On dirait celle de ton mari. En voilà une bonne ! Par où, diable! est-il entré ? Les portes étaient fermées. — Seigneur, dit-elle, il avait une autre clef. Il a tout vu sans doute, et, dans sa fureur, il me tuera sûrement. » Cependant, ennuyé, inquiet, le galant revêtait les habits du meunier : il avait l'air d'un paysan qui va faire les semailles. Il sortit, détacha le cheval, en constatant que ce n'était pas le sien, et se mit en route, ruminant mille histoires pour expliquer à son épouse son costume. Fort préoccupé, il arrive frappe, et le valet lui demande qui il est. « Ouvre, Manuel, c'est ton maître ! — Mon maître ? En voilà, une farce ! Allez au diable ! » Impossible de se faire ouvrir ! Le malheureux dut monter la garde jusqu'au soleil levant. Cependant la dame s'apercevait que ce n'était pas son mari à qui elle avait affaire. « Holà ! l'homme ! qu'est cela ? Quelle est cette trahison? Comment êtes-vous entré chez moi ? Et mon mari, où est-il? — Ne me cassez point la tête, lui répondit le meunier : quand votre mari viendra, vous lui demanderez tout ce que vous voudrez ! » — Il descendit l'escalier tandis qu'elle s'élançait en chemise pour l'arrêter. Ils arrivèrent ensemble à la porte et elle aperçut son mari, avec une jaquette, un bonnet fourré, une baguette à la ceinture, bref, avec tout l'aspect d'un muletier. « Qu'est-ce donc, monsieur ? lui dit-elle. Avez-vous changé de livrée? Préférez-vous être meunier ? Ou bien est-ce la meunière que vous préférez ? »...

[Feuille volante du XVIIIe siècle.
DURAN, nº 1356.]

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ROMANCES (1)

(1) Les collections classant d'ordinaire les romances par l'ordre alphabétique des premiers mots, cette liste permettra de retrouver facilement le texte de ces derniers.

TABLE DES MATIÈRES

Le Cid. — Le siège de Zamora.

Sujets divers.

Don Pedro Ier de Castille.

Romances de la frontière.

II. — ROMANCES HISTORIQUES D'AUTRES PAYS.

III. — ROMANCES CARLOVINGIENS ET CHEVALERESQUES.

IV. — ROMANCES MAURISQUES.

V. — ROMANCES DIVERS (*artistiques et littéraires*).

VI. — ROMANCES VULGAIRES.

IMPRIMERIE CRÉTÉ, CORBEIL.

